

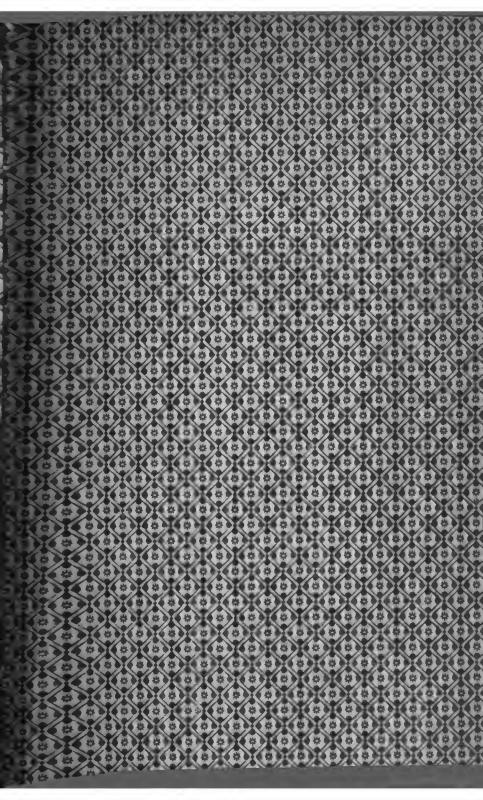
ALLI

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



grande sala OS.

26-VIII-12





III 25 0 III 12



COLLECTION MICHEL LÉVY

LE ROI
DES TROPIQUES

OUVRAGES
DE
XAVIER EYMA

parus dans la Collection Michel Lévy

LES PEAUX NOIRES.....	1 volume.
LES FEMMES DU NOUVEAU-MONDE.....	1 —
LES PEAUX ROUGES.....	1 —
LE TRONE D'ARGENT.....	1 —
LE ROI DES TROPIQUES.....	1 —
AVENTURIERS ET CORSAIRES.....	1 —

CORREIL, TYPOGRAPHIE DE CRÉTÉ.

23572

LE ROI
DES TROPIQUES

PAR

XAVIER EYMA



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1860

Tous droits réservés

22222

A

M. LE CHEVALIER

DYEL DE GRAVILLE

ARRIÈRE-NEVEU DU ROI DES TROPIQUES

Je dédie ce livre avec le plus profond respect.

XAVIER EYMA

LE

ROI DES TROPIQUES

I

Une après-midi d'un jour du mois de mai de l'année 1625 un jeune gentilhomme, debout sur la plage de Dieppe, le visage tourné vers la haute mer, les bras croisés sur sa poitrine agitée autant que les flots qui roulaient à ses pieds, regardait avec des larmes dans les yeux un brigantin retenu à l'ancre, à quelques brasses du rivage.

Ce jeune homme était si absorbé dans sa contemplation ou sa rêverie, qu'il ne s'apercevait même pas que la marée, en montant, avait atteint déjà jusqu'au point où il se trouvait.

A quarante pas de là, un autre gentilhomme, jeune également, était attablé à la porte d'une auberge, le coude appuyé sur la table et la tête dans sa main. Il fixait aussil'horizon, mais avec distraction et indifférence. S'apercevant que la mer montait, et que chaque

flot nouveau gagnait rapidement son camarade qui semblait pétrifié à sa place, il s'élança vers le rivage en criant :

— Êtes-vous donc fou, de Nambuc ? Et songez-vous à vous laisser noyer par le flot ?

De Nambuc se retourna vers son compagnon qui , voyant son visage tout humide de pleurs, lui dit :

— Est-ce donc que les lames vous ont craché leur écume au nez ?

De Nambuc essuya ses joues, et se dirigea vers l'auberge. Les deux amis s'attablèrent devant une bouteille de vin que leur apporta le maître de l'endroit, un homme au teint bronzé, à l'œil dur, mais vif et intelligent. C'était dans son ensemble, des épaules à la cheville du pied, une sorte de colosse taillé tout d'une pièce ; un type exagéré du marin noirci au rude métier de la mer.

Après avoir servi ses deux hôtes, Bommard (ainsi se nommait le marin) se retira de quelques pas en arrière ; et s'adossant à la porte de la maison, il examina attentivement les deux jeunes gens.

De Nambuc avait le front large, l'œil profond, le regard énergique et plein d'enthousiasme, des traits mâles et bien accentués, rehaussés par une cicatrice glorieuse un peu au-dessus de la tempe droite. Il ne paraissait pas avoir au delà de vingt-huit à trente ans. Sa tenue était sévère, malgré l'usure de son pourpoint, qui laissait deviner aisément un pauvre cadet. De Nambuc appar-

tenait, d'ailleurs, à une riche et puissante famille de Normandie.

Son compagnon, le chevalier du Rossey, offrait à côté de de Nambuc, un contraste frappant par sa tenue, par sa physionomie, par son langage. Du Rossey était débraillé, au physique comme au moral; ses traits cyniques trahissaient la débauche; sa parole était décousue au moins autant que son pourpoint. Dans le délabrement de sa mise, il y avait quelque chose d'affecté et de goguenard à la fois.

Du Rossey écoutait en souriant les projets gigantesques de de Nambuc. De fréquents et ironiques mouvements d'épaules ou de tête marquaient le peu de foi qu'il avait en ces visions d'un esprit supérieur et enthousiaste.

Maitre Bonnard ne laissait pas tomber une seule phrase de la conversation des deux gentilshommes; pas un des gestes de du Rossey ne lui avait non plus échappé. Il avait pesé au trébuchet de son bon sens instinctif la légèreté de l'un et la mâle gravité de l'autre. Il avait prêté attentivement l'oreille à l'écho sonore que rendait l'âme de de Nambuc, et avait conçu pour ce jeune gentilhomme une de ces sympathies ardentes qui mènent au dévouement absolu.

De Nambuc, à ce moment-là, expliquait à son compagnon comment son séjour à Dieppe et la vue du brigantin, qu'il savait être à vendre, avaient éveillé en lui une noble et grande ambition.

Du rivage, il avait si longtemps considéré ce bâtiment

oisif, qu'il s'était imaginé tout à coup être transporté à bord; puis, du haut du pont, son regard avait embrassé un horizon bien autrement profond que celui qui s'étendait alors à leurs yeux. Ensuite le navire s'était mis en marche sous son commandement; il avait franchi le tropique; il s'était trouvé dans le Nouveau-Monde, non plus courant les prises, mais débarquant dans une île. — Laquelle? — Il l'ignorait encore; s'y établissait au nom du roi de France, se proclamait seigneur et maître de cette île, y fondait comme une royauté pour lui-même; arrivait à la richesse, à la puissance, couvrait de gloire son nom inconnu, et devenait finalement la souche d'un peuple.

Du Rossey, lui, ne comprenait bien que le côté matériel de ce rêve à yeux ouverts que lui racontait de Nambuc, en un langage si élevé, si enthousiaste, si convaincu, que le sceptique en frissonnait par instants, malgré lui. Mais ce n'était là qu'une impression passagère. Ce qu'il saisissait le mieux, c'était, quoique de Nambuc ne le voulût pas, la chasse aux Espagnols, quelques prises hardies, et le retour en France avec la fortune. Quant à la colonisation de quelque île, quant à cette puissance imaginaire, chimères pour lui! De Nambuc pouvait bien y penser présentement, mais il chasserait bientôt les illusions pour se rattacher au positif de son expédition.

Mais il manquait à de Nambuc le principal pour l'exécution d'un tel projet: il lui manquait un bâti-

ment. Depuis deux ou trois jours qu'il était à Dieppe, il avait convoité le brigantin à l'ancre ; seulement il lui fallait l'argent nécessaire pour l'acheter. Le propriétaire du bâtiment avait bien consenti à n'être payé de la moitié de la somme qu'en cas de succès ; l'autre moitié, il l'exigeait au comptant. Or, il ne s'agissait pas de moins de sept mille livres ; et où de Nambuc les pouvait-il trouver ?

Cet aveu fut pour du Rossey une chute affreuse, moins cruelle, cependant, qu'elle ne l'était pour de Nambuc ; car les larmes en vinrent aux yeux du brave jeune homme.

Du Rossey, qui s'était cramponné des dix doigts à son compagnon, fit une grimace piteuse au moment de ce fatal aveu ; et, comme s'il se fût repenti d'avoir perdu son temps à écouter des plans devenus tout à fait fantastiques, il allait s'éloigner dédaigneusement, tant il lui semblait improbable qu'un cadet de famille, même de la meilleure mine, pût trouver sept mille livres à emprunter.

— Allons, mon pauvre de Nambuc, murmura du Rossey en vidant son verre, je rêvais un pourpoint neuf, vous venez de le mettre en morceaux. Comptez-vous également sur un emprunt de sept mille livres pour solder notre bouteille de vin ?

Maître Bonnard, le cabaretier, s'avança alors vers la table, et ôtant son bonnet avec la plus grande marque de respect :

— Les sept mille livres qui vous manquent, mon gentilhomme, dit-il à de Nambuc, je veux bien vous les prêter.

— Vous ? demanda du Rossey en souriant d'un air de doute.

— Moi-même, Monsieur, répliqua le cabaretier.

Du Rossey se rassit et devint plus sérieux et plus attentif. De Nambuc s'était levé pâle et muet. Il regardait Bonnard avec de grands yeux étonnés et avides.

— Je vous prête ces sept mille livres, reprit le cabaretier, à une condition.

— C'est que je vous les rendrai ? interrompit de Nambuc, qui retrouvait enfin la parole ; oh ! oui, je vous les rendrai, maître Bonnard, je vous le jure ; non-seulement intacts, mais avec de gros intérêts, je l'espère.

— Ce n'est pas cela, mon gentilhomme, reprit le brave cabaretier. Que vous me rendiez mon argent, et à gros intérêts, je n'en doute pas. Je vous le prête à une condition, disais-je : c'est que je ferai partie de votre expédition. Je n'avais qu'un être qui me retint prisonnier à terre, ma fille Marie, une belle et douce enfant. Dans cinq jours elle épouse son cousin Saint-André. Son enfance s'est écoulée loin de moi ; j'ai joui de cinq ans de sa jeunesse ; elle va aimer son mari plus qu'elle ne m'aimera, à coup sûr. Elle n'a plus besoin de moi, je n'ai plus rien à faire ici ; tout mon bien, je le lui laisse, moins les sept mille livres que je vous offre, et qui sont mon enjeu dans cette partie que

vous entreprenez. Les voulez-vous bien accepter ?

De Nambuc, pour toute réponse, sauta au cou du vieux marin et l'embrassa avec effusion. Du Rossey qui reprenait, comme il disait, son rêve de pourpoint neuf, embrassa de Nambuc et Bonnard.

— Voilà qui est parler ! s'écria-t-il, et vous êtes un vrai brave homme !

— Dans dix minutes, reprit Bonnard, dégagé des tendresses de ses deux nouveaux amis, dans dix minutes les écus vous seront comptés.

— Et apportez-nous par-dessus le marché une autre bouteille de vin, que nous viderons tous les trois.

C'était du Rossey qui venait de parler ainsi.

— S'il vous faut un équipage, ajouta le cabaretier, je vous le recruterai d'autant d'hommes qui vous seront nécessaires. Ah ! par exemple, je ne vous garantis pas leurs vertus et leur probité à tous ; mais vous ne me paraissez pas y regarder de si près, n'est-ce pas ?

En prononçant ces derniers mots, Bonnard avait fixé les yeux sur du Rossey.

De Nambuc reçut des mains de Bonnard les sept mille livres. Il alla aussitôt payer le brigantin et faire passer le contrat ; après quoi il se rendit à bord en toute hâte.

En posant le pied sur le pont de son bâtiment, de Nambuc éprouva une indicible émotion. Un roi montant la première marche du trône, au jour de son couronnement, n'est pas plus fièrement heureux que ne

l'était le fier de Nambuc. Il était, en effet, debout sur son trône à lui.

— Eh bien ! dit-il à du Rossey, en lui serrant la main avec joie, suis-je toujours le fou que vous pensiez ? Ah ! je sentais bien que ma vision ambitieuse n'était pas une ombre flottant incertaine dans mon cerveau ! C'était la réalité matérielle et palpable ! Mon rêve ! mon rêve de fortune, de puissance, de grandeur, voilà donc qu'il va s'accomplir !

Du Rossey demeurait étourdi du succès de de Nambuc ; et, par moments il tournait autour de Bonnard avec une attentive curiosité comme pour s'assurer que le gros cabaretier était un homme et non pas quelque être surnaturel. Mais du Rossey abandonna bien vite ce terrain où son imagination ne se pouvait complaire longtemps, pour revenir au positif de cette victoire gagnée par de Nambuc sur leur commune mauvaise fortune. A lui aussi, son rêve se réalisait, ce rêve de la vie d'aventures, de courses, de captures, de richesse et finalement de puissance matérielle. Il ne demandait, il n'espérait rien de plus.

— Non, vous n'êtes pas si fou que je croyais, dit-il à de Nambuc ; mais vous pouvez le devenir, si vous ne tirez pas de ce coup inattendu du sort tout le parti que vous en devez tirer. Nous vous verrons à l'œuvre, mon maître ! ajouta-t-il mentalement.

Un éclair de jalousie venait de traverser le cœur du chevalier.

L'aventure de de Nambuc avait fait rapidement grand bruit dans la ville de Dieppe. En descendant à terre il trouva à l'auberge de Bonnard deux hommes qui l'attendaient. L'un grand, mince, un peu voûté, la figure triste, le regard fin, observateur et doux ; l'autre, impatienté déjà d'avoir attendu pendant vingt minutes à peine, avait les traits mâles et énergiques, une certaine contraction nerveuse dans les lèvres, un œil vif comme l'éclair, et un bras de moins, coupé à la hauteur de l'épaule.

Ils saluèrent de Nambuc et se nommèrent à lui : le premier, le chevalier du Pont ; le second, du Halde. Ce qu'ils voulaient l'un et l'autre, le nouveau capitaine du brigantin le devina.

— Nous venons, dirent-ils, solliciter de vous l'honneur de vous accompagner et de vous seconder dans vos projets, quels qu'ils soient, bien convaincus que, sous la conduite d'un gentilhomme tel que vous, qui a fait ses preuves de courage au service du roi, nous ne pouvons qu'entrer en un bon chemin.

De Nambuc avait une réputation de bravoure et d'honneur bien établie dans la marine. Il s'était distingué en plusieurs occasions, et notamment, trois ans auparavant, dans la bataille navale livrée par l'amiral de Guise à la flotte rochellose défendant le protestantisme. Il avait montré la plus vaillante intrépidité dans l'attaque du vaisseau *la Vierge*, appartenant au duc de Nevers ; c'est dans ce combat qu'il avait été blessé au front.

De Nambuc tendit une main à chacun des deux gentilshommes en signe de leur bienvenue. Il leur expliqua ensuite tous ses plans d'avenir, que ceux-ci écoutèrent avec une grande attention, mêlée de respect et d'admiration.

— La première place, leur dit-il, je la garde pour moi ; la seconde appartient de droit à mon ami du Rossey ; il vous reste, Messieurs, la troisième. Vous convient-il de l'accepter, sauf à ce que chacun de vous plus tard, car le Nouveau-Monde est grand, arrive selon ses mérites, au premier rang à côté de moi ? Vous y consentez ; c'est bien, et merci. Dans cinq jours, nous mettrons à la voile. J'aurais souhaité que ce fût demain, mais je laisse à ce brave homme, ajouta de Nambuc en montrant Bonnard, le temps de marier sa fille Marie. Vous êtes donc des nôtres, Messieurs ; c'est entendu et au revoir !

— Dans cinq jours et à bord.

— C'est dit ; je compte sur vous.

Bonnard, en accompagnant de Nambuc à l'auberge, ne put se défendre de faire observer à son capitaine combien il regrettait de lui voir faire à du Rossey une si large place dans ses plans d'avenir.

Autant Bonnard avait ressenti d'entraînement pour de Nambuc, autant du Rossey lui avait inspiré de défiance et d'antipathie. De Nambuc, à dire vrai, partageait tous les scrupules de Bonnard à l'endroit de du Rossey, et de plus que Bonnard, il professait, en

connaissance de cause, pour son jeune compagnon, un profond mépris. Mais du Rossey avait, à lui, des vices qui pouvaient devenir des qualités relatives. Il faut des gens de toutes sortes dans certaines entreprises où chacun apporte une part proportionnelle et personnelle de force et d'énergie. C'est ainsi que dans la chimie, les éléments les plus opposés en se neutralisant, produisent des combinaisons homogènes, et qui ne s'acquièrent qu'à cette condition.

En tout cas, de Nambuc se réservait de surveiller du Rossey et de ne lui livrer que la part d'action dont il était digne. Et puis cet écervelé, ce sceptique, ce débauché était d'une bravoure éprouvée, et il avait, une fois, sauvé la vie à de Nambuc. La reconnaissance donc, en outre des calculs d'intérêt que je viens de dire, avait conseillé au jeune capitaine d'accueillir cet ami suspect ainsi qu'il l'avait fait.

Au jour fixé, de Nambuc, debout sur le pont du brigantin, l'œil étincelant de joie et d'orgueil, le front rayonnant d'espoir, la voix ferme et vibrante, le sourire sur les lèvres, commandait les manœuvres d'appareillage ; et, à la chute du jour, le bâtiment, toutes voiles au vent, cinglait vers la haute mer. Il se perdit bientôt dans les brumes.

De Nambuc n'avait pas tourné une seule fois la tête pour saluer la terre. Son regard, fixé en avant, semblait vouloir percer les mystères de l'horizon, comme pour y découvrir déjà la terre nouvelle où il allait aborder.

Il était tout entier à son rêve merveilleux. Ses compagnons de voyage se tenaient à distance de lui, respectant l'extatique recueillement où il était plongé.

L'équipage de brigantin se composait de marins robustes, plus d'une quarantaine d'engagés, gens de sac et de corde pour la plupart. C'étaient là les soldats de cette grande bataille que le jeune aventurier allait livrer à l'inconnu.

II

On peut diviser en quatre classes bien distinctes les hommes qui, après la découverte de l'Amérique, se précipitèrent sur les routes du Nouveau-Monde, avec des idées et des préoccupations naturellement très-diverses.

D'abord les navigateurs, explorateurs ardents de la science, jaloux seulement de compléter l'œuvre de Christophe Colomb, et désintéressés aux résultats matériels. Puis les écumeurs de mer, à qui s'ouvraient des grands chemins d'une nouvelle sorte, où ils détroussaient les passants, leur demandant la bourse ou la vie, le canon au sabord. Troisièmement, les missionnaires de l'Évangile, qui trouvaient dans des peuples nouveaux une ample moisson d'âmes à recueillir et de nombreux bataillons à ramener sous la bannière du Christ. Enfin, les fondateurs de colonies.

Ces derniers étaient incontestablement des ambi-

tieux de forte trempe, des pourvoyeurs de l'avenir, qui rêvaient de royautes et d'empires. Ils pensaient bien, à coup sûr, un peu à leurs intérêts, ceux-là; mais, à la vanité de leurs rêves pompeux, se mêlait l'orgueilleuse satisfaction d'ajouter quelques fleurons de plus à la couronne de leur pays. Ce fut, en effet, une joie immense et réelle pour quelques-uns d'entre eux de voir flotter le drapeau de la patrie en des contrées où le vent n'avait encore agité que les cimes séculaires des arbres.

Après quatre siècles de possession de ces pays, le vieux monde a centuplé ses richesses par leur exploitation et par les relations qu'il y a établies; la vapeur en a fait des faubourgs de l'Europe; la civilisation a jeté des racines profondes dans ces îles et dans ces continents où nos lois commandent, où nos arts fleurissent, où la religion chrétienne exerce facilement ses bienfaisants pouvoirs; nos gouvernements y trouvent de glorieux emplois civils et militaires à donner en récompense de services rendus, et pourtant l'on semble ignorer ou l'on oublie, aujourd'hui, au prix de quelles luttes ont été conquises ces possessions, au prix de quels combats, de combien de misères et de larmes, de combien de sang versé !

Ah ! les hommes ne sont pas seuls ingrats ! L'histoire a été autant et plus ingrate que les hommes ! Car elle a laissé ensevelis dans l'indifférence de la postérité bien des courages, bien des énergies, bien des sacrifices ;

et Dieu sait ce qu'il en a été dépensé dans ces difficiles temps de l'enfantement moral et chrétien du Nouveau-Monde!

Quelques noms ont surnagé, il est vrai, épaves d'un naufrage consommé sur les rochers de l'ingratitude. Mais les épaves ne représentent jamais que la menue monnaie des richesses enfouies pour toujours dans les gouffres sans fond de la mer.

Peut-être y a-t-il une raison, une excuse même à cette indifférence, quoiqu'elle repose sur une erreur et sur un préjugé.

En effet, on mesure assez généralement l'homme à la dimension du théâtre où il a joué son rôle. On le grandit ou on le rapetisse aux proportions de ce cadre. Et c'est ainsi qu'on arrive à se demander pourquoi l'histoire se préoccuperait d'un héros dont la vie s'est agitée sur les rivages d'une petite île de vingt lieues de circonférence, perdue entre deux lames de l'Océan.

Est-ce juste de raisonner de la sorte?

Non! car tel coin de terre que les nations de l'Europe défendraient aujourd'hui pouce par pouce, qu'elles protègent de leurs meilleurs vaisseaux, de leurs canons, de leurs troupes, où flotte fièrement leur pavillon, ce mince coin de terre, dis-je, un homme l'a conquis sur la nature, d'abord, puis sur des ennemis mille fois plus nombreux que la poignée d'aventuriers qu'il conduisait si bravement. Il l'a conquis et défendu, ce coin de terre, fécond héritage aujourd'hui, en ver-

sant son sang généreusement, en faisant preuve de cent fois plus de courage, d'audace, d'énergie, d'intelligence, de génie même, que n'en déploie souvent un général d'armées nombreuses pour gagner de grandes et immortelles batailles, ou un souverain à la tête de ses États pour les sauver ou les agrandir.

C'est par le prestige de ses forces, centuplées pour suppléer l'impuissance du nombre et l'impuissance des moyens, que cet homme parvenait, avec cent ou deux cents malheureux, souvent malades ou à moitié morts de faim, à accomplir des actes d'héroïsme !

Il avait pour le soutenir dans ces entreprises folles parfois, et dans ses rêves d'ambition sublime, un levier puissant : la foi dans son œuvre présente et dans son œuvre future. Ce n'était pas, comme on l'a cru à tort, le seul désir du gain qui le guidait toujours ; ce n'était pas la nécessité du moment et l'espérance du mieux qui l'excitaient à ne plus reculer. C'était, je le répète, la foi dans son entreprise.

Des hommes de la trempe de de Nambuc et de quelques autres dont la vie glorieuse (je justifierai cette épithète) va se dérouler sous ma plume, étaient mus par d'autres idées que des idées vulgaires de lucre et de déplacement dans un but d'amélioration matérielle.

La découverte du Nouveau-Monde a été pour eux une occasion de reprendre, dans le classement des légitimes ambitions humaines, la place où l'organi-

sation des sociétés d'alors ne leur permettait pas d'aspirer.

A un certain degré, ils furent à la politique de l'avenir, ce que furent à la religion les intrépides missionnaires de l'Évangile qui les ont accompagnés ou suivis. La même foi les soutenait, les uns et les autres.

Quelques juges sévères critiqueront peut-être les caprices, l'esprit essentiellement aventureux et les âpres passions de ces fondateurs de colonies sur qui je veux appeler l'attention. Ils sont complètement justifiés, je crois, par cette considération que s'ils n'avaient pas été façonnés de la sorte, ils eussent manqué le but de leur vie.

Il y avait une affinité providentielle entre leur caractère et la tâche qu'ils devaient accomplir.

Le Nouveau-Monde, avec ses dramatiques et sanglantes épopées, exigeait de tels hommes, comme il fallait à de tels hommes un pareil terrain pour se révéler.

Ce n'est donc pas sur le seul coin de pays où leur génie a trouvé de l'emploi, qu'il faut mesurer certains de ces héros oubliés, inconnus, ou plutôt méconnus. C'est à l'étendue de ces mers, de ces continents, de ces fleuves et de ces forêts, dont la grandeur et la majesté frappent d'étonnement les voyageurs modernes, qu'il est juste et raisonnable de juger ces fondateurs d'États, allant à deux ou trois mille lieues de la patrie la continuer et la compléter,

sinon au point qu'on ait pu dire de tous les empires du vieux continent ce qu'on a dit plus tard de l'empire de Philippe II, « que le soleil ne s'y couchait pas, » mais assez pour que sur les deux faces de la médaille du globe, le nom, les mœurs, l'honneur et le drapeau des grandes nations civilisées se trouvassent représentés !

La bulle papale du 12 mai 1493 avait réglé le partage du Nouveau-Monde de telle façon qu'elle encouragea fatalement les brigandages des aventuriers vulgaires, en doublant le mérite et la valeur des aventuriers d'un ordre supérieur qui osèrent la braver pour s'en aller tenter des projets de conquêtes solides et durables.

Cette bulle d'Alexandre VI avait donné tout le Nouveau-Monde aux rois d'Espagne, « îles et terres fermes, découvertes et à découvrir, » avec défense, sous peine d'excommunication, et à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles pussent être, « quand même rois ou empereurs, » d'y aller ou d'y trafiquer « sans la permission des rois catholiques. »

Les Espagnols, en vertu de cette étrange donation, et prétendant à être les seuls légitimes possesseurs et maîtres du Nouveau-Monde, déclarèrent vouloir traiter « comme corsaires » tous ceux qui seraient rencontrés entre les deux tropiques.

Mais les richesses du Nouveau-Monde avaient excité trop de convoitises en Europe pour que l'on y tint grand compte de la bulle du pape, et les navires

espagnols furent traqués de tous côtés par les *forbans*.

Les flottes de l'Espagne ne suffisant pas à protéger le pavillon national et à faire la police des mers, les *écumeurs* se multiplièrent à l'infini. Le métier, d'ailleurs, était bon ; et, pour quelques rencontres fâcheuses, ils avaient trop à gagner dans ces courses pour hésiter à affronter les coups de canon des galions de Sa Majesté Catholique.

Quelques années plus tard, les Espagnols furent si occupés au fond du Pérou, qu'ils délaissèrent presque complètement les îles de l'archipel des Caraïbes ; en sorte que les corsaires, forbans et flibustiers firent de quelques-unes d'entre elles de véritables repaires. Cet abandon, où les prétendus « maîtres légitimes » du Nouveau-Monde laissèrent les Antilles, autorisa également les aventuriers sérieux à en prendre possession au nom des souverains de la Chrétienté et à y fonder des colonies.

Pour en finir avec cette bulle d'Alexandre VI, peu à peu elle tomba si complètement en discrédit, en ce qui concernait du moins les pays où les Espagnols ne s'étaient point établis de fait, que le cardinal de Richelieu, par exemple, comme on le verra plus loin, envoya officiellement des secours à la colonie de de Nambuc. Cette bulle enfin se trouva radicalement abrogée le jour où le pape autorisa le Cardinal à confier aux Pères de l'ordre de Saint-Dominique, le spirituel d'une colonie fondée à la Guadeloupe en 1634, sous la direction

des sieurs de l'Olive et du Plessis, qui furent d'abord des lieutenants, puis devinrent les ennemis de de Nambuc, le héros de cette première partie du livre.

III

Les hommes, aux ordres de de Nambuc, avaient répondu à l'appel de Bonnard qui s'était montré prodigue de promesses, en leur faisant entrevoir des résultats merveilleux. Mais pas un d'entre eux ne connaissait ce capitaine et ce chef à qui ils avaient confié leur destinée, leur vie, leur avenir.

Ils étaient bien libres, au fond, de considérer comme bien précieux tout cela qui, certes, ne valait pas beaucoup. Les réflexions faites à ce sujet, à voix basse et timidement d'abord, au milieu de cette oisiveté monotone d'une navigation paisible, montaient chaque jour d'un ton plus haut, et plus insolent même, à proportion que la traversée persistait à ne présenter aucune des dramatiques distractions de la mer.

Bientôt quelques mots inquiétants arrivèrent jusqu'aux oreilles de de Nambuc qui se vit, peu après, l'objet d'un scrupuleux examen de la part de ce petit monde qu'il gouvernait paternellement, mais énergiquement aussi. Tous ses gestes, toutes ses paroles, jusqu'à l'accent de son commandement, étaient épiés. On semblait s'attacher à surprendre dans la voix et dans

son attitude quelque chose qui trahit une faiblesse d'esprit ou de cœur, une crainte, une hésitation.

De Nambuc était loin d'avoir donné prise à de pareils doutes; mais il comprenait cette défiance, et, sans laisser voir ses préoccupations, il souhaitait qu'une occasion vint, avant d'aborder terre, de prouver à ses soupçonneux sujets ce dont il était capable.

Cette occasion tant désirée se présenta sous la forme d'un galion espagnol, armé de trente-cinq canons, et qui fit toutes voiles sur le brigantin, dès qu'il l'eut aperçu.

La prudence, qui n'exclut pas le courage, eût conseillé, en toute autre circonstance, à de Nambuc d'éviter le combat; car son bâtiment ne portait que QUATRE pièces d'artillerie, et un galion de TRENTE-CINQ canons devait, à coup sûr, compter un équipage double au moins de celui du pauvre brigantin, en y comprenant les engagés.

De Nambuc avait mesuré le danger d'un œil calme et résigné. Puisque ses compagnons désiraient de le voir à l'œuvre, il allait leur montrer ce qu'il savait faire et le degré de confiance que son courage et son audace devaient inspirer.

Il réunit les officiers de son bord, et leur annonça sa résolution de marcher au-devant de l'ennemi. Il n'y avait pas à douter de la bravoure de du Halde, de du Pont, de du Rossey; tous les trois furent unanimes, cependant, pour conseiller à de Nambuc la retraite au

lieu du combat. A supposer même un triomphe impossible, c'en était fait du sort de la petite colonie, probablement plus que décimée à la suite d'une pareille affaire qui n'avait pas son précédent.

De Nambuc les écouta attentivement, puis d'une voix calme et ferme :

— Mon opinion est conforme à la vôtre, leur dit-il. Si je n'obéissais qu'à la raison, je suivrais vos conseils, Messieurs. Vous n'en n'êtes pas à faire vos preuves, ni les uns ni les autres; et moi, vous m'avez fait l'honneur de croire que, sous mon commandement, vous étiez parfaitement en sécurité. Eh bien! Messieurs, quoi qu'il arrive, il faut accepter ce combat disproportionné, et non-seulement il faut l'accepter, mais aller au-devant.

Du Halde et du Pont s'inclinèrent en signe d'obéissance; du Rossey fit un geste de désapprobation. Bonnard, appelé à ce conseil, appuya la conduite de de Nambuc. Bonnard en savait très-long des dispositions de l'équipage du brigantin; et c'était lui qui avait éveillé l'attention de son capitaine sur ce point.

— Messieurs, reprit de Nambuc, mon rôle est périlleux, difficile et multiple. Appelé à faire preuve de courage et d'énergie dans certains cas, dans d'autres, je le sais, la prudence m'est commandée; et à des jours donnés, je suis exposé à agir en politique et en diplomate. Mais les circonstances peuvent exiger que je confonde ces trois aptitudes, qui semblent se contre-

dire, dans une résolution extrême et désespérée ; que tout en paraissant en appeler au hasard, je fasse acte, à la fois, de courage, de prudence et de politique, c'est le cas où je suis réduit aujourd'hui.

— Monsieur, interrompit du Halde, vous n'avez nul besoin de vous justifier ; vous commandez, nous obéissons. Puisque vous jugez convenable et opportun de livrer ce combat, nous n'avons pas à délibérer. Attendons l'ennemi ou marchons à lui, c'est comme vous voudrez, nous sommes prêts.

— Pardon, reprit de Nambuc, j'ai besoin de justifier, devant la confiance que vous avez fondée en moi, l'acte téméraire que je vais accomplir. Si nous sommes battus, faits prisonniers, coulés à fond, comme cela est probable, au moins faut-il que pas un de vous, en mourant ou en traînant la chaîne du captif, ne m'accuse d'avoir joué sa vie ou sa liberté sur un caprice ou sur une espérance de vaine renommée. L'équipage de mon bâtiment se défie de moi, je ne sais pourquoi. Peut-être ces gens-là sont-ils excusables ; cependant ils ne me connaissent point. Ces soupçons injurieux ont gagné les engagés. De tous côtés, c'est un concert de craintes, de regrets, de doutes sur l'avenir. Les uns ne savent ce qu'il faut attendre de moi comme homme d'action, les autres comme chef d'expédition et comme colonisateur. Ces bruits et ces murmures ne sont pas arrivés à vos oreilles, peut-être, mais ils m'ont blessé le cœur. L'heure est venue, l'occasion se présente de frapper un

coup décisif. Il y va du succès de l'avenir, à supposer que Dieu fasse le miracle que notre courage triomphe du nombre de nos ennemis. Si je fuis ce combat, je suis compromis aux yeux de ces bandits, mon pouvoir est anéanti. Demain, ce soir peut-être, ils m'assassineront, puis ce sera le tour de chacun de vous. Mourir pour mourir, mieux vaut donc que ce soit de la balle du mousquet d'un Espagnol, que d'un coup de poignard français. — M'approuvez-vous, Messieurs ?

Tous répondirent par un cri unanime d'approbation. Du Rossey, dont les espérances et les calculs peut-être venaient d'être détruits, et dont le courage d'ailleurs se réveillait à la perspective d'un combat, serra sincèrement la main de de Nambuc.

— Vous avez toujours raison, lui dit-il.

De Nambuc remonta sur le pont où il vit tous les yeux fixés au large et suivant les mouvements du galion espagnol. Sa voix haute et ferme rappela l'équipage aux manœuvres, et quand il eut ordonné de courir droit à l'ennemi, en lui épargnant ainsi la moitié du chemin, tous les regards se tournèrent vers le jeune capitaine, calme et souriant comme s'il allait à une fête.

Les deux bâtiments bondissaient l'un vers l'autre, emportés par les flots comme par des coursiers fougueux, acharnés eux-mêmes au combat, et tout frémissants. Une heure après, le canon retentissait. Son

écho formidable, porté de lame en lame, emplît les sonores échos de cette vaste solitude des mers.

La première bordée de coups de canon que lança l'Espagnol, passa à travers la mâture du brigantin français, dont les quatre canons, admirablement bien servis, répondirent victorieusement en faisant une trouée sur le pont et en entamant les bas mâts du galion. Pendant une demi-heure, les deux bâtiments restèrent à portée de canon seulement, grâce aux manœuvres de l'Espagnol qui calculait, et avec raison, sur la supériorité du nombre de ses pièces pour écraser le petit navire français. De Nambuc, lui, comptant sur la valeur désespérée de son monde, faisait tous ses efforts pour aborder l'ennemi, et livrer le combat au mousquet, à la hache, au poignard, et donner l'assaut à l'Espagnol.

Après deux heures de canonnade et de manœuvres habiles de part et d'autre, chacun pour arriver au résultat qu'il cherchait, le brigantin engagea enfin son beaupré dans les haubans du galion. Alors commença une de ces gigantesques batailles corps à corps, où toute arme est bonne, le poignard, le sabre, un morceau de bois, jusqu'aux ongles et aux dents.

La lutte fut terrible et sanglante, et notamment sur un point du pont où elle était engagée entre les commandants des deux bâtiments. De Nambuc fit sauter d'un coup de hache l'arme de son adversaire, se rua sur lui, le saisit à bras le corps et lui enfonça un poi-

gnard dans la gorge. Un hurra général répondit, à bord du brigantin français, au triomphe du vaillant chef; et le combat perdit de son acharnement. Les Espagnols, intimidés par la mort de leur commandant, commencèrent de lâcher pied et de regagner en désordre le pont de leur bâtiment, s'efforçant de le dégager de l'étreinte de leur ennemi. Enfin, après une véritable boucherie de trois heures, où de Nambuc, selon l'expression du père du Tertre, un de ses contemporains « se battit comme un lion, » le navire espagnol prit la fuite, abandonnant un monceau de cadavres sur le pont du bâtiment français.

Un immense cri de joie et d'orgueil, du côté des Français, salua ce honteux départ de l'ennemi.

De Nambuc avait chèrement acheté cette victoire inespérée. Son bâtiment était presque complètement désarmé. Voilure et mâture pendaient le long de ses flancs, comme des lambeaux de chair le long d'un corps humain; plus du tiers de l'équipage était mort ou blessé.

A l'audace et à l'énergie du soldat succédèrent, chez de Nambuc, la prévoyance et l'intelligence du chef. Son infatigable activité paraît à tout.

Il n'est pas d'homme qui compte autant de ressources à son service qu'un marin; mais de Nambuc étonna tout le petit peuple de son bâtiment par la prodigieuse fécondité des expédients qu'il trouva pour tirer de

ces ruines quelque chose qui fût encore capable de tenir la mer et de naviguer.

Tous le contemplaient avec une sorte de respect. Au respect se mêla la vénération, quand, après avoir avisé au salut commun, il s'occupa, en père, des malheureux blessés et des morts. Si on le remerciait, si on l'applaudissait, il répondait, en souriant de ce sourire calme et expressif qui le distinguait :

— Nous en verrons bien d'autres, mes enfants, sur le chemin où nous voilà engagés !

De Nambuc n'avait plus besoin de demander si l'on était satisfait de l'avoir pour chef et si l'on avait confiance en lui.

Rentré dans la chambre, loin des regards de l'équipage, il se jeta dans les bras de ses amis.

— Vous avez gagné cette partie à pile ou face, lui dit Bonnard. Maintenant ordonnez à ces hommes de traîner le navire à la nage jusqu'au terme de notre voyage, et ils s'attelleront de grand cœur à cette corvée impossible.

Mais le terme de ce voyage, quel était-il ?

Le projet de de Nambuc, en partant, était de questionner en quelque sorte chacune des îles où il se proposait d'aborder, jusqu'à ce qu'il eût rencontré la Terre-Promise de son ambition. Il allait un peu comme alla Christophe Colomb, au hasard d'une idée, mais d'une idée fixe et convaincue cependant. Dans l'état où se trouvait son bâtiment, tous ses projets étaient

renversés. Il ne lui seyait plus de faire le difficile; force lui était de mouiller devant le premier rivage un peu souriant où la Providence le conduirait.

Il navigua ainsi, pendant quinze jours, beaucoup à la grâce de Dieu. Enfin, un matin, le cri : « Terre ! » retentit du haut de la mâture, et ce fut la charmante île de Saint-Christophe, qui peu à peu se dessina aux regards ravis des passagers du brigantin.

Si Christophe Colomb n'a pas eu la gloire de signer de son nom l'œuvre gigantesque dont sont génie dota le monde, c'est une satisfaction au moins que ce nom immortel ait été donné à l'un des joyaux de ce merveilleux écrin qu'on appelle l'Archipel des Antilles.

« Rien de plus admirable, dit un voyageur moderne (1), que l'aspect de Saint-Christophe, quand on en approche par le nord-ouest. La partie nord de l'île est montagneuse et couverte de forêts. A mesure que nous avançons vers la côte, nous ne pouvions nous lasser d'admirer le tableau que nous offraient les collines et les plaines qui s'étendent à leur pied, partout décorées de l'éclatante verdure des champs de cannes. Nous nous plaisions à contempler de loin les établissements des planteurs, où tout annonce l'aisance et la prospérité; quelques moulins à vent en activité, et dans l'éloignement des bandes de nègres qui paraissaient occupés aux tra-

(1) John Gurney.

« vaux de la campagne ; de jolies chapelles, et dans
« le port de la Basse-Terre huit grands bâtiments,
« avec quelques autres petits, attendant vraisemblable-
« ment leur cargaison de sucre. J'ai rarement
« remarqué un lieu qui offrit, *primâ facie*, autant de
« signes de prospérité, et nous avons eu lieu, dans la
« suite, de nous assurer que ces apparences n'étaient
« pas trompeuses. »

Il est très-vrai que tel est aujourd'hui l'aspect enchanteur de Saint-Christophe, et il est peu de pays qui séduisent autant l'œil, du haut du pont d'un navire. Il en était déjà ainsi, paraît-il, au temps où de Nambuc y aborda. Seulement substituez aux fruits du travail moderne, à ces champs de cannes, à ces maisons de planteurs, à ces jolies chapelles, la beauté luxuriante d'une nature vigoureuse et primitive telle que nous l'ont décrite, d'ailleurs, les chroniqueurs d'alors, et qui-conque a vu Saint-Christophe comprendra quelle joie immense le spectacle de ces splendeurs dut produire sur soixante ou quatre-vingts malheureux, naviguant, depuis quinze jours, à la suite d'un désastreux combat, sous des voiles et des mâts de fortune.

A peine le brigantin eut-il mouillé devant ce riant rivage, que de Nambuc descendit à terre, où il fut étonné et attendri de voir des bras amis s'ouvrir pour le recevoir. Une vingtaine de Français, jetés en cette île à la suite d'un naufrage, y vivaient paisiblement dans l'abondance de tout depuis près d'une année.

Cette île, à qui appartenait-elle ?

Qui en avait pris possession, et au nom de quel souverain ?

Personne n'y avait songé encore ; pas même les Français naufragés, satisfaits d'avoir fait une alliance profitable avec les Sauvages, maîtres incontestés de ce pays.

Les bonnes relations de nos compatriotes avec les Naturels avaient été si complètes qu'une femme caraïbe, du nom de Barbe, avait, en cachette de ses frères, épousé un des Français... à la face du ciel,... bien entendu.

De Nambuc recueillit avec avidité ces détails, et aussitôt plantant dans le sable une croix grossièrement fabriquée avec deux branches d'arbre, il y suspendit une sorte d'écusson aux armes de France, y attacha un drapeau, et, en présence de ses lieutenants et de l'équipage de son petit bâtiment, il prit possession de l'île de Saint-Christophe au nom du roi de France, son maître.

Sur le récit que lui firent les Français naufragés des ressources que présentait l'île, et des dispositions amicales des Naturels, de Nambuc, déjà séduit par l'aspect riant de Saint-Christophe, résolut de s'y établir.

Le lendemain, les flancs du navire furent vidés sur le rivage. L'aurore des colonies de l'Archipel se leva, en même temps que se réalisait le premier rêve de leur héroïque fondateur.

IV

Huit jours après leur installation dans l'île, pendant que les colons, animés d'espoir et tout pleins d'ardeur au travail, se taillaient en pleine forêt les charpentes de leurs cases, de Nambuc aperçut, descendant le flanc d'un *morne* (colline), puis se perdant au fond d'une vallée, pour reparaitre à deux cents pas à peine de son campement, une troupe d'Européens qu'il eut bien vite reconnus pour être des Anglais.

Les Français, instinctivement, jetèrent de côté leurs outils pour courir aux armes. Les Anglais, en même temps, se massèrent en bon ordre, deux fois plus nombreux que nos compatriotes, et prêts à donner ou à recevoir l'attaque.

Mais, tout d'abord, les deux commandants s'avancèrent au-devant l'un de l'autre en se saluant avec l'épée. Arrivés à portée de parole, ils retirèrent leur chapeau et s'inclinèrent avec une vraie courtoisie de gentilshommes.

— A qui le capitaine de Nambuc a-t-il l'honneur de parler ? demanda l'officier français.

— Au capitaine Waernard, répondit l'Anglais en rendant le salut.

Les deux chefs, remettant en même temps l'épée au fourreau, firent signe à leurs officiers de s'approcher.

— Il me semble, dit Waernard, que nous pourrions

remettre à demain le combat que nos troupes paraissent, tout à l'heure, admirablement disposées à se livrer. L'heure est déjà avancée, et, en ce pays, capitaine, il fait nuit, à peine après le coucher du soleil ; le savez-vous ?

— Je l'ai appris depuis huit jours que j'ai planté là-bas, sur le rivage où vous le pouvez voir flotter, le drapeau de la France. A demain donc le combat, soit !

Les deux commandants firent donner l'ordre de mettre bas les armes et se dirigèrent vers une petite colline dont le sommet formait un magnifique plateau ombragé par un colossal figuier, qui joua plus tard un rôle important dans les destinées de la colonie. De Nambuc ayant fait apporter des bouteilles d'eau-de-vie, les officiers anglais et français anticipèrent, en trinquant, sur la chevaleresque politesse de Fontenoy.

De Nambuc et Waernard avaient abordé à Saint-Christophe le même jour, l'un par le nord, l'autre par le sud de l'île. Comme de Nambuc, Waernard avait été attaqué et poursuivi par les Espagnols, à qui il avait livré un furieux combat ; mais il avait gagné Saint-Christophe, un peu moins maltraité que ne l'avait été le capitaine français. Waernard avait, en outre, l'avantage de posséder une petite flottille de trois bâtiments, ce qu'il ne manqua pas de faire ressortir aux yeux de de Nambuc ; de plus, sa colonie se composait de trois cents hommes au moins, bien équipés, bien armés, ayant vivres et munitions de toutes sortes.

Waernard n'avait pas eu besoin d'exagérer les forces dont il disposait, pour faire sentir à de Nambuc l'infériorité numérique de ses troupes et l'insuffisance de ses ressources. Mais il n'y avait pas là de quoi intimider le jeune aventurier. Il parut même attacher si peu d'importance à cette partie de la conversation où Waernard, au contraire, se complaisait beaucoup, qu'il affecta de dévoiler toutes ses faiblesses, le nombre restreint d'hommes qu'il avait sous son commandement, et le piteux état où l'avait réduit son rude mais héroïque combat contre le galion espagnol. Il en fit le récit avec une telle simplicité et une si ferme confiance dans son étoile et dans sa bravoure, que Waernard en fut impressionné et comprit tout de suite que la force d'un pareil homme était en soi-même et dans son génie.

Aussi quand Waernard, après avoir entendu cette confidence si franche et si nette d'un capitaine confessant l'infériorité de ses moyens de défense, demanda naïvement à de Nambuc ce qu'il se proposait de faire désormais :

— Mais, répondit celui-ci sur un ton et avec un accent qui vibrèrent jusqu'au fond de l'âme de l'officier anglais, mais je compte rester où je suis, et défendre jusqu'à la dernière goutte de sang du dernier de mes compagnons, le drapeau français planté de mes mains dans le sable du rivage. Et vous, Monsieur, quels sont vos projets ?

— Moi, répliqua l'Anglais, je compte pareillement rester.

— C'est au mieux, alors.

Un long silence suivit cet échange de paroles. Les deux adversaires dont la position venait de se dessiner, si nettement, avaient réfléchi beaucoup.

— Tenez, dit tout à coup de Nambuc à Waernard, du point où nous sommes, on découvre d'un côté les horizons de la mer, où notre désir commun doit être de combattre les Espagnols.

— C'est à quoi je pensais, fit Waernard.

— De ce côté-ci, reprit de Nambuc, nos regards embrassent une immense étendue de pays, jusqu'au pied de hautes montagnes par-delà lesquelles il y a l'inconnu. Ce pays est vaste, capitaine, et je crois que nous pouvons nous y mouvoir à l'aise sans nous gêner de longtemps encore.

— Je le crois pareillement.

— Ce figuier qui nous ombrage, continua de Nambuc, paraît à en juger par ces deux promontoires qui s'avancent l'un au nord, l'autre au sud, partager l'île par le milieu. Vous avez abordé au sud, moi au nord; prenons donc ce figuier pour frontière naturelle, et restons chacun chez nous, à l'ombre de notre pavillon national, et prospérons, s'il se peut, sous la protection de Dieu, et à la barbe des Espagnols. Cet arrangement vous convient-il ?

— C'est dit ! répondit Waernard.

— Avant qu'il vienne un moment où nos intérêts réclament entre nous l'intervention d'un traité, avait repris de Nambuc, notre parole échangée garantira bien, j'espère, cet engagement mutuel.

— Vous venez d'exprimer toute ma pensée, capitaine, interrompit l'Anglais. Chacun, chez nous, soit ! Vous au nord, moi au sud. Faisons nos affaires le mieux possible, et que Dieu nous ait en sa sainte garde !

De Nambuc avait réussi à écarter ainsi le danger le plus pressant, celui d'une attaque du plus fort contre le plus faible. Quant à Waernard, il avait fait *in petto* toutes ses réserves pour l'avenir. Présentement, ce qu'il possédait de terres et de pays à sa disposition, dans ce partage de l'île, suffisait et au delà, aux plus légitimes espérances qu'il pouvait fonder sur le succès de sa colonisation. Pour le reste, l'avenir déciderait.

La nuit était venue. Au moment où Français et Anglais se séparaient, renonçant à la lutte du lendemain, de Nambuc regarda à l'horizon et aperçut comme une trainée de petites lumières, semblables à des étoiles, et s'étendant, du nord au sud, par pléiades de trente ou quarante, entrecoupées d'intervalles sombres.

Il les montra du doigt à l'officier anglais.

— Sans doute, dit Waernard, c'est là quelque phénomène atmosphérique particulier à ces climats.

— Je ne suis pas de votre avis, capitaine, répondit de Nambuc. Eh ! tenez, chacun de ces groupes de lumières s'éteint régulièrement, au même point, derrière

ce promontoire qu'ils semblent doubler avec une remarquable précision. En voici venir d'autres qui se succèdent dans le même ordre ; je ne crois pas au phénomène que vous dites ; mais...

De Nambuc fut interrompu par l'arrivée subite de Bonnard qui pénétra au milieu des officiers , annonçant que Barbe, la femme caraïbe, venait d'apporter à son mari d'importantes nouvelles.

D'après le récit de Barbe , les Naturels qui ne s'étaient nullement émus, d'abord, de la présence dans l'île, des Français que de Nambuc y avait rencontrés, avaient conçu de sérieuses inquiétudes en apprenant le débarquement simultané des deux colonies sur deux points différents de Saint-Christophe, fait dont ils avaient eu connaissance immédiatement. Ils y avaient vu un envahissement du pays et une déclaration de guerre.

Aussi, dès le lendemain, ils avaient adressé un appel aux Caraïbes de toutes les îles voisines. Leur plan, au dire de Barbe, était de surprendre les Européens et de les massacrer. La malheureuse femme avait assisté au conseil tenu par les *Boyez* (chefs), cachée derrière un arbre ; et elle affirmait que les Sauvages avaient pris rendez-vous, partie pour cette nuit même, partie pour le lendemain.

De Nambuc, comme on le voit, avait eu raison de ne point croire à un phénomène climatérique. Les petites lumières qui, pendant une heure entière, continuèrent

de glisser à l'horizon, n'étaient autre chose que le feu des pipes des Caraïbes, ralliant dans leurs pirogues le rendez-vous général assigné par les *Boyez* de Saint-Christophe. Du rivage, où tous les colons français étaient assemblés en ce moment-là, Barbe leur montrait, en preuve de la grande nouvelle qu'elle apportait, ces groupes de lumière passant au loin comme des fantômes.

Barbe en frissonnait ; et il ne lui semblait pas possible que même les deux troupes réunies pussent résister à cette avalanche de Caraïbes qui allait fondre sur les malheureux Européens. Le nombre en était si grand, si grand, assurait-elle, que la moitié au moins du monde (c'est-à-dire la moitié de l'île), en serait couverte. Dans sa terreur, Barbe conseillait aux nouveaux arrivés de se réembarquer au plus vite. Elle redoutait tellement de voir son *mari* massacré sous le couteau de ses frères, qu'elle demandait, en poussant des cris déchirants, à partir avec lui.

De Nambuc et Waernard comprirent, en ce moment, combien l'intérêt devait les rapprocher, et comme, d'ennemis qu'ils étaient, il importait à leur défense commune qu'ils devinssent de fermes alliés. Ils n'eurent besoin d'échanger qu'un seul et rapide regard entre eux pour se convaincre de cette nécessité ; ils signèrent ainsi, on eût pu le dire, un muet traité d'alliance offensive et défensive.

Les deux commandants prirent ensuite la résolution

de se mettre en marche, dès le lendemain, pour surprendre les Caraïbes au milieu de la nuit, en prévenant ainsi leur attaque. Barbe, calmée peu à peu par la confiance que montraient les Européens dans leur courage, dans la supériorité de leurs armes sur celles des Caraïbes, et dans leur adresse dont ils lui donnèrent des preuves qui la frappèrent d'étonnement et la transportèrent d'admiration, Barbe, dis-je, consentit à servir de guide à ses nouveaux amis. Après ce qu'elle avait vu, il lui sembla que la victoire n'était plus douteuse pour les Européens.

L'entreprise hardie conçue par de Nambuc et Waernard, fut vigoureusement conduite à travers des difficultés sans nombre, dans un pays inconnu où chaque arbre pouvait cacher un ennemi, où chaque buisson de broussailles pouvait être un repaire d'hommes. Ils marchèrent dans des herbes plus hautes que leur taille, passèrent les rivières à gué ou sur des roches à moitié noyées dans le lit des torrents.

Les deux détachements d'Anglais et de Français arrivèrent, avant le lever du jour, au camp des Caraïbes, qu'ils surprirent en plein sommeil. Pas un coup de mousquet ne fut tiré ; le plus grand silence régna dans les rangs des Européens qui se ruèrent sur leurs ennemis endormis le poignard et le couteau au poing.

Du sommeil à la mort, il n'y eut pas de passage pour la plupart de ces malheureux, dont le sang inonda ce sol, trempé déjà par la rosée de la nuit. Cette terrible

exécution une fois accomplie, les Anglais et les Français s'embusquèrent derrière une forteresse de cadavres et attendirent l'arrivée des autres Caraïbes, dont les embarcations commençaient de se montrer au large.

Les premiers débarqués furent reçus par une vive mousquetade qui jeta le trouble dans leurs rangs ; mais, comme leur nombre était considérable, les fuyards furent ramenés au rivage par une arrière-garde bien serrée, et il s'engagea, alors, un long et sanglant combat où la victoire demeura indécise un moment.

Cependant, le feu bien nourri des Français et des Anglais triompha de l'obstination des Sauvages, dont les flèches empoisonnées avaient produit de grands ravages parmi les Européens. La mort d'un des chefs Caraïbes jeta, tout à coup, du désordre et de l'hésitation dans ces bandes de forcenés ; ils parurent lâcher pied.

De Nambuc, en homme de guerre expérimenté, profita de cet avantage : il poussa une charge vigoureuse à la tête d'une quarantaine de ses hommes, et après une mousquetade à bout portant contre un groupe de Caraïbes où la défense était encore la plus énergique, il se jeta l'épée haute, au milieu d'eux, et engagea une lutte corps à corps. Repoussés enfin avec des pertes considérables sur tous les points, les Sauvages se rembarquèrent en toute hâte, et poussèrent au large leurs embarcations.

Il ne fut pas possible aux Européens de les pour-

suivre dans leur fuite; malhabiles à manœuvrer des canots longs et étroits, avec des avirons tout particuliers, ils y renoncèrent après plusieurs tentatives. Ce que voyant, les Caraïbes, maîtres d'un champ de bataille où on ne pouvait les atteindre, lancèrent pour adieu aux Anglais et aux Français, une grêle de flèches; mais ils avaient été, en même temps, saisis d'une si grande terreur, en voyant le nombre de cadavres étendus sur le rivage, qu'ils continuèrent leur fuite, pour disparaître bientôt derrière le promontoire qu'ils avaient doublé la veille.

Après cette victoire qui leur avait révélé la nécessité de se tenir très-intimement attachés l'un à l'autre, de Nambuc et Waernard changèrent leur première résolution de vivre isolément. Ils firent un pacte dans le but de se prêter une mutuelle assistance contre l'ennemi intérieur.

Une année s'écoula, pendant laquelle de Nambuc avait poussé avec une vigueur dont, le premier, il donnait l'exemple, les travaux agricoles de sa petite colonie. Il était parvenu, avec cette poignée d'hommes dévoués, à des résultats que jalousait Waernard.

Dès qu'il vit son œuvre en voie de prospérité, de Nambuc songea à exécuter un plan médité depuis le jour de sa première rencontre avec le capitaine anglais.

Il n'avait pu se dissimuler que, tôt ou tard, l'insuffisance de ses forces autoriserait quelque attaque de

la part de Waernard. Il avait donc résolu de retourner en France, d'arriver jusqu'au cardinal de Richelieu, jusqu'au roi s'il le fallait; de rendre compte, à l'un ou à l'autre, de ce qu'il avait fait et d'obtenir tout le nécessaire pour revenir prendre, en face de ses rivaux, une bonne et haute position.

Pour assurer un succès complet à ce plan, de Nambuc avait amassé, à la sueur de son front et par son propre travail, un approvisionnement considérable de *petun* (ou tabac), qui se vendait alors fort cher en Europe.

Son dessein était de jeter de la poudre aux yeux, comme on dit vulgairement, de faire bonne mine partout en France, et surtout à Paris; d'étaler grand train, d'éblouir toute la gentilhommerie pauvre, en lui montrant comment un cadet misérable et râpé pouvait s'en revenir de Saint-Christophe, les poches sonnantes.

C'était à quoi il pensait déjà, même avant son départ de Dieppe, lorsqu'il avait reconnu en du Rossey tant de vices qu'il calculait devoir, un jour, tourner à son profit.

Du Rossey était le missionnaire tout trouvé de cette propagande et de ce pipage dans les tripots, dans les cabarets, dans les ruelles suspectes.

De Nambuc ne se montrait pas encore scrupuleux sur le choix de ses recrues. Il n'en était pas à s'inquiéter de la qualité; il ne se préoccupait alors que du nombre.

De Nambuc partit donc de Saint-Christophe avec du Rossey sur le brigantin qui les y avait conduits, laissant le commandement de sa petite colonie à du Halde et tout confiant dans la fidèle amitié de Bonnard qui se sépara de son capitaine les larmes aux yeux, et en lui murmurant bien bas à l'oreille :

— Ah ! monsieur de Nambuc, défiez-vous du chevalier !

De son côté Waernard, doué d'une grande expérience des hommes, avait jugé de Nambuc un esprit trop net et trop pratique, un cœur trop ferme, un courage trop résolu pour se laisser jamais intimider.

Waernard pensa que, pour se tenir à la hauteur d'un si redoutable rival, il ne fallait pas se risquer au jeu avec des cartes égales aux siennes ; mais qu'il y allait du succès ou de la honte de son entreprise de pouvoir opposer au jeune aventurier français des ressources vingt ou trente fois supérieures.

Telles qu'elles se trouvaient constituées à ce moment-là, les deux colonies malgré la différence du nombre et des forces apparentes, pesaient du même poids dans la balance, grâce à l'influence de de Nambuc.

Waernard fit comme son rival redouté, il partit pour l'Angleterre en quête de secours nouveaux.

— Je crois bien, avait dit Waernard en mettant le pied sur son navire, que le jour est prochain où Saint-Christophe sera trop petit pour nous porter *lui* et moi !

Au moment où le bâtiment de de Nambuc leva l'ancre :

— Qu'aucun de mes amis ne me trahisse, murmura-t-il ; que mon courage ne faiblisse point, que le Cardinal daigne m'entendre, que Dieu me protège, et je serai un jour le seul maître de cette île charmante et féconde !

V

Le plan de de Nambuc réussit en tous points.

« Il vint à Paris en si bel équipage, » raconte le Père du Tertre, « qu'il inspira à tous ceux qu'il entretint « de l'excellence des îles, de la beauté de leur climat, « et de la facilité de s'y enrichir, le désir d'y aller. »

Il fut question partout de l'arrivée, en France, de ce cadet de famille qui avait trouvé pour les gentilshommes pauvres un moyen de se venger de la fortune. De Nambuc cherchait le tapage et l'éclat, non point par vanité, mais par le calcul que nous savons. Il parvint, en effet, à faire si grand bruit, et si à propos surtout, que le cardinal de Richelieu le manda auprès de lui pour s'assurer, par la bouche même du jeune gentilhomme, de tout ce qu'on racontait sur son compte.

Le Cardinal s'attendait à voir paraître devant lui un aventurier dans l'acception rigoureuse du mot, une sorte de fou et d'extravagant, un de ces coureurs de fortune à qui la fortune sourit par caprice. Son Émi-

nence fut charmée d'abord par l'air grave, l'attitude digne, la physionomie calme et sereine de de Nambuc. Elle fut bien plus surprise encore quand, au lieu d'un batailleur, d'un fanfaron enrichi par le hasard, d'un discoureur vulgaire, Elle trouva dans ce revenant du Nouveau-Monde, un esprit solide, modeste, mais convaincu, un politique de forte trempe, un de ces hommes enfin chez qui les idées se tiennent par un enchaînement logique que l'enthousiasme et le succès ne font point dévier du but entrevu.

Richelieu, bien disposé tout d'abord en faveur de de Nambuc, écouta avec une curieuse attention le récit que lui fit le jeune capitaine de l'ardent désir qu'il avait éprouvé de prendre la mer, de ses rêves d'ambition, de ses combats contre les Espagnols et contre les Caraïbes, de sa lutte latente contre Waernard, de ses craintes à l'endroit des projets du chef de la colonie anglaise.

Le Cardinal, dont l'âme s'enflammait de plus en plus, se fit expliquer longuement et en détail tous les plans que de Nambuc se proposait de réaliser, d'apaiser l'avenir. Ces plans, présentés par le jeune aventurier en un langage élevé, clair, avec ce chaleureux entraînement de l'homme convaincu, séduisirent Son Éminence. Elle y trouva l'occasion d'accomplir un des actes les plus compétents au titre de Grand-Maitre, Chef et Surintendant général de la Navigation et du Commerce, qui lui avait été donné peu de temps auparavant (1626).

Le cardinal promit à de Nambuc d'entretenir le roi de cette grave affaire.

Cependant Richelieu, au moment où de Nambuc allait se retirer, lui tendit un piège, et voulut prendre ainsi la mesure définitive de la foi du jeune gentilhomme en son œuvre, en lui offrant un emploi dans l'État, comme récompense de ses services.

De Nambuc repoussa si loin une pareille ouverture et persista si énergiquement dans la réalisation de ses grands projets, qu'il ne resta plus à Richelieu le moindre doute sur l'exactitude des récits du capitaine. Après que de Nambuc fut sorti, Son Éminence réfléchit longuement aux horizons nouveaux que la hardiesse et l'ambition de cet aventurier ouvraient à sa politique.

Malheureusement l'idée d'établir des colonies en Amérique avait plus préoccupé le Cardinal au point de vue politique qu'au point de vue commercial et maritime. Ce qu'il avait saisi surtout, avec le plus de vivacité, c'est qu'il s'offrait là une occasion providentielle de mettre la France en rivalité ouverte avec l'Espagne sur un point du globe où la puissance de cette dernière avait considérablement grandi. Il s'agissait moins, pour lui, d'élargir la France que de rapetisser l'Espagne.

Quoi qu'il en soit, Richelieu résolut de former, tout d'abord, une compagnie qui ferait les premiers fonds nécessaires pour l'embarquement d'hommes, de vivres

et de munitions. Son Éminence communiqua ce projet à quelques-uns de ses intimes et à des gens bien placés en finances; et le 31 octobre 1626 fut passé l'acte d'association qui constitua la *Compagnie de Saint-Christophe*, au capital de quarante-cinq mille livres, sans qu'aucun associé fût engagé pour plus, «sauf sa bonne volonté, » laquelle ne s'y laissa plus prendre, soit dit en passant.

Ni le côté commercial de l'affaire, ni les calculs politiques du Cardinal, ni le terme des rêves ambitieux et des espérances de de Nambuc ne figurèrent dans l'acte de société, qui se basa tout entier sur le seul mobile avouable en ce temps et par de tels associés, à savoir : « que la compagnie ne prétendait qu'à convertir les sauvages à la religion catholique. » Qu'importait à de Nambuc l'hypocrisie de ses patrons ! Ce qu'il demandait, ce qu'il voulait, c'étaient des secours pour continuer son œuvre ; et il croyait les tenir.

La somme de quarante-cinq mille livres ci-dessus stipulée, fut consacrée à l'achat de deux navires, en outre du vaisseau *la Victoire*, que la compagnie avait acquis à part et au prix de quatre-vingt mille livres.

Dans la commission qui fut délivrée à de Nambuc et à du Rossey, le même jour que fut établi l'acte d'association, c'est-à-dire le 31 octobre 1626, les deux aventuriers n'étaient considérés que comme les représentants de la compagnie, moyennant un prélèvement du « dixième sur tous les produits des îles dont ils pren-

draient possession du 11° au 18° degré de la ligne équinoxiale. »

Tous pouvoirs militaires et civils étaient donnés à ces deux capitaines de marine « pour entretenir équipés tel nombre de navires qu'ils jugeraient nécessaires pour se défendre, et au besoin attaquer et faire la guerre. »

Du Rossey, dans la sphère où il avait agi, n'avait pas moins réussi que de Nambuc à éveiller l'attention et surtout la cupidité. Du Rossey avait mené ce qu'on peut appeler joyeuse vie. Les tripots et les mauvais lieux, théâtres de ses exploits, en étaient émerveillés ; aussi le chevalier, qui avait nombreuse clientèle d'affamés attachés à ses talons, fit-il une assez bonne râfle de bandits de son espèce, le jour où il jeta le filet de l'embauchage dans cette tourbe de gens endettés, déguenillés, débauchés, vauriens d'en haut, vauriens d'en bas, et dont la seule vue donna à de Nambuc une sorte de frisson. Les espérances qu'il avait fondées sur son entrevue avec le Cardinal avaient rendu le jeune capitaine plus difficile qu'avant son départ de Saint-Christophe, sur le choix de ses nouveaux compagnons.

— Mon cher ami, dit-il à du Rossey, je crains bien que ce tas de misérables ne vous aient coûté plus d'argent qu'ils n'en gagneront jamais.

— C'est possible ; mais cela tient si peu à la vie, que nous en ferons, au besoin, une bonne avant-garde ;

ce seront d'excellentes murailles à opposer aux flèches des Caraïbes.

— Ils espèrent trop, pensa de Nambuc, pour n'être pas un jour des traitres ! puis se retournant vers deux jeunes gentilshommes (on eût dit des enfants) qui l'accompagnaient, de Nambuc les prit par la main, et, les présentant à du Rossey :

— Voici, ajouta-t-il, deux officiers qui valent mieux que toute votre bande, MM. du Parquet, mes parents.

Du Rossey rendit, d'assez mauvaise grâce, le salut que lui adressèrent les deux gentilshommes et les toisa avec humeur et défiance. De leur côté, MM. du Parquet ressentirent une vive antipathie pour ce compagnon de de Nambuc. Leurs regards traduisirent leur pensée.

Ces deux jeunes gens, appelés à se signaler l'un et l'autre de façon différente, dans les débuts de la colonisation française aux Antilles, étaient des officiers d'une bravoure chevaleresque. Ils avaient conçu pour de Nambuc une respectueuse admiration, et avaient recherché comme un honneur très-grand de s'attacher à la fortune de ce vaillant capitaine, qui avait fait passer dans leur âme l'enthousiasme qui enflammait la sienne. Nous les verrons à l'œuvre.

De Nambuc et du Rossey avaient réuni environ six cents hommes, qu'ils embarquèrent sur les trois bâtiments qui composaient leur flotte, la *Catholique*, la *Cardinale* et la *Victoire*. La *Catholique*, sous les ordres de

de Nambuc, partit du Havre, et du Rossey, avec les deux autres, fit voile du Port-Louis, en Bretagne.

La petite flottille quitta les rivages de la France le même jour (24 février 1627).

— Voulez-vous, avait demandé du Rossey à de Nambuc, me confier vos deux jeunes parents à bord du bâtiment que je dois monter moi-même ?

De Nambuc qui avait surpris l'éclair de haine échappé des yeux de du Rossey à la vue de MM. du Parquet, et le dégoût que ceux-ci avaient montré pour du Rossey, répondit sèchement :

— MM. du Parquet ne doivent point me quitter. Leur place est à côté de moi.

— C'est fâcheux ! murmura du Rossey en se retirant ; je ne sais pourquoi la poitrine de ces deux enfants-là provoque la pointe de mon épée ; et les longues traversées sont fécondes en bonnes occasions. Mais nous nous retrouverons là-bas.

Jusqu'à présent, tout a souri, tout a réussi à de Nambuc, depuis la providentielle intervention du cabaretier Bonnard, dans la réalisation de son premier rêve, jusqu'à la protection de Son Éminence le cardinal de Richelieu, pour favoriser ses plans d'un si gigantesque avenir. Il a monté, de succès en succès, de l'humble admiration d'un homme obscur et dévoué à l'enthousiasme du plus puissant ministre.

De Nambuc, fier de cette victoire de sa volonté sur des obstacles qui semblaient impossibles à abaisser, du

haut du pont de son navire, en contemplant blanchissant à l'horizon les voiles des deux autres vaisseaux, laissait errer sa pensée à travers des rêves où grandissait son cœur. De Nambuc n'était pas homme à se complaire et à s'arrêter dans un succès qu'il ne considérait que comme un premier pas en avant ; il comprenait à combien d'efforts il était engagé envers l'avenir. Des difficultés sans nombre se dressaient devant lui, il les entrevoyait ; mais sa joie était de se sentir à peu près assez fort pour tenir tête à Waernard.

N'est-ce pas l'histoire de tous les hommes que la chute se trouve à côté du triomphe, les déceptions amères à côté des plus brillantes illusions ? Ainsi pour de Nambuc. L'échafaudage de ses espérances s'écroula au lendemain du jour où la destinée paraissait si bien lui sourire.

A son arrivée à Saint-Christophe, commença pour de Nambuc une série de revers où son cœur affligé, mais non découragé, devait se retremper pour se produire dans toute sa grandeur. C'est le propre des hommes d'un tel caractère et d'une telle énergie, de ne point succomber comme le vulgaire et de mourir à l'œuvre plutôt que de céder.

Voici ce qui était arrivé :

Peu de temps après le départ de de Nambuc, de Saint-Christophe, un relâchement déplorable s'était introduit dans la conduite et dans le travail de la petite colonie.

A toutes les époques, — en ce temps-là comme au-

jourd'hui encore, — les Français émigrants se sont toujours bercés de cette fatale illusion : qu'il suffit de quitter leur pays et de poser le pied sur un sol étranger pour que la fortune leur sorte de dessous terre ou leur tombe des nues. L'ardeur des premiers moments se calme bien vite chez eux. Dès que le succès a répondu aux efforts de quelques heures de travail, ils se croisent volontiers les bras, s'en rapportant à l'intervention du ciel pour leur continuer cette bonne aubaine.

Il en avait été de même à Saint-Christophe. Les colons, sous l'énergique impulsion de de Nambuc, avaient fait un vigoureux effort dont les premiers résultats avaient été des plus heureux. D'ordinaire, c'est là une raison pour redoubler d'activité.

Les colons y virent, au contraire, un argument péremptoire pour ne plus rien faire. Ils laissèrent donc leurs terres à l'abandon, et la misère les envahit bientôt.

De Nambuc avait placé le gouvernement de la colonie entre de bonnes mains cependant. Du Pont et du Halde, dont il avait éprouvé la valeur et les capacités, avaient été chargés de continuer son commandement. Mais, à vrai dire, les colons n'avaient pas en ces deux gentilshommes la confiance que leur inspirait de Nambuc qu'ils redoutaient, en l'aimant beaucoup.

De Nambuc trouva donc la colonie en plein désarroi. Mais ce n'était pas tout encore. L'armement des navires de la compagnie, confié à des commis infidèles ou in-

capables, avait été si mal ordonné, que de Nambuc s'aperçut bientôt du mauvais état des approvisionnements, du choix pitoyable et de l'exiguité des objets de première nécessité. Le pain manqua, dans les derniers jours d'une traversée qui fut extrêmement longue ; car la flottille, partie, comme je l'ai dit, le 24 février, ne mouilla à Saint-Christophe que le 8 de mai. Les passagers, réduits à boire de l'eau de mer, succombèrent à des maladies violentes. Près de la moitié des hommes périt, et le reste arriva affamé, malade, sans force et sans courage.

Étrange et curieux travers de cet esprit français que je signalais tout à l'heure ! Tandis que les nouveaux venus avaient quitté la France avec l'espoir de faire fortune dans le Nouveau-Monde, auprès et avec l'appui de leurs prédécesseurs, il se trouva que ceux-ci, au contraire, par suite de la situation déplorable qu'ils s'étaient faite, attendaient avec anxiété les secours que, dans des calculs insensés, leurs compatriotes devaient apporter.

Aussi, le spectacle de la misère, de la détresse, des maladies des nouveaux débarqués jeta-t-il la consternation dans la colonie, en doublant l'abattement auquel succombaient déjà tous les cœurs.

De Nambuc ne se laissa point aller au désespoir et au découragement. Il gémit en silence de ce lâche abandon des colons, et lança un furieux anathème contre la compagnie. Elle eût voulu lui tendre un piège

et le perdre, qu'elle ne s'y fût pas prise autrement ni mieux. Sa rage s'augmenta surtout de voir revenir son rival Waernard, à la tête d'hommes forts, bien portants, munis de tout ce qui leur était nécessaire pour attendre la récolte de leurs premiers travaux.

Waernard avait rencontré en Angleterre de généreux secours. Comme de Nambuc, il avait formé une compagnie. Mais cette compagnie, sous la direction de lord Karlay, s'était constituée sur des bases considérables, s'élevant à la hauteur de l'œuvre que Waernard lui avait proposé d'accomplir; et, de plus, des engagements qui furent scrupuleusement tenus en leur temps, avaient été pris pour l'avenir.

La comparaison à établir entre les deux compagnies anglaise et française nous fournira, bientôt, l'occasion de démontrer combien le grand cœur de de Nambuc eut à rabattre de l'espoir qu'il avait fondé sur ses protecteurs, si insoucians et si exigeants tout à la fois.

De Nambuc ne s'occupa pas moins de reconstituer le gouvernement de la colonie. Il donna le commandement d'une partie de l'île à du Rossey, et s'établit dans l'autre. Il essaya de raviver l'ardeur de ses compagnons; mais le désespoir et la mort qui avaient moissonné les trois quarts au moins des derniers arrivés furent plus forts que lui. Pendant ce temps les Anglais voyaient leur colonie, grâce aux libéralités de la compagnie, prospérer et progresser. Les arrivages de navires se succédaient; les échanges avec la métropole,

régulièrement établis, développaient le commerce et l'agriculture, et jetaient l'abondance parmi les colons.

Ce que de Nambuc souffrait est indicible, et ne se peut comprendre que par ces cœurs ardents et enthousiastes qui voient s'écrouler, pierre à pierre, l'édifice des rêves de leur vie entière. Supposez un artiste, par exemple, à qui on aurait lié les pieds et les mains et devant qui un sauvage déchirerait, lambeau par lambeau, un tableau gigantesque, son chef-d'œuvre, le tremplin de sa gloire !

Dans la situation précaire où il se trouvait, de Nambuc comprit que tout d'abord il devait se fortifier contre la colonie anglaise, devenant de jour en jour trop puissante pour ne pas tenter, tôt ou tard, quelque envahissement ou quelque empiétement. Nonobstant la répugnance qu'y montra Waernard, il avait obtenu de lui l'échange d'un traité solennellement juré sur l'Évangile.

Ce traité, qui délimitait la part de possession de chacun dans l'île de Saint-Christophe, avait été signé sous le grand figuier le 13 mai 1627, c'est-à-dire cinq jours après le retour de de Nambuc qui avait jugé que c'était là l'acte le plus urgent et le plus prudent à accomplir. Il y avait prévu les cas d'attaque extérieure de la part des Espagnols et de course contre les Caraïbes, en stipulant que les deux commandants devaient fournir, chacun selon ses moyens, son contingent d'hommes et d'armes dans l'intérêt de la défense commune.

Il était réservé à de Nambuc de souffrir la plus poignante des douleurs, c'est-à-dire de se voir trahir dans la détresse.

Vivement préoccupé de l'avenir, il jugea utile de faire connaître à la compagnie le mauvais état de ses affaires. Nul n'était plus capable que lui-même, à coup sûr, de plaider cette cause où étaient engagés l'humanité en même temps que l'honneur national ; mais, instruit par la leçon du passé, il n'osa pas abandonner la colonie, languissante comme elle l'était. Il l'avait laissée une première fois prospère et courageuse pour la retrouver pauvre et avilie ; en quel état se représenterait-elle à lui s'il s'éloignait en un pareil moment ?

Il jeta les yeux sur du Rossey et résolut de l'envoyer en France auprès du Cardinal. Du Rossey était spirituel, intelligent, habile ; il était homme à gagner le procès contre la lésinerie de la compagnie. De Nambuc chargea de tabac un des navires qu'il avait à sa disposition, et expédia du Rossey en France.

Celui-ci vendit à très-bon prix le chargement de son navire ; mais, oubliant la détresse de ses malheureux compagnons, sans pitié pour les grandes et nobles douleurs de de Nambuc qu'il connaissait, mais qu'il était insensible à comprendre, il gaspilla l'argent en débauches. Bientôt à bout de ressources, il partit avec un de ses amis, le commandeur de Razelly, pour une expédition d'où il ne revint que plusieurs mois après.

Le cardinal de Richelieu le fit arrêter ; mais, par

l'influence de Razelly, il obtint sa grâce, et fut renvoyé à Saint-Christophe avec un misérable secours de 150 hommes. Cette seconde expédition fut digne en tous points de la première. Des 150 hommes confiés à du Rossey, à peine la moitié arriva à Saint-Christophe, et dans un état si pitoyable, que de Nambuc ne put se défendre, dit un de ses contemporains, « de laisser couler d'abondantes larmes en voyant débarquer ces malheureux, de véritables spectres. »

Comment de Nambuc ne se débarrassa-t-il pas alors de son funeste ami ? c'est ce qui est incompréhensible. On ne peut s'expliquer son indulgence que par le respect qu'il montra évidemment pour les décisions du Cardinal. Son Éminence avait pardonné, avait-il le droit d'être plus sévère qu'Elle ?

Mais du Rossey n'en avait pas fini avec la trahison.

Comme contraste à ce misérable et dérisoire secours, les Anglais avaient reçu, presque en même temps, des renforts nouveaux. Si bien que le capitaine Waernard, pendant que les Français se débattaient contre la misère, se trouva bientôt trop resserré dans sa part d'île, et envoya un nombreux détachement de colons former un établissement à l'île de Nièves (Nevis), voisine de Saint-Christophe.

Cet accroissement de la population anglaise présageait à de Nambuc quelque prochain conflit, annoncé déjà par des querelles isolées entre les colons des

deux nations, et par le ton de plus en plus arrogant de Waernard.

Un jour, enfin, la crise prévue éclata.

VI

Les Anglais, entrés à main armée sur le territoire français, avaient tenté de s'emparer de nos terres.

Cette attaque fut vigoureusement repoussée à coups de mousquet.

De Nambuc indigné fit appeler Waernard sous le grand figuier, terrain neutre et spécialement affecté à vider, par la diplomatie, toutes les difficultés qui ne pouvaient manquer de surgir dans ce commandement partagé d'une île inégalement prospère. De Nambuc reprocha en termes hautains au capitaine anglais son manque de foi, et invoqua le traité récemment juré sur l'Évangile.

La discussion devint si vive, que Waernard, sentant le rouge de la colère lui monter au visage, s'écria :

— Monsieur, mon épée ne tient plus dans son fourreau.

De Nambuc, dégainant aussitôt, lui répondit froidement :

— Mon épée à moi n'a pas même de fourreau, Monsieur... vous voyez...

Les deux commandants allaient croiser le fer; mais les officiers présents les ayant séparés, la querelle

s'apaisa. Non-seulement de Nambuc obtint la remise immédiate des terres envahies et des garanties nouvelles pour l'avenir, mais, allant planter son épée à cinquante pas sur le territoire anglais :

— Je veux de plus, dit-il, tout ceci.

Et, bon gré mal gré, il fallut que Waernard cédât ce que demandait son impitoyable adversaire, qui eût été bien embarrassé, hélas ! d'empêcher l'herbe de pousser sur ce morceau de terre qu'il venait de conquérir.

De Nambuc, ne recevant aucun secours, aucune dépêche même de la compagnie, fut bien obligé de se rendre de nouveau en France, au risque de ce qui l'attendait à son retour. Force lui fut, en vertu de la commission dont du Rossey était porteur, de lui confier le gouvernement supérieur de la colonie ; mais il eut soin de laisser de bonnes instructions secrètes à du Pont, à du Halde, aux deux du Parquet, et tout particulièrement à Bonnard.

Cette fois la Providence protégea la colonie après le départ de son chef. L'arrivée d'un navire de Flessingue ranima un peu la mollesse des colons. Ce navire leur apporta des approvisionnements en abondance, accepta en paiement un à-compte en tabac, et s'engagea à revenir, six mois plus tard, chercher son solde en apportant une nouvelle cargaison. Traiter avec un navire étranger, c'était violer les conventions de l'acte passé avec la Compagnie, lequel stipulait que

le commerce se ferait exclusivement avec les bâtiments français.

Mais de quel droit celle-ci, en bonne conscience, pouvait-elle réclamer l'exécution d'un traité sans réciprocité? Cependant, à quelque temps de là arriva un flibot expédié par elle, et à bord duquel se trouvaient une centaine d'hommes. Mais une fatalité incroyable pesait sur toutes les expéditions de la compagnie; comme les deux premières fois, moitié de ces hommes avait péri en route; le reste était dans un si misérable état qu'un grand nombre ne put se rendre du rivage aux cases bâties à peine à trois ou quatre cents pas de là. Ils furent obligés de rester couchés sur le bord de la mer, «où ils furent mangés, pendant la nuit, raconte le Père du Tertre, par des crabes descendus des montagnes en quantité prodigieuse (1).»

Les colons avaient été un peu ranimés par l'abondance et le renouvellement des vivres apportés par le navire hollandais; la perspective d'une dette à payer, avec l'espoir d'une visite prochaine du même navire, leur rendit un peu d'ardeur au travail. Ils se remirent à la culture, bâtirent de nouvelles cases et se défendirent le mieux qu'ils purent contre les usurpations des Anglais à qui le départ de de Nambuc avait rendu toute leur arrogance.

(1) La voracité de ce crustacé, aux Antilles, est assez connue, et leur nombre, aux époques de pluie, est en effet si considérable dans le voisinage de la mer, qu'on peut ne rien voir d'exagéré dans le fait raconté par le Révérend Père.

De Nambuc, à son arrivée en France, avait eu facilement accès auprès du Cardinal. Il lui dépeignit en termes chaleureux l'état des colons et les insultes auxquelles leur faiblesse exposait les Français. Il fit vibrer dans l'âme du ministre la fibre nationale, et finalement obtint de lui un nouveau renfort de trois cents hommes d'abord, puis le secours plus efficace d'une escadre de guerre de neuf navires, laquelle avait mission en même temps de protéger la colonie contre une flotte espagnole, que des avis secrets avaient signalée au Cardinal comme devant, avant de se rendre au Brésil, attaquer Saint-Christophe et en chasser Français et Anglais.

De Nambuc n'en demanda pas davantage. Cette fois il ne songea plus à étaler grand équipage à Paris. D'autres soucis le préoccupaient. Il ne perdit pas de temps et repartit, l'espérance dans l'âme, sur, un des vaisseaux de l'escadre dont le commandement avait été confié à de Cussac, marin très-distingué et homme de grande résolution.

Les colons français, en voyant apparaître (vers la fin d'août 1629) l'escadre française, poussèrent des cris de joie. A peine les vaisseaux furent-ils mouillés, que de Nambuc se rendit à terre et se fit rendre compte des méfaits dont les Anglais s'étaient rendus coupables en son absence. Il retourna auprès de Cussac; et celui-ci, jugeant qu'il fallait agir avec éner-

gie, envoya immédiatement sommer Waernard d'avoir à rendre toutes les terres usurpées.

Waernard, blessé d'être obligé d'obéir à une menace, fit demander à Cussac trois jours pour délibérer.

— Allez dire à M. le capitaine Waernard, répondit Cussac à l'officier anglais porteur de la proposition, que je lui accorde juste un quart d'heure de réflexion, et pas une minute de plus.

Cussac tint parole; à l'expiration juste du quart d'heure, il leva l'ancre, arbora son pavillon de combat, et commença l'attaque contre les bâtiments anglais, au nombre de douze dans la rade. Après un combat acharné de quatre heures, et auquel de Nambuc prit sa vaillante part, trois des navires anglais furent capturés, trois autres, fortement avariés allèrent se jeter à la côte, et le reste prit la fuite.

Waernard souscrivit alors à toutes les conditions qu'on lui imposa et s'exécuta immédiatement. Prévenu du danger que la colonie courait du côté des Espagnols, il se trouva encore heureux de pouvoir attendre un efficace secours de la part de cette même flotte qui venait de le maltraiter si fort.

Après quelques semaines d'attente, ne voyant pas venir l'escadre espagnole contre laquelle il avait mission de combattre, et, fatigué de son inaction, Cussac leva l'ancre, permit à ses capitaines « de courir le bon bord », comme on disait alors, et lui-même alla cher-

cher fortune dans le golfe du Mexique où il y avait de belles prises à faire.

Ce fut la faute de Cussac, et le malheur de de Nambuc. En effet, quelques jours à peine après le départ de l'escadre française, la flotte espagnole commandée par l'amiral don Frédéric de Tolède, apparut en vue de Saint-Christophe par le côté de l'île placée sous le gouvernement de du Rossey. Mais tout d'abord, en passant à Nièves, elle avait démantelé la petite colonie de Waernard, et capturé quatre bâtiments anglais.

Don Frédéric de Tolède salua la forteresse de du Rossey de trois volées de canon. Du Rossey, au lieu de riposter, à l'étonnement de tous, demeura impassible, ne donna aucun ordre, en présence même d'une embarcation de la flotte qui se dirigeait vers la terre, chargée d'une compagnie de débarquement.

Le cri : « Aux armes ! » retentit dans la forteresse française sans que du Rossey parût s'inquiéter de la gravité de la situation.

Vainement quelques officiers osèrent le presser d'agir enfin ; il fut inflexible.

— C'est donc une trahison, s'écria alors le plus jeune des frères du Parquet ; et s'avancant vers du Rossey : — Que signifie votre silence, Monsieur ?

— Je suis le maître ici, répondit du Rossey, et je ne dois compte de ma conduite à personne.

— Est-ce une tactique de votre part ? reprit du Par-

quet ; alors, expliquez-vous ; nos hommes murmurent déjà, et bientôt notre voix sera méconnue.

— C'est, de ma part, ce qu'il me convient, répliqua du Rossey.

— Alors, si vous n'êtes un traître, vous êtes un lâche ! s'écria le jeune officier. Le temps presse. Voyez, la première embarcation ennemie touche déjà terre ; une seconde la suit. Une minute de retard, et nous sommes perdus !...

Du Rossey, pâle de colère et d'émotion, ordonna impérieusement à du Parquet de lui rendre son épée.

— Avant que de te la rendre, répliqua celui-ci, je m'en servirai d'abord pour te souffleter, et ensuite pour combattre l'ennemi que tu n'oses attaquer !

Ce disant, du Parquet s'élança à la tête d'une centaine d'hommes qui le suivirent, et courut au rivage. Il était déjà trop tard ! Les Espagnols avaient débarqué plus de trois cents hommes. De Nambuc et Waernard, n'ayant pas été avertis, n'envoyèrent pas de secours. Du Parquet n'avait sous ses ordres qu'une poignée d'intrépides soldats qui se jetèrent avec lui dans la mêlée.

Après avoir déchargé son mousquet, il s'en servit comme d'une massue, et assomma tous les Espagnols qui se trouvèrent à sa portée. La lutte était trop inégale ; de la petite troupe de du Parquet, il ne resta bientôt plus que des cadavres jonchant le sol. Le vaillant officier se trouva seul au milieu des Espagnols.

Il mit l'épée à la main, et courut droit à l'officier qui commandait le débarquement et qui était un capitaine italien. Un duel acharné commença entre eux. Du Parquet frappa son adversaire en pleine poitrine; mais en même temps il tomba lui-même. Ce n'était pas le courage qui lui manquait, mais ses forces le trahissaient. Épuisé par la perte de son généreux sang, qui coulait par dix-huit blessures, il s'affaissa et resta prisonnier entre les mains de ses ennemis.

Transporté à bord de la flotte, il vécut encore pendant plusieurs jours. Don Frédéric de Tolède, touché de tant de courage, traita son vaillant prisonnier en ami. Au moment où du Parquet expira, don Frédéric ne put se défendre de verser des larmes, et ordonna qu'on rendit les honneurs militaires à un si brave soldat.

Du Rossey, pendant ce combat homérique, n'avait point bougé de sa forteresse; et au moment où il vit la débandade de ses troupes, il poussa le cri de : « Sauve qui peut ! » et prit la fuite en entraînant ses soldats.

En chemin, il rencontra de Nambuc arrivant avec des renforts tardifs. La panique gagna également ces derniers, qui tournèrent le talon. Dans ce moment critique, de Nambuc déploya autant de courage et d'éloquence pour relever le moral de ses soldats qu'en avait montré du Parquet dans son combat impossible; le désespoir et la rage dans le cœur, il voulut aller seul braver les Espagnols, comptant sur l'influence

d'un si bel exemple. C'était courir à une mort certaine et inutile. Ses plus dévoués amis lui barrèrent le passage, et le rejetèrent dans ce courant humain qu'il avait tenté de remonter.

Un coup bien autrement cruel l'attendait au terme de cette fuite.

Du Rossey avait tellement frappé de stupeur les colons ; il avait si bien préparé son odieux plan, grassement payé par Waernard, qu'en arrivant à la Capesterre, sa résidence, de Nambuc entendit un seul cri sortir de toutes ces bouches, pâles de peur, et ce cri était : qu'il fallait abandonner l'île, s'embarquer immédiatement sur les navires en rade, retourner en France ou aller fonder quelque autre établissement où l'on serait moins exposé aux attaques des Anglais et des Espagnols, où l'on aurait sous les yeux le spectacle douloureux de moins de tombes.

De Nambuc, indigné, répondit par un refus formel. Son épée d'une main, un mousquet de l'autre, il courut au rivage, tourna le dos à la mer, et là, faisant face à ce petit peuple révolté, il jura que personne ne sortirait de l'île avant qu'on l'eût massacré, et qu'il était résolu à défendre chèrement sa vie. Ses braves et véritables amis, du Pont, du Halde, l'autre du Parquet, Bonnard, vinrent se placer à ses côtés, l'épée à la main, décidés à mourir avec lui.

L'énergique attitude de de Nambuc, le souvenir de ses bienfaits, de ses efforts désintéressés, l'ascendant qu'il

exerçait sur les colons, imposèrent à ceux-ci et changèrent même le cours des idées de cette foule tout à l'heure furieuse et épouvantée. Il avait si bien reconquis tout à coup son pouvoir, que sur une entraînant allocation, il avait décidé ses soldats à retourner sur le champ de bataille, lorsqu'un envoyé de Waernard vint annoncer à de Nambuc que l'amiral espagnol avait aussitôt levé l'ancre pour se rendre au Brésil, en laissant l'ordre aux colons d'avoir à déguerpir de l'île dans le délai de trois mois.

Cette nouvelle avait achevé de rétablir l'ordre et le calme. De Nambuc, instruit de la conduite de du Rossey, le fit chercher pour lui demander des explications. Mais il avait disparu. Du Rossey ne s'était dérobé à la vue de de Nambuc que pour compléter son plan de trahison. C'était à quoi il s'était engagé envers Waernard, qui ne pouvant avoir raison ouvertement de son redoutable adversaire, se servait du lâche instrument qu'il avait sous la main.

Du Rossey ne revint que le soir, allant de case en case, attiser de nouveau la peur éteinte sous le souffle puissant de de Nambuc.

— Dans trois mois ce sera à recommencer, disait-il, les Espagnols reviendront, et comment leur résister ? Le plus simple et le plus court est donc de quitter Saint-Christophe au plus vite.

Sur des gens découragés et frappés d'épouvante, les mauvais conseils ont facilement prise. Du Rossey

réussit au delà même de ses désirs. Au réveil, le lendemain, les colons qui avaient passé la nuit à faire tous leurs préparatifs de départ, déclarèrent qu'ils voulaient s'embarquer. De Nambuc leur résista comme la veille et essaya de les ramener. Cette fois, sa parole fut méconnue ; on l'insulta, et le mot d'assassinat fut prononcé. Un colon, nommé Beauford (1), osa même lever la main sur lui ; mais il reçut en plein visage un soufflet de l'épée du jeune du Parquet.

De Nambuc était homme à ne reculer devant rien ; ni menaces, ni injures ne pouvaient l'intimider.

Un moment même il étouffa la sédition, mais elle reprit bientôt le dessus.

Du Halde, du Pont, du Parquet, et Bonnard se réunirent en conseil. Reconnaissant l'imminence du danger, l'impossibilité de prévenir quelque crime prochain, ils résolurent, pour sauver leur chef, de l'entraîner malgré lui à s'embarquer. C'est ce qu'ils firent dans l'après-midi. Les deux navires qui se trouvaient en rade, commandés, l'un par du Rossey, l'autre par de Nambuc embarquèrent toute la colonie, composée de 400 individus, et mirent le cap sur Antigue, que les mutins avaient désigné comme point de retraite.

Les larmes qui voilaient ses yeux empêchèrent de Nambuc de voir fuir derrière lui ce rivage où il avait rêvé de si grandes destinées.

(1) Nous retrouverons plus tard ce Beauford.

Mais le ciel s'était chargé de le venger. Dès le soir, une horrible tempête éclata, suivie d'une série de gros temps et de vents contraires ; si bien qu'après trois semaines d'une navigation un peu à l'aventure, après avoir souffert toutes les tortures de la faim et de la soif, les deux navires abordèrent à l'île Saint-Martin, qui n'est éloignée que de huit lieues environ de Saint-Christophe.

Cette dure épreuve avait, comme on le pense bien, donné à réfléchir à ces fous et à ces ingrats. Ceux qui se trouvaient sur le bâtiment de de Nambuc le retrouvèrent ce qu'il avait toujours été, homme de cœur, de courage, de dévouement.

Quant aux malheureux qui avaient eu du Rossey pour capitaine, ils expièrent durement leur coup de tête, et peu s'en fallut que ce traître ne payât de sa vie le crime dans lequel il les avait entraînés.

Débarqués à Saint-Martin, les colons trouvèrent l'île dénuée de toutes ressources ; pas même une goutte d'eau fraîche pour étancher leur soif !

Étendus, à moitié morts de maladie et de fatigues sur ce rivage inhospitalier, ils demandaient à retourner à Saint-Christophe.

VII

La nuit venue, du Rossey qui avait débauché quelques officiers et une trentaine de colons, leva l'ancre ;

et après être allé se ravitailler à Saint-Christophe où il toucha le prix de sa trahison, il cingla vers la France.

Richelieu avait pu lui pardonner une première infamie ; mais cette fois il le fit arrêter et jeter à la Bastille où du Rossey mourut peu de temps après.

Pendant que du Rossey s'enfuyait de Saint-Martin, de Nambuc toujours préoccupé du sort de ses compagnons, dont il répondait devant Dieu et devant sa conscience, avait profité de l'obscurité de la nuit pour s'enfoncer dans un bois dont l'épaisse voûte commençait à quelques centaines de pas du rivage.

Après avoir un moment pleuré sur l'écroulement de ses beaux et grands projets, qui évidemment n'étaient pas une folie, puisque les Anglais les avaient réalisés à côté de lui, il pria Dieu de lui donner la force de sortir de cette épreuve et de continuer l'œuvre pénible qu'il avait entreprise.

Il explora la forêt pendant toute la nuit, cherchant sous l'épaisse couche séculaire de feuilles qui jonchaient le sol, la trace d'un ruisseau ou d'une source, goûtant à tous les fruits, à toutes les racines que ses mains pouvaient rencontrer, écoutant dans ce grand silence d'une nature vierge encore, s'il n'entendait pas le chant de quelque oiseau, le cri de quelque animal.

Tout à coup il lui sembla, qu'en un coin du bois, les feuilles étaient humides sous ses pieds. Mais au milieu de l'obscurité, il ne pouvait rien préciser sur cette découverte. Il s'assit alors où il était, et attendit

que le jour vint éclairer ces mystérieuses ténèbres.

Au premier rayon de lumière qui pénétra sous cette voûte colossale, de Nambuc reconnut qu'il était à l'entrée d'un champ de bananiers dont les feuilles, larges comme des tentes, formaient au-dessus de sa tête une toiture immense. Puis il observa que ces larges feuilles, un peu relevées sur les bords et concaves, laissaient filtrer à travers leurs fines fissures à peine perceptibles, des gouttelettes d'eau. Il s'approcha, tendit la main, y reçut quelques gouttes de cette eau, qu'il goûta... O bonheur ! ô joie inexprimable ! toutes ces feuilles de bananiers, dont les cimes d'ailleurs étaient chargées de fruits avaient fait l'office d'autant de réservoirs qui avaient recueilli les abondantes pluies des jours précédents.

De Nambuc, avant de songer même à désaltérer sa soif et à apaiser sa faim, regagna en courant le rivage où se passaient, alors, d'étranges scènes de désespoir et de malédictions.

A leur réveil, les malheureux colons avaient vu que de leurs deux navires il n'en restait plus qu'un sur la rade. Ils apprirent le départ de du Rossey et de quelques-uns des leurs.

Ils appelèrent de Nambuc ; de Nambuc n'était plus là, ni pour les consoler ni pour ranimer leur courage.

La première pensée qui leur vint fut que de Nambuc, las de tant de tortures, les avait abandonnés et avait fui avec du Rossey. Quelques-uns avouaient l'avoir bien

mérité, mais n'en gémissaient pas moins; les autres, que le désespoir et les souffrances rendaient encore injustes et ingrats, criaient à la trahison.

Il se trouva, cependant, des hommes parmi cet amas de spectres et de cadavres qui, ayant compris l'élévation de cœur et la grandeur d'âme de de Nambuc, repoussèrent énergiquement les accusations dont ce noble et valeureux chef était l'objet.

— S'il n'est pas ici parmi nous, disaient-ils, c'est parce qu'il s'occupe de nous; c'est parce qu'il cherche, sans doute, pour nous un abri dans cette île, de l'eau pour notre soif, de la nourriture pour notre faim. Attendons tout de ce fier cœur, de ce génie béni du ciel, — tout, excepté une lâcheté et une trahison !

On n'apaise pas aisément des hommes réduits où l'étaient ces infortunés. Ils parlaient de repartir, de livrer de nouveau aux caprices des vents et des tempêtes ce navire fatigué lui-même de tant de luttes. Déjà les canots se chargeaient de passagers, lorsqu'un cri de joie et de surprise retentit sur ce rivage.

De Nambuc venait d'apparaître, souriant, ému, l'œil fier, le front haut.

Ces hommes qui le maudissaient tout à l'heure, tombèrent à genoux devant lui, comme pour implorer leur grâce et le bénir en même temps.

Encore une fois il venait de leur prouver de combien de coudées il leur était supérieur. Il raconta alors sa précieuse découverte, emmena avec lui quelques

hommes, parmi les plus valides, et arrivés sous les bananiers, il creva avec la pointe de son épée chacune des feuilles qui, comme autant de mamelles bienfaisantes, firent couler dans des barriques placées au-dessous, l'eau que le ciel leur avait confiée à garder. Puis ces approvisionneurs revinrent au rivage avec la substance qui soutient le corps et l'espoir qui soutient l'âme.

De Nambuc avait jugé que Saint-Martin ne lui offrait pas assez de ressources pour qu'il tentât d'y rester. Il résolut donc de partir à la recherche de quelque île plus hospitalière avec une portion de son monde. Au fond, il rêvait un retour à Saint-Christophe, sa fille bien-aimée, sa création, son œuvre ébauchée et abandonnée.

Il venait de donner aux colons une preuve trop évidente de son dévouement pour que ceux-ci attachassent aucune idée fâcheuse à ce départ. De Nambuc les laissait, d'ailleurs, munis de provisions qui leur permettraient d'attendre son retour. Il s'embarqua avec cent cinquante hommes, et se dirigea d'abord sur Antigue ; mais il trouva cette île marécageuse, malsaine, et offrant peu de ressources. Il fit voile alors pour Montserrat, où il rencontra un des navires de la flotte de Cussac, commandé par le capitaine Giron à qui il raconta ses malheurs et ses projets secrets sur Saint-Christophe.

— Eh bien ! allons à Saint-Christophe, répondit Giron ;

et ils cinglèrent vers cette île, dont la vue fit battre violemment le cœur de de Nambuc.

Les Anglais n'avaient, bien entendu, tenu aucun compte des ordres de l'amiral espagnol. Non-seulement ils étaient restés paisibles possesseurs de leur colonie, mais ils avaient envahi toutes les terres des Français, et s'y étaient installés en maîtres. Ils voulurent s'opposer au débarquement de Giron et de Nambuc qui ripostèrent à cette défense par une vigoureuse attaque, à la suite de laquelle ils s'emparèrent de deux navires anglais, chassèrent les usurpateurs des terres conquises, et réclamèrent une nouvelle sanction du traité de 1627. Cela fait, de Nambuc expédia une des prises anglaises à Saint-Martin, pour y chercher ses malheureux compagnons, qui trois mois après en être partis, rentrèrent à Saint-Christophe au nombre de trois cent cinquante.

Les Anglais, à cette époque, comptaient déjà plus de six mille habitants dans l'île.

De la Compagnie de Paris il n'était plus question : pas un seul navire, pas un homme n'avait été expédié par elle. A ses yeux, l'arrestation, la captivité et la mort de du Rossey avaient été le dénouement de cette entreprise inintelligemment conduite.

Aussi, de Nambuc ne se fit-il aucun scrupule de commercer ouvertement avec les navires hollandais, qui, alléchés par le prix énorme qu'ils retiraient de

leurs cargaisons de tabac, venaient en grand nombre à Saint-Christophe.

Bientôt la Compagnie, informée de ces faits et des profits que les colons commençaient à tirer de ces intercourses avec la Hollande, s'en inquiéta. En échange de la misère qu'elle n'avait su que donner aux habitants de Saint-Christophe, elle invoqua le traité du 31 octobre 1626, et obtint du roi un édit qui interdisait tout commerce avec les étrangers.

Ces réclamations, comme l'édit royal sur lequel elles s'élevaient, n'eurent aucun effet.

Il ne restait plus à la Compagnie qu'une chance de recouvrer ce qu'elle avait perdu par sa faute : c'était de se reconstituer sur de nouvelles bases et d'aider, sérieusement cette fois, à la prospérité de la colonie. Un nouvel acte fut donc passé le 12 février 1635.

Les signataires prirent le titre de Seigneurs de la Compagnie des îles de l'Amérique ; et afin d'y attirer le plus possible de gens d'importance (le président Fouquet en faisait partie et posséda longtemps de très-grands biens aux Antilles) (1), le roi déclara que les prélats, gentilshommes, officiers qui s'associeraient à cette Compagnie ne perdraient pas leur noblesse, nonobstant le trafic et commerce qu'ils allaient exercer ; et que les artisans qui se rendraient aux colo-

(1) Entre autres personnages influents, le duc de Luynes, le marquis d'Aligre souscrivirent également pour une somme importante comme actionnaires.

lonies seraient réputés « maîtres de chefs-d'œuvre. »

Il s'ensuivit une recrudescence de faveur pour Saint-Christophe, et en peu de temps la colonie prit un accroissement assez considérable.

De Nambuc triomphait en fait, et trouvait la récompense de ses généreux efforts.

Il lui était encore réservé d'autres déboires cependant. Sa destinée était d'être chaleureusement aimé et lâchement trahi tour à tour.

Voyant la grande prospérité et le développement rapide de Saint-Christophe, il songea à coloniser les îles voisines. La première sur laquelle il jeta les yeux fut la Guadeloupe. Il envoya alors en France, auprès des Seigneurs de la Compagnie, un de ses lieutenants nommé de L'Olive, avec mission de ramener tous les renforts nécessaires pour exécuter ce plan. De L'Olive trouva plus glorieux et plus avantageux de plaider sa propre cause, obtint pour lui et pour un gentilhomme de ses amis, nommé du Plessis, l'investiture d'un gouvernement.

Au lieu donc de revenir à Saint-Christophe, de L'Olive et du Plessis se rendirent d'abord à la Martinique, dont ils prirent possession au nom du roi de France. Ils ne restèrent guère que quelques heures dans cette île, dont l'aspect ne les séduisit pas; ils repartirent pour la Guadeloupe.

Cette nouvelle trahison produisit une impression profonde sur de Nambuc.

Il résolut alors de ne plus rien entreprendre que par lui-même. Ayant appris l'insuccès de L'Olive à la Martinique, il s'embarqua avec cent hommes bien choisis parmi les meilleurs habitants de Saint-Christophe, se rendit à la Martinique, et aborda à l'endroit où est bâtie aujourd'hui la jolie ville de Saint-Pierre (juillet 1635).

De Nambuc passa six mois à la Martinique, et s'en revint à Saint-Christophe, laissant le gouvernement de la nouvelle colonie à son fidèle ami du Pont.

La santé de de Nambuc s'était ressentie des rudes épreuves qu'il avait traversées. Tant de déboires, tant de déceptions, tant de trahisons, tant de fatigues aussi avaient affaibli cet homme si vigoureux d'esprit et si laborieux de corps.

On lui conseilla le repos; il répondit « que le repos pour lui était dans la gloire d'avoir triomphé des obstacles et de ses ennemis, et que c'était à Dieu de lui appliquer l'heure du repos en le couchant dans la tombe, après que sa tâche serait accomplie. »

Du Pont avait eu dans les premiers moments de son établissement de terribles combats à soutenir contre les Caraïbes, et les cent braves colons qu'il avait sous ses ordres, bien aguerris, bien acclimatés et bien commandés surtout, avaient fait des prodiges de valeur.

Enfin, du Pont, conformément aux recommandations expresses de de Nambuc, avait fait la paix avec les Sauvages.

Pressé de porter cette bonne nouvelle à son chef, il s'embarqua pour Saint-Christophe. Le lendemain de son départ, le navire qu'il montait fut assailli par une violente tempête qui le poussa, démâté et en perdition, devant Saint-Christophe même.

De Nambuc, accablé par la maladie, se fit porter jusqu'au rivage, où les colons organisèrent d'impuisants secours pour sauver ce navire, dont le pavillon français excitait toutes les sympathies. La tempête augmentait toujours, et le navire, poussé à la côte, toucha et sombra.

Quelques heures après, au milieu des cadavres que la mer vomissait sur le sable, on reconnut celui de du Pont (1).

De Nambuc porta une main à ses yeux, l'autre à son cœur et rentra dans sa case, vivement ému.

Le soir il se sentit pris d'une violente fièvre et comprit que son heure était venue.

Avant tout, il voulut s'inquiéter de donner à du Pont un successeur digne de lui. Son choix se fixa sur le jeune du Parquet, le frère de cet héroïque officier que nous avons vu livrer un si vaillant combat aux Espagnols, élevé à bonne école, sous les yeux et sous la main de de Nambuc.

(1) Quelques chroniques disent que le navire monté par du Pont fut jeté sur la côte de Saint-Domingue où ce brave gentilhomme fut fait prisonnier par les Espagnols, et qu'il mourut au fond d'un cachot.

Cet homme énergique luttait pendant quelques instans contre les envahissemens de la mort. Il eut le temps encore de dicter à du Parquet ses dernières instructions et de lui désigner les personnes qu'il devait mener avec lui à la Martinique. De ce nombre, se trouvaient Bonnard et sa fille Marie, arrivée peu de temps auparavant à Saint-Christophe, et qui allait commencer le rôle qu'elle était appelée à jouer. Constant d'Aubigné, le père de madame de Maintenon, faisait également partie de l'escorte de du Parquet.

Avec le dernier ordre qu'il avait donné, les yeux de de Nambuc se fermèrent à la lumière de ce monde pour s'ouvrir à celle de l'éternité. Un long concert de larmes et de sanglots se fit entendre autour du lit où était étendu le cadavre de cet homme qui, sur un espace de terre large comme la main, avait dépensé plus de génie, de talent et de volonté qu'il n'en faut pour conquérir des royaumes avec des armées bien disciplinées et avec les ressources qui sont le cortège des grandes entreprises d'aujourd'hui.

Tel fut l'homme à qui l'histoire a donné l'oubli pour linceul, dont le nom ne figure pas dans les biographies ou n'y a qu'une mention ; lui que ses contemporains et les fidèles amis de sa bonne et de sa mauvaise fortune ont tous appelé LE GRAND DE NAMBUC !

VIII

La nouvelle de la mort de du Pont ne parvint pas vite à la Martinique. Les habitants attendaient toujours son retour avec une impatience mêlée d'inquiétude.

La colonie dut peut-être, à ce moment-là, son salut à l'ignorance où elle était sur le sort de ce brave gentilhomme. Si restreinte que fût alors la population de la Martinique (on se rappelle que du Pont y était venu à la tête de cent hommes), on voyait poindre déjà, en l'absence d'un chef ferme et résolu, des germes de désordre et s'agiter dans l'ombre d'absurdes et coupables ambitions ; sans compter que les Caraïbes, au mépris d'une récente soumission, pouvaient, sur le caprice d'un de leurs *boyez*, fondre sur les colons et les massacrer.

Un de ceux-ci venus à la suite de du Pont, Beauford, à qui nous avons vu jouer un si triste rôle à Saint-Christophe, avait profité du relâchement de la discipline, pour troubler les esprits découragés et amener des mécontentements imaginaires dont il se flattait de tirer parti. Beauford était un ambitieux de vulgaire portée, mais dangereux, fainéant de ses bras et jaloux de tout ce qui le dominait.

Depuis plus d'un mois, les colons surveillaient les routes boisées du nord de l'île, repaire des Sauvages,

et simultanément consultaient les vastes solitudes de la mer, cherchant à y découvrir quelque voile doublant, pour entrer en rade de Saint-Pierre, le cap que, dans le poétique baptême de toutes les choses de leur pays, les habitants de la Martinique ont nommé *la Perle*, comme ils ont appelé le cap opposé *le Diamant*.

Enfin, par un beau matin du mois de janvier de l'année 1637, un navire apparut au large de *la Perle*. Le ciel était aussi clair qu'il peut l'être sous ces merveilleux climats ; la mer douce comme un lac, si bien que le regard pouvait s'étendre à plus de sept lieues au large. Le soleil un peu pâle encore ne jetait pas sur la surface unie des flots ses gerbes de rayons aveuglants ; l'extrême limite de l'horizon était bordée d'une ceinture de nuages bariolés de bleu et de rouge, un mélange de soleil et d'azur, formant un fond lumineux sur lequel se détachait la blancheur brune des voiles et la coque noire du bâtiment qui se distinguait aisément à l'œil nu.

En moins de dix minutes, tous les habitants se trouvèrent rassemblés sur la plage. Un d'eux, à l'aide de sa longue-vue marine, aperçut et annonça que ce bâtiment portait, battant à la corne de son mât, le pavillon de commandement.

— C'est du Pont ! crièrent en chœur toutes les voix émues.

Beauford seul ne s'était point uni à cette unanime joie.

Bientôt le navire qu'acclamaient tant d'espérances et d'épanouissements, tira une bordée qui le rapprocha de terre assez près pour qu'il fût possible de reconnaître et de constater que ce n'était point le bâtiment sur lequel était parti le gouverneur.

— Qu'importe le bâtiment? dirent les uns, pourvu que du Pont soit à bord.

— Quand même ce ne serait pas du Pont! ajoutaient les autres. Pourvu que ce soit un chef envoyé par de Nambuc, il ne peut qu'être bien choisi.

Beauford trouva l'occasion favorable pour glisser son mot :

— Il serait fâcheux, dit-il, que ce ne fût pas du Pont; car nul, pour nous, ne le vaudra jamais.

Beauford avait beau jeu de changer la note de son mécontentement. Il eût été bien aise de ne voir pas revenir du Pont; mais puisque celui-ci faisait réellement défaut, quoi de plus simple et de plus habile que de le regretter, en trouvant matière ainsi à indisposer les esprits contre le nouveau venu.

Le navire approchait toujours de son mouillage; soudain d'un sabord s'échappa un léger nuage bleu et blanc; puis, à peine une demi-seconde après, un coup de canon rebondit sur les échos de la rade. Le petit fort de Saint-Pierre répondit à ce salut. Enfin le navire jeta l'ancre en rade, et laissa reposer ses ailes qui retombèrent le long des mâts.

Quelques instants après, un canot se détacha des flancs du bâtiment ; et, au moment où le chef encore inconnu qui venait prendre le commandement de la Martinique y mettait le pied :

— C'est du Parquet ! s'écria-t-on.

Un immense hurrah accueillit ce nom illustré à Saint-Christophe par de brillants faits d'armes. Beauford, qui avait pâli, porta instinctivement la main à sa joue où il lui sembla sentir la brûlure qu'y avait appliquée le frère de du Parquet, un jour où le jeune héros, indigné de sa lâcheté, l'avait souffleté du plat de son épée avant de l'aller rougir dans le sang des Espagnols. La haine contre le frère mort se doublait de la haine contre le frère vivant ; car Beauford sentait encore pénétrer dans son bras l'épée qu'y plongeait ce même du Parquet, désormais son maître, un jour d'émeute où lui, Beauford, avait osé insulter de Nambuc.

Au moment où le jeune chef débarqua, les habitants qui étaient sous les armes, rompirent leurs rangs, et, suivant l'exemple de leurs officiers, accoururent au-devant de du Parquet, lui baisant les genoux, les mains, au milieu des cris de joie et des démonstrations les plus sympathiques.

Il n'y a pas de réception en ordre de bataille, les soldats le mousquet haut sur l'épaule et les officiers l'épée à la main, qui eût valu cet accueil où la discipline manquait.

Quand l'émotion fut un peu calmée, du Parquet dit d'une voix que les larmes faisaient trembler :

— Messieurs, c'est moi qui suis désormais votre chef. Du Pont est mort, et le capitaine de Nambuc, en rendant aussi son âme à Dieu, m'a choisi pour remplacer du Pont auprès de vous. J'y tâcherai, Messieurs, avec votre bonne volonté et avec la grâce du Seigneur !

Cette double nouvelle de la mort de de Nambuc et de du Pont jeta la consternation parmi les colons. Pendant le trajet du rivage au fort qui servait alors de demeure au gouverneur (1), un des gentilshommes venus de Saint-Christophe avec du Parquet, et nommé Lefort, s'approcha et lui dit tout bas :

— Il y a là, Monsieur, un homme avec qui je viens de croiser le regard, et dont je vous conseille de vous défier : c'est le troisième à votre gauche. Voyez comme il est pâle.

— Je le reconnais, répondit du Parquet.

— Et moi, je le reconnaitrai, murmura Lefort.

L'homme signalé et remarqué de la sorte était Beau-

(1) Ce fort élevé par de Nambuc, au moment où il avait pris possession de la Martinique, était situé tout près du rivage et de l'embouchure d'une rivière. Il a subsisté en assez mauvais état pendant de longues années. Au lieu de le réparer et de le conserver comme l'unique monument dont les débris pussent rappeler la date de sa naissance, à une ville de tout temps assez belle et longtemps assez riche pour avoir mérité le surnom de *Paris des Antilles*, les autorités de la colonie en ont ordonné la démolition en 1835.

ford. Lefort et lui avaient échangé un de ces regards où toute l'âme se traduit. Lefort avait lu dans l'œil de Beauford une menace, et Beauford dans celui de Lefort un dévouement inflexible à du Parquet.

Une haine profonde venait de naître entre eux ; nous en verrons par la suite les terribles effets.

IX

Jacques Dyl Vaudroque du Parquet était né à Calville-les-deux-Églises, près de Dieppe, en 1608. Il avait donc vingt-neuf ans quand il vint prendre le commandement de la colonie naissante de la Martinique.

Doué d'un cœur bouillant et chevaleresque, d'un esprit élevé, d'une imagination ardente, d'un courage indomptable, du Parquet s'était formé à l'école et sous les yeux de de Nambuc. Plein d'une naïve et vive admiration pour cet homme hardi et aventureux, il avait partagé, avec une confiance exaltée, les rudes épreuves et les dangers où nous l'avons vu passer.

Désigné par de Nambuc pour remplacer son brave et fidèle du Pont dans une de ces œuvres d'avenir que les troupeaux de Sauvages, les serpents, une terre hérissée de montagnes et d'abord abandonnée par les premiers défricheurs, avaient fait déclarer inhabitable, du Parquet avait aspiré, au lit de mort de son oncle, dans son dernier regard et dans son dernier

baiser, par les yeux et par les lèvres, le courage et la foi, toute l'âme du héros de Saint-Christophe.

On peut se représenter Jacques du Parquet, haut de taille, la tête fièrement posée, le regard énergique, la parole abondante et impérieuse, comme il convient à un chef appelé à une tâche difficile, et destiné à de grandes choses. Son geste et son attitude fascinaient et imposaient autant que sa parole. Il joignait à toutes ces qualités extérieures, au dire de ses contemporains, une bonté exquise, une affabilité séduisante. Il était juste et sévère comme Dieu, indulgent sans faiblesse.

Ces mérites n'avaient pas peu contribué à augmenter la population de la colonie ; car il n'arrivait pas à la Martinique un seul navire dont la moitié de l'équipage, séduit par les façons de du Parquet, ne voulût rester à terre. Si bien que les capitaines, qui l'avaient baptisé le Roi des Tropiques, en se rencontrant dans le golfe du Mexique, se disaient d'un pont à l'autre :

— Si vous n'avez pas encore abordé à l'île de M. du Parquet, allez-y donc : vous y trouverez bon visage, sympathie, aide et protection. Mais si vous ne possédez qu'un équipage suffisant, gardez-vous d'approcher, parce que votre monde vous désertera pour ce gouverneur, qui est une véritable sirène. Il a une manière de sourire qui vous prend les hommes comme dans un filet.

C'était l'exacte vérité.

Le commandeur de Poincy, capitaine-général de Saint-Christophe, et de qui nous aurons longuement à parler bientôt, disait de du Parquet : « Que c'était le plus brave gentilhomme qu'il eût connu aux îles. » Il sollicita pour lui le titre de lieutenant général du roi à la Martinique.

On peut comprendre, d'après cela, qu'aucun homme n'était mieux fait pour gouverner un peuple comme celui dont il venait prendre le commandement.

Après deux ans d'une bonne administration, d'une paix maintenue par la fermeté du jeune général, et malgré quelques tentatives de trahison de la part des Sauvages, la colonie avait pris un grand essor. La population s'élevait à deux mille habitants, parmi lesquels sept ou huit cents nègres de la côte d'Afrique, capturés sur les navires espagnols et portugais.

X

Bien qu'aucun fait extraordinaire n'ait illustré les deux premières années de l'administration de du Parquet, il faut cependant lui faire gloire de l'œuvre qu'il a accomplie en ce temps ; car c'était immense d'être parvenu, avec de si faibles éléments entre les mains, à convertir en terres fécondes une île déserte et inculte ; à refouler au loin tous les ennemis, Caraïbes et serpents ;

à vaincre la nature, qui ne demandait pas mieux, à vrai dire, que de se laisser vaincre ; à accumuler une population, empressée de répondre à cet appel, sur un rivage où une poignée d'aventuriers avaient abordé avec répugnance ; à ébaucher quatre villes ; à organiser une milice de Cincinnatus, tantôt le mousquet au bras, tantôt la pioche à la main ; à édifier des églises ; à introduire les bienfaits de la religion au milieu de son petit peuple ; à établir des lois qu'il savait faire respecter. En un mot, du Parquet avait développé sur une échelle aussi large que le lui permettait le cadre du pays, tous les germes de la civilisation. C'est plus qu'il n'en faudrait aujourd'hui pour illustrer un homme.

Au temps où vivait du Parquet, dans le centre où il agissait, au milieu des gens qu'il commandait, ce n'était pas assez. Aux yeux de tels hommes, il fallait briller autant par l'éclat extérieur que par les succès paisibles et réfléchis. Il ne suffisait pas d'être un excellent administrateur — qu'était cela pour des aventuriers ? — Il fallait surtout imposer par des actes de bravoure et d'héroïsme, se montrer un peu aventurier soi-même au besoin, et ne pas craindre de faire des coups de tête.

Du Parquet le sentait bien. Il avait trop exactement jugé son monde pour que le calme de cette existence ne lui inspirât pas de sérieuses réflexions. En attendant mieux, il commença par traiter fort mal un juge

civil que la Compagnie s'était ingéniée de lui envoyer. Ce ne fut que sur les vives instances de M. de Poincy qu'il consentit à ce que ce magistrat jugeât un accusé, et à la condition qu'il repartirait de l'île immédiatement après.

« — Eh ! qu'ai-je besoin de cela ? — écrivait-il au capitaine général de Saint-Christophe. Ma colonie est un régiment, et il importe que je juge moi-même les coupables. Dieu sait où j'en serais dans un mois si j'en étais réduit à tolérer les lenteurs des procès ! Avec des hommes comme ceux à qui je commande, il faut de la promptitude dans l'exécution. Où est le juge qui me laisserait mettre aux fers ou fusiller un coupable comme et quand je tiendrai pour bon de le faire ? Ma colonie n'est point une colonie de bourgeois, mais de soldats. »

Les habitans furent enchantés de trouver du Parquet dans de telles dispositions. Et ils firent si grandes avances au pauvre juge qu'il n'eut pas de meilleur parti à prendre que de s'enfuir de la Martinique.

Cette trop longue paix eût dépopularisé tout autre chef que du Parquet ; heureusement, il avait pour lui son passé. Mais on va voir avec quel empressement le jeune général saisit, pour reconquérir ses droits à l'admiration de ce peuple d'aventuriers, une occasion qui se présenta dans toutes les conditions d'une héroïque extravagance.

XI

Mais, d'abord, racontons un fait qui eut une grande influence sur la vie de du Parquet.

De Nambuc était parvenu à armer le premier navire sur lequel il vint à Saint-Christophe, grâce au désintéressement de l'aubergiste de Dieppe, le brave Bonnard qui avait mis sa bourse, son dévouement et toutes ses sympathies au service du jeune capitaine. Le départ de de Nambuc avait été même retardé de quelques jours, on s'en souvient, pour donner à Bonnard le temps de marier sa fille. Triste mariage vite rompu, et que la mort de M. Saint-André dénoua définitivement. Marie, restée veuve, était venue rejoindre son père à Saint-Christophe.

Elle était belle d'une beauté exceptionnelle que rehaussaient une intelligence très-rare et une âme élevée. Marie, qui avait pu puiser auprès de son père quelques-unes des grandes qualités qui faisaient l'éclat de son cœur, devait le développement de son esprit à une éducation sérieuse que lui avaient ménagée les soins d'une tante, honorable bourgeoise de Paris, chez qui elle avait passé toute sa jeunesse.

L'attachement de Bonnard à de Nambuc rapprocha naturellement madame Saint-André de du Parquet, qui s'en éprit de vive passion. Marie, de son côté, res-

sentit pour le jeune gentilhomme une de ces fortes sympathies qui se traduisent d'abord en une naïve admiration. Le nom de du Parquet était, en effet, sur toutes les lèvres à Saint-Christophe, et faisait grand bruit dans ce petit monde où l'on tenait, en outre, sa personne en grande estime. Ces attraits extérieurs, joints aux qualités du jeune officier, suffisaient à captiver une femme dont l'âme éprouvée par les tempêtes, cherchait un cœur de refuge.

Le voyage de Saint-Christophe à la Martinique, si court qu'il eût été, avait décidé du sort des deux jeunes gens, que les plus tendres liens unirent l'un à l'autre. Cette intimité, quoique entourée de voiles et d'honnêtes précautions, ne fut bientôt plus un mystère. Marie était devenue l'objet de toutes les adulations; car si on ne faisait que soupçonner l'empire charmant qu'elle exerçait sur le jeune général, personne n'ignorait de quel poids pesaient dans les décisions de du Parquet les conseils intelligents de cette femme digne du rôle qu'elle jouait à ce moment-là, et digne de celui auquel elle devait être appelée plus tard.

Si du Parquet n'eût consulté que les désirs de son cœur et les mérites de madame Saint-André, il n'eût pas hésité à légitimer cette union par le mariage; mais, chose étrange ! sur ces rivages perdus du Nouveau-Monde, au milieu de cette vie à l'envers, de cet état social constitué à l'aventure, de cette population qui faisait bon marché de la morale et même de la

dignité, l'orgueil du gentilhomme se montrait quelquefois. Quoique du Parquet tint en haute estime madame Saint-André, et qu'il l'entourât d'une affection très-sérieuse, elle n'était pour lui que la fille d'un cabaretier, la veuve d'un homme sans naissance.

Le révérend père Bouton, un jésuite de beaucoup de science et d'éloquence, et qui avait deviné la nature des relations de du Parquet et de Marie, insista longtemps et vivement auprès du jeune général pour qu'il donnât au moins satisfaction à la religion qu'il aimait et protégeait, et, en même temps, un exemple de morale à une population effrénée dans ses passions.

Le père Bouton, quoiqu'il les appréciât peu, feignit de goûter les objections de du Parquet. Mais, bientôt après, il revint à la charge; et tournant la difficulté, il proposa au moins un mariage secret.

Était-ce que le moyen proposé par le révérend père fût réellement excellent; ou bien trouva-t-il au service de sa logique des mystères d'éloquence? Toujours est-il que le lendemain, du Parquet, en se présentant chez Marie Bonnard, la prévint qu'elle eût à se tenir prête pour recevoir, dès ce même soir, la bénédiction nuptiale.

Marie jeta ses deux bras autour du cou de du Parquet, en poussant un cri de joie; puis tombant à genoux devant lui :

— Qu'ai-je donc fait, murmura-t-elle, pour que vous

payiez d'un si grand honneur l'affection que je vous porte?

— Je vous aime et je vous respecte, Marie, répliqua du Parquet; c'est pour cela que je veux que vous soyez ma femme devant Dieu comme vous l'êtes devant mon cœur, en attendant que vous puissiez prendre ce titre également devant les hommes.

La joie de Marie Bonnard, et l'insigne honneur qu'elle attachait à cette union, témoignent non-seulement de l'amour qu'elle avait pour du Parquet, mais aussi du respect que ses plus intimes professaient pour le jeune et illustre chef de la colonie.

Ce mariage, destiné à être tenu secret pendant quelque temps encore, fut célébré la nuit du 21 novembre 1643. Lefort, un autre gentilhomme nommé de La Pierrière et Bonnard furent les témoins de cette union qu'ils s'engagèrent sur l'honneur et devant le Christ à ne point dévoiler.

A peine à quelques pas du lieu où s'accomplit ce mariage, grandissait bien belle déjà, mais bien pauvre, une enfant réservée, elle aussi, à jouer un rôle analogue, à contracter une union semblable et dans des conditions aussi mystérieuses, avec un roi de France dont l'aurore du règne venait de commencer, au moment dont nous parlons.

Nous aurons à retracer tout à l'heure quelques épisodes de cette enfance aventureuse et misérable de Françoise d'Aubigné.

XII

A la mort de de Nambuc, le gouvernement général de Saint-Christophe avait été donné à Longvilliers de Poincy, de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur d'Oisemont et chef d'escadre. On l'appelait ordinairement M. le commandeur. C'était, au dire des chroniqueurs du temps, un guerrier consommé, un politique habile, et même « une des bonnes têtes de l'Europe, » selon l'expression d'un de ses vieux biographes. Dès son arrivée à Saint-Christophe, il se trouva en querelle ouverte avec le lieutenant de l'île, M. de La Grange, son subordonné, et particulièrement avec M^{me} de La Grange. Le frère de cette dame, après avoir lancé un libelle des plus violents contre de Poincy, s'était enfui sur le territoire des Anglais, où il chercha à nouer un complot dans le dessein d'expulser les Français de la colonie.

Voici de quelle façon le commandeur fut avisé de cette indigne trahison. Le capitaine Waernard, notre vieille connaissance de Saint-Christophe, vint un jour sans étiquette, sans préambule, et, au grand étonnement de Poincy, lui demander à dîner. Le commandeur fit à son hôte inattendu l'accueil le plus empressé; et pour lui ménager une réception digne de son rang, il s'apprêtait à adresser des invitations aux principaux officiers français.

— S'il vous plait, Monsieur le commandeur, dit Waernard, dinons tête à tête. Vous voyez, je suis venu seul, sans suite, sans escorte aucune, parce que je désire causer avec vous sans témoin, le cœur sur l'assiette et le verre à la lèvre, si j'osais dire.

On s'assit devant une table aussi somptueusement servie que le permettait l'improvisation d'un dîner offert par un gouverneur à un gouverneur. Les premiers moments furent silencieux. Waernard affectait ou montrait un appétit de chasseur de Caraïbes, mangeant abondamment de tous les mets, goûtant de tous les vins, et acceptant avec un empressement particulier ceux que lui offrait son amphitryon lui-même. Le commandeur attendait toujours que Waernard rompît, enfin, ce silence obstiné.

— Il me semble, Monsieur le gouverneur, fit tout à coup de Poincy, au moment où les serviteurs, venant de poser la dernière corbeille de fruits, se retiraient, il me semble que vous pourriez bien commencer à me toucher quelques mots de l'importante communication que vous aviez à me faire.

— Le moment n'est pas encore venu, — se contenta de répondre Waernard en tendant son assiette pour y recevoir un fruit que lui présentait le commandeur, et qu'il dévora à belles dents.

Le dessert s'acheva sans qu'une parole eût été prononcée qui parût faire allusion à cette mystérieuse visite. Au moment de quitter la table, Waernard prit

un accent des plus sérieux et s'adressant à de Poincy :

— Pardon, mon cher commandeur, dit-il, de la question que je vais vous adresser. N'avez-vous plus rien à m'offrir pour boire ou pour manger, en viande, en fruit, en eau, en vin, en liqueur? quoi que ce soit?

— Vous plaît-il que je fasse remettre le couvert et qu'on rapporte les plats? demanda le commandeur, un peu étonné.

— Ce serait de superflu, j'ai mangé de tous les plats.

— Je ne m'en suis pas aperçu, Monsieur.

— Alors, reprit Waernard, c'est dit, vous n'avez plus rien de nouveau à me faire boire ou manger?

— Ah ça! voyons, Monsieur, fit le commandeur, expliquons-nous enfin. Suis-je de votre part l'objet de quelque mystification?

— Qui vous autoriserait à le croire? demanda l'Anglais.

— Est-ce une gageure que vous avez faite?

— Oh! non pas, mon cher commandeur; je me suis condamné au travail herculéen que vous venez de me voir accomplir, pour quelque chose de plus grave et de plus digne de vous et de moi qu'une gageure, croyez-le bien. Mais j'avais besoin qu'il s'écoulât quelques instants entre la dernière bouchée et le dernier verre de liqueur que je viens de prendre, et la confidence que je vais vous faire. Cher commandeur, reprit Waernard, je suis venu vous demander à dîner sans façon, j'ai voulu dîner tête à tête avec vous, j'ai

mangé de tous les plats qui m'ont été présentés, bu de tous les vins qui m'ont été servis, parce que, continua-t-il en souriant et en étreignant vivement la main du commandeur, parce qu'on est venu me dire que vous vouliez m'empoisonner à notre première rencontre. Cette rencontre pouvait tarder, j'en ai fait naître l'occasion.

— Et vous avez cru à cela, Monsieur ! s'écria de Poincy, rugissant de colère.

— Si j'avais ajouté foi à cette infâme calomnie, mon cher commandeur, je me serais gardé de courir au-devant d'une mort ignoble. Je suis venu, au contraire, m'asseoir à votre table ; je m'y suis conduit, comme je l'ai fait, pour vous prouver que j'avais une foi entière dans votre loyauté et dans votre honneur de gentilhomme. Je savais bien ne pas me tromper. Et tenez, — continua Waernard, voici un de mes officiers qui, connaissant cette dénonciation, voulait m'empêcher d'accomplir mon projet, et qui vient savoir si je suis vivant ou si je me tords dans l'agonie. Je suis en parfaite santé, mon cher Mac-Henry, cria le gouverneur anglais à l'officier qui venait d'arriver, — et le prenant par la main : Le capitaine Mac-Henry, dit-il en le présentant à de Poincy.

Le commandeur était dans un état d'agitation difficile à décrire. En saluant l'officier anglais :

— J'espère, Monsieur, lui dit-il, que vous n'avez pas cru sérieusement à ce projet infâme, bien que vous

ayez tenté d'empêcher M. Waernard de venir me demander cette hospitalité, que je lui offrirai toujours de grand cœur.

— Monsieur le commandeur, répondit Mac-Henry, je ne crois jamais aux lâchetés.

— Mais, s'écria de Poincy, me direz-vous au moins l'infâme auteur de cette calomnie ?

— Volontiers, répondit Waernard; c'est Laiguillère, le frère de madame de La Grange.

— Et vous me le livrez pieds et poings liés, n'est-ce pas ?

— Hélas ! il est sorti de la colonie, ou, pour mieux dire, je l'en ai chassé. Il s'est réfugié à Saint-Eustache. Voulez-vous que je le réclame aux Hollandais ?

— Au fait, qu'il aille se faire pendre ailleurs, dit de Poincy, je me contenterai ici de le faire exécuter en effigie.

Madame de La Grange, pour n'assister point à cette exécution de son frère, partit le lendemain pour la France, où elle acheva l'œuvre de Laiguillère, en accusant ou plutôt en calomniant le commandeur auprès de la Compagnie.

On va voir bientôt quel résultat cette petite guerre intestine eut sur la destinée de du Parquet.

XIII

Les calomnies de madame de La Grange atteignirent

leur but. De Poincy, ayant reçu des Seigneurs de la Compagnie des îles, des lettres pleines d'amertume et d'injustes reproches à propos de faits importants de son administration, commença tout d'abord par prendre la peine de se justifier ; puis peu après, dans un moment de mauvaise humeur, il écrivit en France pour demander son rappel. Entre ces deux messages, les Seigneurs de la Compagnie, répondant à la première lettre du commandeur, lui avaient adressé une réparation complète, ce qui laissa naturellement supposer à de Poincy que sa seconde missive serait considérée comme non avenue. Mais les démarches de Laiguillère et de sa sœur avaient recommencé ; ils étaient parvenus à obtenir le rappel du commandeur, à qui l'on donna pour successeur un homme fort protégé en cour, le sieur Noël de Patrocle, seigneur de Thoisy.

Au moment même où de Patrocle allait mettre à la voile, une dépêche de Poincy arriva en France. Le commandeur, indigné du traitement dont il était l'objet et fort de son éloignement, déclarait ne vouloir point quitter la colonie, ajoutant qu'il saurait bien empêcher le débarquement de son successeur.

Tout d'abord Patrocle hésita à partir. Il avait compté entrer paisiblement en possession d'un poste enviable et envié ; mais il ne se souciait guère de le conquérir. Son opinion était qu'il n'y avait pas de royaume qui valût qu'on y risquât sa vie ; à plus forte raison en était-il ainsi du gouvernement d'une petite île per-

due au fond du Nouveau-Monde. Il ne fallut rien moins qu'un ordre exprès du roi pour décider le timide Patrocle à partir, sous l'assurance qu'il trouverait de la part des gouverneurs de la Martinique et de la Guadeloupe, aide, secours, obéissance.

Il partit donc en tremblant. Ce début promettait pour l'avenir.

Le commandeur, lui, s'était mis en état de défense, bien résolu à vendre chèrement son petit royaume de trois îles, d'où il commença par expulser ceux qui penchaient pour l'obéissance aux volontés du roi.

Patrocle avait jugé prudent, avant de se présenter devant Saint-Christophe, de toucher à la Martinique où il apprit les projets et l'irritation du commandeur. Il commença par s'assurer l'appui de du Parquet ; puis se rendit à la Guadeloupe pour sonder les dispositions du gouverneur de cette île, et cingla vers Saint-Christophe ; mais Poincy lui fit signifier qu'il lui casserait lui-même la tête d'un coup de mousquet s'il s'avisait de débarquer.

Ce n'était point l'affaire de Patrocle qui leva l'ancre en hâte et se réfugia à la Guadeloupe.

Nous avons dit que du Parquet ne désirait rien tant qu'une occasion, pour réveiller cette fougue comprimée depuis quelques années, et pour se montrer de nouveau à ses colons dans tout l'éclat de cette bravoure chevaleresque qui lui avait valu dans les îles, et jusqu'en Europe, une si belle renommée. Puis il sentait

combien il était utile de ne pas laisser germer des idées d'indépendance et d'insubordination dans un pays composé d'aventuriers et de gens de toutes sortes.

En se décidant à prêter aide et secours à Patrocle de Thoisy, du Parquet obéissait autant à une pensée politique qu'aux entraînements de son courage. Il fit armer une goëlette, s'embarqua avec un noyau d'hommes d'élite, confia le commandement de la Martinique à La Pierrière, et partit pour la Guadeloupe.

La nouvelle de l'arrivée de du Parquet produisit une émotion d'enthousiasme dans la ville de la Basse-Terre, devant laquelle son bâtiment avait mouillé. Toute la population se porta sur le rivage; et quand le général débarqua, les colons le hissèrent sur leurs épaules, pour le porter en triomphe à la maison du gouverneur.

Je ne dirai pas que la présence de du Parquet rendit le courage aux hommes d'énergie qui, réunis en conseil à ce moment-là, discutaient un plan de campagne; mais son arrivée souleva des acclamations, et excita une joie immense.

— Messieurs, s'écria de Sabouilly, un vieux compagnon de Nambuc, vous m'aviez fait l'honneur de me confier le commandement de l'expédition contre Saint-Christophe; puisque voici M. du Parquet au milieu de nous, je me récuse.

Ce Sabouilly était un des plus vaillants parmi les officiers qui avaient suivi et soutenu de Nambuc à Saint-Christophe.

— De quelle expédition voulez-vous parler? demanda du Parquet, et quelles résolutions avez-vous prises, Messieurs?

Ce fut Patrocle de Thoisy qui répondit.

— Il vient d'être décidé, général, dit-il, que quatre cents hommes sous les ordres de M. de Sabouilly, et dès à présent sous les vôtres, iront attaquer Saint-Christophe et s'en emparer; après quoi, de Poincy sera expédié en France pour y rendre compte de sa conduite.

— Et vous, Monsieur? demanda du Parquet.

— Moi? Mais une fois l'autorité du roi reconnue et rétablie à Saint-Christophe, j'irai prendre le gouvernement de l'île. Auriez-vous quelque modification à apporter à ce plan?

— Certes! répondit du Parquet, et mon avis, le voici: ce ne doit être ni à M. de Sabouilly ni à moi de commander l'expédition: c'est à vous, Monsieur, que revient ce devoir. Le succès dépendra de votre présence au milieu de nous et de l'exemple que vous êtes capable de nous donner. Seulement, je crois que c'est faire beaucoup trop d'honneur à M. le commandeur de Poincy d'aller à la conquête de Saint-Christophe, comme s'il s'agissait d'aller à la conquête du monde. Songez-y donc, quatre cents hommes pour si peu de chose! Et d'ailleurs, comptez le temps que vous perdrez à équiper quatre cents hommes, à armer cinq ou six bâtiments. C'est plus qu'il n'en faudra

pour aller à Saint-Christophe et en revenir vainqueur.

On se regarda avec étonnement.

— Il suffira, reprit du Parquet, d'une dizaine d'hommes bien résolus, bien braves, bien énergiques, comme j'en vois autour de moi, qui consentent à s'embarquer sur le plus rapide navire que nous trouverons dans la rade. Nous mouillerons à quelque distance de Saint-Christophe; j'ai des relations sûres dans l'île, nous débarquerons de nuit, et nous nous emparerons des principaux postes. Si ce sont des amis qui les commandent, tant mieux; si ce sont des ennemis, nous leur ferons sauter la cervelle. On s'imaginera aisément qu'une armée nous suit; ce coup hardi et imprévu jettera la terreur parmi les troupes qui n'oseront pas nous résister. Une fois maîtres d'un point, l'île entière nous appartiendra. Pour moi, je me charge de vous ramener de Poincy mort ou vif. Mais, en tous cas, il importe que M. Patrocle de Thoisy soit là tout prêt à prendre le commandement et le gouvernement. Voilà mon avis, Messieurs. J'ai déjà pour me seconder Le Comte et de Saint-Aubin, mes cousins, que voici; d'Orange en qui j'ai confiance comme en moi-même; Tanneau, qui compte plus d'actions héroïques en sa vie que je n'ai déjà d'années sur la tête. Sabouilly, vous êtes des nôtres, cela va sans dire. Je compterais sur vous tous, Messieurs, si je ne craignais que nous ne fussions trop nombreux.

— Partons! crièrent avec enthousiasme tous les té-

moins de cette scène où du Parquet venait de se révéler chevaleresque comme autrefois.

Un quart d'heure après, l'embarquement s'opérait à bord d'un brick qui appareilla immédiatement. De Thoisy fut bien obligé de suivre du Parquet, un peu en victime qu'on mène au supplice ; il ne pouvait et n'osait pas résister.

Le plus beau temps favorisa la courte navigation entre la Guadeloupe et Saint-Christophe ; mais du Parquet avait donné l'ordre qu'on manœuvrât sur Niève, si voisine de Saint-Christophe que , du large, on prend pour un petit ruisseau le bras de mer qui sépare les deux îles. Du Parquet, avant de jeter l'ancre sur rade, entraîna de Thoisy dans la chambre basse du navire.

— Il ne m'a pas fallu un coup d'œil bien profond Monsieur, lui dit-il, pour comprendre que mon expédition n'était pas fort de votre goût. Il vous eût été préférable, je m'en doute, d'attendre à la Guadeloupe le résultat de l'affaire. Ce sera tout comme. J'ai plus peur des poltrons que les poltrons n'ont peur d'un mousquet et d'une épée. Vous resterez donc à bord, Monsieur, tandis que les hommes de fer et de cœur qui m'accompagnent descendront à terre avec moi. C'est nous qui accomplirons le coup ; et quand tout sera fini, on viendra vous prendre pour vous conduire triomphalement à votre gouvernement. Il était bon pour vous de ne point laisser un aussi fidèle serviteur que moi, et

d'aussi braves gentilshommes que ceux qui nous suivent, risquer leur vie sans que vous fussiez à portée de les voir, au moins à l'aide de la longue-vue, mourir pour votre cause et pour celle du roi. La Guadeloupe était trop éloignée de Saint-Christophe.

Du Parquet laissa de Thoisy atterré par ces paroles que l'accent de sa voix avait aiguës et affilées comme des lames et des pointes de poignard sur la meule de l'ironie et du sarcasme. Patrocle s'essuya le front où quelques gouttes de sueur froide avaient perlé, et il ne reparut sur le pont que quand il se sentit assez raffermi de cœur et de jambes pour supporter le regard de ces ardents officiers qui attendaient avec impatience l'heure de l'exécution.

Thoisy aperçut du Parquet, l'œil calme et serein, la lèvre souriante, et avisant aux préparatifs de cette téméraire attaque comme s'il se fût agi d'une fête.

— Ce sont d'étranges hommes ! pensa de Thoisy. Et dire qu'il a fallu découvrir un monde nouveau pour que leurs qualités exceptionnelles, perdues ou confondues en France, trouvassent ici un théâtre qu'ils parviennent à agrandir pour se produire !

Le brick avait mouillé en rade dans l'après-midi. Du Parquet attendit le soir ; il fit armer un canot, y descendit avec ses deux cousins, Sabouilly, d'Orange, Tanneau ; puis il mit le cap sur Saint-Christophe, et aborda en pleine nuit à la Pointe-de-Sable.

Ces six hommes allaient entreprendre une expédition

que, quelques jours auparavant, on songeait à confier à un corps de troupes tout entier.

XIV

C'était le 18 janvier 1646. Il était dix heures au moment où la proue de l'embarcation heurta le sable du rivage ; la nuit était sombre, et de gros nuages noirs, tout chargés d'orages, voilaient les étoiles qui sous le ciel des Antilles brillent comme de petits soleils.

Du Parquet, un pistolet d'une main et son épée de l'autre, marcha droit au premier corps de garde dont il apercevait de loin le factionnaire inattentif. Au moment où il s'apprêtait à fondre, comme un tigre, sur cet obscur défenseur d'une consigne inexorable, l'officier commandant le poste apparut sur le seuil. Du Parquet le reconnut.

— Lafontaine ! cria-t-il.

A cet appel l'officier s'élança, tomba dans les bras du général et de ses amis, qu'il entraîna vivement derrière un massif épais de *raisiniers marins*, dont les larges feuilles et les branches touffues leur faisaient un abri contre toutes oreilles et tous regards.

— Le poste est à vous, leur dit Lafontaine. Depuis huit jours, je choisis les hommes qui y sont de garde ; ils vous connaissent tous ; Saint-Aubin, et toi aussi, Le Comte, entrez, et on vous rendra les armes. Moi, je cours prévenir notre ami Camo dont la compagnie tout

entière nous est dévouée. Dans une heure, vous aurez ici trois cents hommes autour de vous.

Lafontaine s'éloigna pendant que du Parquet et ses cinq hardis compagnons prenaient le chemin du corps de garde. La sentinelle fit tout juste autant de façon qu'il en fallait pour paraître résister ; le reste de la troupe agit à peu près de même. Peu à peu le corps de garde s'emplit, et bientôt les cris de : « Vive Thoisy ! vive du Parquet ! » éclatèrent comme un coup de tonnerre, et les trois cents hommes promis par Lafontaine arrivèrent en courant, mêlant leurs clameurs à celles de leurs compagnons. La présence de du Parquet les avait électrisés.

— En avant ! En avant ! cria-t-on de toutes parts !...

— Le général n'est plus là, dit tout à coup Sabouilly.

— C'est qu'alors il est occupé à quelque bon tour de sa façon, répondit Lafontaine.

— Attendons-le.

En effet, du Parquet, après avoir échangé quelques mots à voix basse avec ses deux cousins, et sans mettre personne dans la confidence de son projet, s'était élancé en courant vers l'extrémité de la plage, dans les environs d'un petit fort qu'ils contournèrent adroitement, et sans qu'aucune sentinelle eût fait mine de les apercevoir. Ce calme frappa du Parquet, il s'arrêta tout à coup et dit à ses deux compagnons :

— Si, en passant, nous nous emparions du fort ?

— Ne risquons rien à l'aventure, répondit Saint-

Aubin ; il se peut que la sentinelle dorme, et qu'à l'intérieur on ne soit pas disposé à nous accorder une hospitalité du genre de celle que nous voudrions. Poursuivons notre route vers la petite maison là-bas. Nous y avons une bonne prise à faire.

Cinq minutes après, les trois cousins arrivèrent devant une case dont la porte, à peine close, céda à une pression un peu vigoureuse du genou. Ils entrèrent l'épée nue. Deux nègres, qu'ils rencontrèrent d'abord, tombèrent à leurs pieds, demandant grâce. Saint-Aubin les tint en respect sous la menace de son pistolet, pendant que Le Comte et du Parquet croisaient le fer contre deux jeunes hommes qui, moitié nus, et sautant bas de leur hamac, s'étaient mis en défense. Le temps commandait ; Le Comte et du Parquet y allèrent si rapidement que, en moins de cinq minutes, les deux jeunes gens, blessés, lâchaient leurs épées. Du Parquet et ses cousins lièrent leurs adversaires avec des cordes, puis, les ayant bâillonnés, ils les placèrent tout sanglants sur le dos des deux nègres qui prirent le chemin du rivage où était resté le canot avec les matelots rameurs.

— Regagnez vite le bord, — leur ordonna du Parquet, — nous n'avons plus besoin de vous ici, et remettez ce pli à M. de Thoisy, — ajouta-t-il en crayonnant quelques lignes sur un papier.

Le canot s'éloigna, emportant les deux prisonniers et les deux nègres.

Ces deux prisonniers étaient les neveux de Poincy. Du Parquet avait pensé que c'étaient là de bons otages à garder. Ils étaient destinés à devenir le pivot d'un drame que contiennent les événements que nous avons à raconter.

En revenant au corps de garde, du Parquet fut accueilli par des cris d'enthousiasme. Quand il eut raconté la prouesse qu'il venait d'accomplir, on en tira un bon augure pour le succès de l'entreprise.

Ce coup de main fut au contraire la cause de grands malheurs en ce qu'il avait retardé la marche de la colonne. De Poincy, prévenu de ce débarquement, était arrivé à la tête de deux mille hommes. Du Parquet, obligé de battre en retraite, se replia avec ses trois cents hommes sur le corps de garde, s'y barricada, et soutint vigoureusement l'assaut.

La terre, jonchée de cadavres, attestait l'héroïsme avec lequel cette poignée de braves combattait autour de son général. Mais la position ne fut bientôt plus tenable ; les munitions de guerre manquaient. Le corps de garde, dernier refuge de tant de courage, fut enfoncé ; le combat dura un moment corps à corps, du Parquet faisant des prodiges de valeur, inutiles, hélas !

Ces malheureux, presque tous blessés, prirent la fuite et se réfugièrent dans les bois voisins de cet obscur champ de bataille.

Les vainqueurs poursuivirent un moment les vaincus qui, pied à pied, d'arbre en arbre, défendaient encore

chèrement leur vie. Mais de Poincy arrêta l'ardeur de ses hommes.

Cette lutte pouvait lui coûter beaucoup de monde ; chaque branche de ces arbres épais cachait un mousquet, derrière chaque brousaille se dressait tout à coup la mort. Il fit sonner la retraite. Quand sa troupe fut ralliée sur la lisière du bois, il lança contre l'ennemi une autre espèce d'armée, c'est-à-dire une meute d'énormes chiens boule-dogues et *blood's dogs* (chiens de sang), dressés à faire la chasse aux Caraïbes, et impitoyables à ce gibier humain.

Aux coups de mousquet succéda un formidable concert d'aboiements et de cris de douleur. Aboiements et cris allèrent se perdant dans les déserts du bois, sur les talons de du Parquet et de ses malheureux compagnons traqués, égorgés comme bêtes fauves.

Les chiens revinrent au chenil, le lendemain, la gueule sanglante et le corps couvert de sueur. Ils avaient fait bonne chasse.

Du Parquet était parvenu à s'échapper. Il erra pendant trois jours et trois nuits, affamé, mourant de soif, affaibli, couvert de sang et de boue. Deux fois il passa devant des cases habitées par des colons ; mais il changea de route, de peur d'être vu, reconnu et arrêté. Enfin épuisé de fatigue, à bout non pas d'énergie, mais de forces, il alla, une nuit, frapper à la porte d'un couvent de capucins.

Le Frère qui vint lui ouvrir ne le reconnut pas et l'introduisit dans une petite salle basse.

— A boire, mon Père, s'écria du Parquet en tombant sur un siège, à manger, je vous prie... et faites-moi l'hospitalité de quelques heures de sommeil : voici trois jours et trois nuits que je n'ai pas reposé mon corps et que mes lèvres ne se sont point désaltérées.

— Seriez-vous, par hasard, des gens de M. du Parquet ? demanda le capucin.

— Je suis du Parquet lui-même, répondit le général avec une franchise qui attestait sa confiance dans la loyauté du religieux.

— Vous ! le général ! s'écria le capucin avec terreur. Alors, fuyez bien vite ! Le Commandeur a placé au couvent, dans le pressentiment que vous y viendriez, cinquante hommes.

— Cinquante hommes ! fit du Parquet. Eh bien ! mon Père, si vous voulez m'accorder quelques heures de repos, je me charge de vous débarrasser de cette garnison.

— Ah ! général, murmura le capucin, je vous tiens pour très-capable de cela ; mais, outre qu'il y a déjà eu bien assez de sang versé, vous oubliez que M. le Commandeur aime peu notre ordre et qu'il nous préfère de beaucoup les Jésuites. Il raserait notre couvent et nous expulserait ensuite. Et même, ajouta avec embarras le capucin, je crois qu'il serait imprudent à

vous de rester plus longtemps ici. Le plus simple serait que vous allassiez trouver le gouverneur anglais. Le malheur d'un soldat inspire toujours de la sympathie au cœur d'un homme d'épée. Waernard vous fera tout au moins bon accueil, vous serez en sûreté sur son territoire, et il vous fournira les moyens de retourner à la Martinique.

Pendant que le capucin achevait ces mots, il se fit dans l'intérieur de la maison un certain mouvement qui jeta la terreur et l'inquiétude dans son esprit.

— Oh ! s'écria-t-il, vous avez peut-être encore le temps de fuir, général ; partez vite, et que Dieu vous conduise !

Du Parquet reçut la bénédiction du religieux, et s'enfonça de nouveau dans les bois.

Quand du Parquet se crut à l'abri de l'alarme que sa présence avait peut-être répandue dans le couvent, il s'assit pour réfléchir à sa situation, déplorable pour un courage comme le sien réduit à fuir, et pour son orgueil obligé d'aller se livrer à la pitié et à la merci d'un ennemi.

Son cœur se révolta d'abord à la pensée de se mettre aux mains de Waernard. Il était décidé à tout souffrir plutôt que d'endurer cette extrémité de son malheur. Il en appela à son imagination et à son énergie, pour trouver le moyen d'y échapper ; et il s'arrêta devant l'impossibilité. La précaution que de Poincy avait prise de faire garder le couvent des capucins dans

la prévision qu'il irait y demander l'hospitalité, ne laissa pas de doute à du Parquet sur les difficultés immenses qu'il éprouverait à sortir de l'île par ses propres ressources.

Son âme se tourna, alors, vers le souvenir de son bonheur domestique, vers son petit peuple abandonné. Il fut vivement frappé de l'importance de son devoir public et du dommage que son absence pouvait causer à la colonie, cette œuvre de son courage et de son intelligence, héritage que lui avait légué l'illustre de Nambuc et dont il devait compte à sa mémoire. Du Parquet fit taire tout son orgueil; il se résigna, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen pour sortir de Saint-Christophe, à aller implorer le secours de Waernard. Il se raffermir dans sa résolution, et prit le chemin qui conduisait au territoire anglais. Il arriva, dans le triste équipage que nous savons, à la porte du gouverneur. Le jour venait de poindre à peine à l'horizon.

Waernard éprouva une vive émotion en apercevant du Parquet qui, même sous ses habits déchirés et dégoûtants de poussière, de sang et de boue, imposait encore par son air de fierté et de grandeur.

Avant de franchir le seuil que Waernard lui montrait de la main, du Parquet lui dit :

— Monsieur, ce n'est ni votre pitié, ni votre générosité que je viens invoquer. Je n'accepterais pas plus l'une que l'autre. Je n'en appelle point à votre amitié.

Nous mentirions tous deux en nous servant de ce mot, car nous sommes de vieux ennemis déjà. Je m'adresse à vous au nom de l'honneur qui anime tous les cœurs honnêtes. Vous malheureux, je vous eusse offert l'hospitalité pour vous épargner la honte et l'infortune des vaincus. Puis-je compter, de votre part, sur les mêmes sentiments ?

— Entrez, général, répondit Waernard ; ma maison est la vôtre, comme la vôtre eût pu être la mienne. Le malheur est un hôte sacré, entrez.

XV

Du Parquet franchit le seuil hospitalier de Waernard.

— Je ne prétends pas vous importuner longtemps, Monsieur, dit-il au chef anglais ; vous savez quels devoirs m'appellent à la Martinique. Les événements qui m'ont réduit où je suis, vous les connaissez également...

— Que puis-je faire qui vous soit agréable ? demanda Waernard.

— Me faciliter le moyen, dès aujourd'hui s'il se peut, de retourner dans mon île.

— C'est bien ! fit Waernard ; vous me permettrez alors de donner tous les ordres nécessaires aux préparatifs du départ. En attendant, regardez-vous ici comme chez vous, mon cher hôte.

Cet accueil changea toutes les dispositions d'esprit de du Parquet. Dans sa pensée, il demanda pardon à Waernard de la répugnance qu'il avait, d'abord, éprouvée à se confier à lui.

Peu d'instant après, le gouverneur anglais vint rejoindre le général, lui tendit de nouveau deux mains affectueuses et cordiales, lui fit servir tout ce dont il avait besoin, et le traita avec les honneurs dus à son rang. Le soir, il convoqua tous les officiers et les plus notables parmi les colons à un grand dîner.

— Il est probable, dit-il à du Parquet, que nous nous séparerons cette nuit, général. Je veux qu'avant de partir, mon ennemi reconnaisse que j'ai su apprécier le prix qu'il faut attacher à la possession d'un homme tel que lui.

Du Parquet ne vit qu'une formule de politesse sous cette phrase, et s'assit en confiance à la droite de Waernard. Vers le milieu du repas, Waernard commença de manifester certaines distractions ; son regard s'obstinait à une des portes de la vaste galerie où avait été dressée la table du repas.

Pendant que Waernard prodiguait à du Parquet de telles marques de sympathie, voici ce qui s'était passé.

Cinq minutes après l'arrivée du général, le gouverneur anglais avait informé de Poincy qu'il tenait entre ses mains le redoutable du Parquet. Le Commandeur avait répondu : « Gardez-le jusqu'à ce soir. A sept heures je serai chez vous. »

C'est à l'approche de ce moment fatal que l'inquiétude s'empara de Waernard ; quelque soin qu'il y mît, il ne put faire que ses distractions et son regard toujours interrogeant la porte de la galerie ne fussent pas remarqués par du Parquet. Ce dernier se prit à concevoir quelques soupçons, mais sans laisser paraître la moindre émotion.

— Vous semblez préoccupé, Monsieur, dit-il à Waernard. Craignez-vous qu'on ne vienne vous prévenir que mon navire sera prêt avant la fin de ce repas, où je me trouve traité en roi, véritablement ? Mais on voudra bien attendre qu'il me plaise de me séparer de vous... Pourquoi donc, ajouta-t-il en voyant que Waernard prêtait à peine attention à ses paroles, ne pouvez-vous détacher vos yeux de cette porte ?...

Sept heures venaient de sonner ; un vague bruit de voix et de pas en sourdine arriva du dehors jusque dans la salle du festin.

— C'est que... balbutia Waernard, pour répondre à la dernière interrogation de du Parquet.

— C'est que, reprit celui-ci en se dressant comme un lion, vous me trahissez, Monsieur !

En même temps la porte de la galerie s'ouvrit brusquement, et de Poincy apparut à la tête d'une cinquantaine d'hommes. Du Parquet avait saisi le couteau de table qui se trouvait sous sa main, et il voulut s'élancer sur Waernard. Mais son voisin de droite, qui n'était autre que le capitaine Mac-Henry, l'avait saisi à bras le

corps, en sorte que Waernard échappa au coup qui porta dans le vide.

Avant que du Parquet eût pu se dégager de l'étreinte vigoureuse où le retenait Mac-Henry, les hommes du Commandeur s'étaient emparés de lui.

Du Parquet, conduit à l'hôtel ou pour mieux dire à la case somptueuse du Commandeur, fut enfermé provisoirement dans une chambre où de Poincy plaça quatre factionnaires, et au dehors un poste de cent vingt hommes. Il ne fallait pas moins, disait-il, pour garder un pareil lion. Le Commandeur avait songé d'abord à faire instruire un procès régulier contre du Parquet, mais il trouva plus simple de s'en tenir à la justice sommaire de ce temps, et il le fit jeter comme un vulgaire coupable au fond d'une geôle.

Attendons que du Parquet recouvre la liberté.

De Thoisy, qui était resté paisiblement à bord de son brick, pendant que se passaient pour son compte les graves événements que nous avons racontés, avait levé l'ancre en apprenant le dénoûment de cette expédition, et était retourné à la Guadeloupe.

Quant à de Poincy, il ne perdit pas de temps pour tirer parti de la situation, et fit répandre à la Martinique un libelle des plus violents contre la Compagnie, qu'il accusait de despotisme et de projets odieux contre les colons. Ce libelle signalait du Parquet et de Thoisy comme les âmes damnées de la Compagnie des îles, les

instruments passifs et aveugles des spoliations qu'elle méditait.

Les colons, enchantés de cette croisade contre les *Seigneurs* de Paris, se félicitaient de trouver dans le commandeur de Poincy un appui et un défenseur. La révolte du Commandeur contre Patrocle de Thoisy, suivie de l'emprisonnement de du Parquet, n'avait pas eu d'autre but, ajoutait le libelle, que d'arrêter les excès et les empiétements de la Compagnie.

Cet écrit habilement exploité par les agents de Poincy, jeta à la Martinique quelque trouble dans les esprits les mieux disposés en faveur de du Parquet, mais animés tous d'une baine profonde contre les *Seigneurs* de la Compagnie. A plus forte raison eut-il pour effet de constituer un parti de mécontents, heureux qu'une si belle occasion s'offrit à eux de régénérer la colonie.

A la tête de ce parti se trouvait Beauford que nous avons déjà vu, dans le cours de ce récit, si vivement contrarié de l'arrivée de du Parquet à la Martinique.

Ce Beauford était un aventurier dans la plus triste acception du mot. Il avait fui la France, à la suite d'une affaire où il courait risque de laisser tout au moins sa liberté, sinon peut-être sa tête, en gage de son honneur perdu. Sur le sol du Nouveau-Monde il avait apporté les mêmes mauvaises passions et ce besoin de turbulence et d'agitation qui le caractérisait : orgueil

impudent, soif de révolte, paresse, ambition sans talent, tel était le lot de Beauford.

Il était soutenu dans son œuvre par un gentilhomme d'un grand nom et d'une triste célébrité, qui avait mal porté l'illustration de son père, mais que sa fille devait plus tard laver, par sa glorieuse destinée, des infamies dont il s'était rendu coupable. Ce gentilhomme était Constant d'Aubigné, fils de Théodore-Agrippa d'Aubigné et père de madame de Maintenon.

Je ne saurais mieux faire connaître Constant d'Aubigné qu'en empruntant à Agrippa d'Aubigné, son père, le portrait qu'il a tracé lui-même de ce fils. Voici comment il s'exprime dans ses *Mémoires*:

« Comme Dieu n'attache pas ses grâces à la chair
« ni au sang, mon fils aîné, nommé Constant d'Au-
« bigné, ne ressembla pas à son père, quoique j'eusse
« pris tous les soins possibles de son éducation. Je
« l'avais élevé avec autant d'application et de dépense
« que s'il eût été un prince. Mais ce misérable s'étant
« d'abord adonné au jeu et à l'ivrognerie à Sedan, où
« je l'avais envoyé aux académies, et s'étant ensuite
« dégoûté de l'étude, acheva de se perdre entièrement
« dans les musicos de Hollande, parmi les filles de
« joie. Ensuite qu'il fut revenu en France, il se maria
« sans mon consentement à une malheureuse qu'il a
« depuis tuée. Voulant le tirer de la cour où il conti-
« nuait ses débauches, je lui fis donner un régiment
« lors de la guerre du prince de Condé, que je mis sur

« pied à mes dépens; mais rien ne pouvait arrêter ni
« contenter les passions déréglées de cet esprit volage,
« libertin et audacieux; il retourna à la cour où il
« perdit vingt fois plus qu'il n'avait vaillant, de sorte
« que, se trouvant sans ressources, il abjura sa reli-
« gion et embrassa la romaine, dont il ne faisait pas
« cependant profession publique, de peur que je ne le
« déshéritasse. Puis il s'en vint en Poitou à dessein
« d'essayer de me dépouiller de mes deux places de
« Maillerais et de Doignon. Comme je ne connaissais
« pas sa perverse intention, je le fis mon lieutenant
« dans Maillerais, avec pleine puissance d'y com-
« mander en mon absence, et je me retirai au Doignon.

« Par cette belle disposition, la ville de Maillerais
« devint bientôt un brelan public, un rendez-vous de
« femmes de mauvaise vie, et une vraie boutique de
« faux monnayeurs. »

N'était-ce pas là un bien beau portrait, tracé surtout
par une main paternelle, et à l'heure d'une confession
suprême ! Ne le doit-on pas, à cause de cela, supposer
adouci peut-être ?

Constant d'Aubigné s'était cependant réconcilié à
peu près avec son père, qui le déshérita ensuite et le
maudit, pour avoir dénoncé un projet de rébellion des
Rochellois.

Le triste sort qu'il avait fait à sa première femme ne
l'empêcha pas de se faire aimer de mademoiselle de
Cardillac, personne d'esprit, de sens et de raison, mais

qui manqua de ces trois choses à la fois le jour où elle épousa ce chenapan. D'Aubigné commença par manger tout le bien de sa femme, puis, surpris en flagrant délit d'intelligence avec l'Angleterre, il fut emprisonné au Château-Trompette à Bordeaux, et transporté à Niort d'où, grâce à l'influence de la famille de sa femme, il parvint à sortir pour aller aux îles.

De Saint-Christophe, il était venu à la Martinique à la suite de du Pont.

Constant d'Aubigné ne pouvait donc être un colon sérieux, et il n'était pas homme à laisser passer une si belle occasion que celle offerte par Beauford, pour continuer cette vie de révolte qui était son essence.

Beauford n'avait certes pas un passé plus honorable que d'Aubigné ; ils s'entendirent donc à merveille.

Tous les deux habitaient un bourg proche de Saint-Pierre, nommé le Prêcheur. Leurs terres étaient bien à coup sûr les plus mal cultivées et les plus délabrées de l'île ; raison de plus, pour qu'ils se missent à la tête de ce désordre qui allait compromettre l'avenir de la colonie. C'était l'éternelle guerre des ambitions illégitimes, des rêves audacieux, des haines de la paresse contre le travail, de la misère méritée contre le succès prévoyant. Beauford et d'Aubigné résumaient, par leur situation et par leur conduite, toutes ces détestables passions.

Pour s'assurer des partisans, ils avaient inscrit sur leur drapeau une devise qui imposait silence aux répu-

gnances : « Affranchissement des colonies du despotisme des Seigneurs de la Compagnie. » Avec ce texte mis en avant, Beauford et d'Aubigné obtinrent un succès considérable de propagande; ils étaient, en quelque sorte, devenus les maîtres de la colonie.

XVI

La Pierrière avait laissé dépérir entre ses mains le pouvoir que du Parquet lui avait confié en partant pour sa regrettable expédition. Au premier moment, il avait essayé de resserrer les rênes; les colons, surexcités par Beauford et par son complice, opposèrent de la résistance. La Pierrière eut la faiblesse de céder. Enhardis par ce succès inespéré, les insurgés ne gardèrent plus de ménagements.

Le premier acte de leur insurrection fut l'incendie des établissements appartenant à la Compagnie et le massacre de quelques-uns de ses agents.

Marie Bonnard, d'une fenêtre de sa maison, située à quelque distance de Saint-Pierre, vit ces flammes coupables s'élever dans l'air, entendit les cris des victimes, les menaces des bourreaux. Au milieu de ces vociférations, le nom de du Parquet jadis béni et adoré, arriva jusqu'à elle conspué et confondu dans les malédictions d'une populace ingrate. Son cœur de femme, loin de défaillir, se fortifia et grandit devant cette injustice, ces crimes et cette lâcheté.

— C'est impossible, s'écria-t-elle, pâle d'indignation, que, moi vivante, je laisse insulter de la sorte le nom de mon mari, détruire son œuvre, le rêve de sa gloire, et outrager aussi lâchement son malheur ! Oh ! je serais coupable, à ses yeux et devant ma conscience, d'une lâcheté et d'une trahison égales à celles de tous ces misérables si je ne tentais pas de le venger et de reconquérir les lambeaux de son pouvoir !

Au milieu de la nuit, seule, sans autre défense que son courage et son énergie, elle prit le chemin de Saint-Pierre illuminé par l'incendie, et alla tout droit à la case de Lefort. Elle y arriva en même temps que le brave gentilhomme rentrait découragé, pâle, épuisé des efforts impuissants qu'il avait tentés pour calmer cette révolte.

— Tout est-il perdu, désespéré, Lefort ? demanda Marie.

— Hélas ! la trahison est partout.

— Et La Pierrière ?

— S'il n'a pas encore trahi, il est bien près de le faire. Il n'ose rien commander, rien entreprendre. Il n'est pas du parti des insurgés, mais il n'est pas contre eux ; il est du parti de l'indécision, le pire de tous. Il faudrait l'en arracher. J'ai mon plan : impitoyable, peut-être extrême, comme les circonstances où nous nous trouvons. Vous savez quel dévouement d'esclave m'enchaîne au général ; quelle affection j'ai pour vous... La liberté du général et la révolte vaincue, c'est

à quoi il faut arriver par tous les moyens. Votre présence, Madame, a doublé mon courage et ma volonté.

— Peut-être sommes-nous d'accord sur les moyens d'exécution, Lefort. Mais puis-je voir La Pierrière, lui parler ?

— Le nom de votre mari lui inspire encore assez de respect pour qu'il se fasse honneur de cette entrevue.

— Allons donc chez lui !

Et sans plus entendre un mot, Marie releva sa cape, prit le bras de Lefort et entraîna le brave et dévoué gentilhomme. Les rues étaient encombrées d'hommes et de cris, de visages menaçants et de visages consternés. Il fut difficile à Lefort et à madame du Parquet de traverser ces flots mouvants et agités comme ceux de l'Océan un jour de tempête. A chaque pas, quelque muraille humaine les arrêtait. A tout instant Lefort craignait que les clameurs contre du Parquet, en arrivant aux oreilles de sa compagne, ne la frappassent au cœur ; mais si Marie pâlisait et pleurait de rage et de douleur sous la cape qui voilait ses traits, elle ne montrait ni par un mot, ni par un mouvement qu'elle ressentit les émotions que redoutait Lefort.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'en vue d'un des magasins en feu de la Compagnie. Tant de monde encombrait la place, qu'ils jugèrent le passage impraticable.

— Il serait imprudent de nous hasarder dans cette foule, dans ces flammes, dans cette pluie de feu et de décombres, fit observer Lefort. Vous plait-il que je

vous ramène chez moi, Madame, où je vous conduirai La Pierrière ?

— Vous me le conduirez, bien sûr ? demanda Marie.

— Je vous le jure.

— Faites donc ce que vous croirez convenable.

Lefort et Marie revinrent sur leurs pas. Les flammes de plus en plus vives du magasin qu'ils venaient de quitter, avaient attiré comme des phalènes tous les curieux autour de ce triste spectacle, en sorte qu'ils trouvèrent les chemins plus faciles. Mais bientôt des cris étourdissants leur firent détourner la tête, et ils aperçurent débouchant sur le théâtre même de ce lugubre incendie, Beauford et d'Aubigné, suivis de La Pierrière :

— Le traître ! s'écria Marie. Il est trop tard...

— Non, pas encore, répondit Lefort. Voyez, Madame, comme il est pâle, et comme il semble marcher au supplice plutôt qu'au triomphe ! Qui sait ? cette alliance répugnante peut servir votre projet s'il est d'accord avec celui que j'ai médité le long de notre route.

— Laissez-moi rentrer seule, dit tout à coup Marie en quittant le bras de Lefort. Ne perdons pas de temps ; pendant que je gagnerai votre case, approchez de La Pierrière et faites qu'il vienne me rejoindre.

Marie prit en courant la direction de la case de Lefort, à qui le contact de cette âme énergique et virile venait de rendre un peu d'espoir.

Il ne fut pas facile à Lefort d'aborder La Pierrière, et encore moins de l'arracher d'entre d'Aubigné et Beauford. Le brave gentilhomme n'y parvint qu'en provoquant une sorte de mouvement dans ce flot populaire dont il dirigea le courant vers les trois chefs, et avec tant d'impétuosité, sous prétexte d'enthousiasme, qu'il les sépara violemment. Lefort s'empara de La Pierrière, et l'entraînant à part :

— Tu n'es là qu'à contre-volonté, n'est-ce pas? lui dit-il. C'est pour cela que je t'ai arraché de l'étreinte de ces deux bandits. Viens maintenant là où ton cœur sera satisfait de se trouver, où il rencontrera cette énergie qui commençait de nous faillir à tous les deux.

La Pierrière suivit un peu machinalement. En entrant dans la pièce où se tenait Marie qui, agenouillée et en prières, se releva au bruit de leurs pas, calme, fière, belle de pâleur, d'émotion, de dignité, — en entrant, dis-je, La Pierrière tomba aux pieds de cette femme outragée et trahie.

— Monsieur, lui dit Marie, est-ce à l'homme qui se traîne à la suite de Beauford et de d'Aubigné, ou au lieutenant de M. du Parquet que je parle en ce moment? M. du Parquet, en partant, vous a confié le commandement de la colonie, le sort de ses habitants, le dépôt des lois et de l'autorité du roi. Je n'ajouterai pas, Monsieur, qu'il vous avait chargé pareillement de défendre et de protéger sa femme. Si le général eût été

présent ici, Monsieur, tout ce qui s'est passé serait-il arrivé? Verrait-on, cette nuit, Saint-Pierre en feu? Verrait-on le sang couler dans les rues? Verrait-on un Beauford et un d'Aubigné, rebuts de la colonie, traverser la ville en triomphateurs? Me verrait-on enfin, moi la femme de M. du Parquet, réduite à la position où je suis? Ce que le général n'eût point souffert, Monsieur, comment le tolérez-vous, vous qui le remplacez, vous qu'il a choisi, à titre d'ami et de brave officier, pour vous remettre un dépôt sacré?

La Pierrière resta comme anéanti devant cette parole vibrante qui lui rappelait ses devoirs oubliés, et il se trouva fasciné par l'éloquence de cette voix où le ton superbe du commandement se mêlait à l'émotion tendre et suppliante de la femme.

— Eh bien! Madame, dit-il, que faut-il que je fasse? Ordonnez et je l'exécuterai.

— Est-il donc besoin que je vous l'apprenne? demanda Marie un peu étonnée de cette exclamation de La Pierrière. Mais il me semble, Monsieur, reprit-elle, que ce que vous avez à faire est bien simple! Il faut étouffer cette révolte, arrêter Beauford, arrêter d'Aubigné, dût-il en coûter du sang! Et d'ailleurs y a-t-il quelque ménagement à prendre aujourd'hui? Il vous suffira, j'ose le croire, de faire entendre un peu haut le nom de M. du Parquet, d'appeler autour de ce nom tous les honnêtes gens de la colonie, pour que vous vous trouviez à la tête d'une armée. Oh! si je

n'étais pas une femme !... ou plutôt si j'étais sa femme devant ces hommes comme je le suis devant vous !...

— Je crois, interrompit Lefort, qu'en ce moment il vaut mieux user de ruse que de force. Si je suis bien informé, continua-t-il en s'adressant à La Pierrière, Beauford et d'Aubigné, appuyés par je ne sais quelle assemblée de leur composition, doivent, demain, te présenter à signer un traité stipulant la déchéance de M. du Parquet et une alliance avec de Poincy contre la Compagnie des îles. Il faut feindre de vouloir signer ce traité. Laisse venir Beauford, d'Aubigné et leurs acolytes, discute article par article cet acte ; résiste d'abord, cède ensuite ; puis, au moment d'apposer ta signature, offre-leur de boire rasade à la santé du roi. Fais que j'entende ce signal ; je ne serai pas éloigné. Retiens-les un instant chez toi, le reste me regarde. Seulement, sois bien armé.

— Madame, reprit Lefort en se retournant vers Marie Bonnard, me permettez-vous d'agir comme je l'entends ?

— Certes, pourvu que vous rendiez la paix à cette colonie et que vous la conserviez intacte à mon mari.

— Et toi, La Pierrière, puis-je compter sur toi ?

— Voilà mon serment, répondit celui-ci en posant ses lèvres sur les deux mains de Marie.

— A quoi pensions-nous donc, murmura Lefort, de nous laisser abattre par de tels bandits ? Il a fallu que

ce fût cette femme qui nous réveillât de notre léthargie !

Lefort compta un à un les plus dévoués amis de du Parquet. En tête il plaça le vieux Bonnard, Pierre Dubuc, et deux ou trois autres de même trempe, hommes de fer, cœurs d'or ; puis il alla frapper à la porte de leurs cases, remua par quelques paroles les cendres de leur énergie dont la flamme reparut aussitôt. Il trouva les vingt bras qu'il cherchait pour exécuter son plan. Il en eût trouvé cent, à vrai dire.

XVII

Le lendemain, au moment convenu, Lefort, caché au haut d'un arbre dans le voisinage de l'habitation de La Pierrière, vit arriver d'Aubigné et Beauford, chacun de son côté, puis successivement par des chemins différents, et à distance les uns des autres, les membres du conseil nouveau à qui allaient échoir les destinées de la colonie.

— Bien choisis ! — oh ! bien choisis ! — pensa Lefort, en voyant entrer dans la case tout ce que la Martinique contenait alors de misérables et de gibiers de potence.

Il écouta, et près d'un quart d'heure s'écoula avant qu'il entendit le cri de « *Vive le Roi !* » résonner dans la case. Il sauta alors à bas de son observatoire, se

dirigea vers un petit groupe d'arbres à quelque distance, et à son appel ses vingt amis en sortirent, se dirigèrent avec lui vers la maison de La Pierrière, enfoncèrent la porte et se ruèrent dans l'intérieur. Après avoir déchargé leurs pistolets, ils mirent l'épée à la main.

Beauford tomba le premier, tué à bout portant par La Pierrière qui l'avait à ses côtés ; d'Aubigné tint tête et ne succomba qu'après une lutte acharnée contre Lefort. Deux des conspirateurs furent littéralement étranglés par Bonnard. Quant au reste, à peine s'il en put échapper deux ou trois.

Cet acte de justice un peu expéditive fut bientôt connu, et produisit l'effet que Lefort en attendait. La Pierrière traversa aussitôt Saint-Pierre aux cris de *Vive du Parquet !*

Ce cri arriva au cœur et aux oreilles de Marie au même moment où Lefort entra chez elle haletant et tout couvert de sang.

Marie lui ouvrit les bras, l'embrassa avec effusion, et lui dit, en lui pressant vivement les mains :

— Maintenant, Lefort, il faut arracher le général de sa prison !

— C'est à quoi j'ai songé déjà, Madame. — Tenez, continua-t-il en poussant une des croisées, qui ouvrirait sur la mer, — voyez ce brigantin qui appareille et lève l'ancre en ce moment...

— Va-t-il à Saint-Christophe ? — demanda Marie.

Dans cette simple question, elle avait mis toute son âme ; ses yeux humides de larmes, en regardant les voiles déjà enflées de vent, avaient confié mille pensées à ce bienheureux navire.

— Va-t-il à Saint-Christophe ? — répéta-t-elle.

— Non, Madame, il va à la Guadeloupe ; à bord se trouve embarqué un ami dévoué, chargé de rendre compte à M. Patrocle de Thoisy, des événements qui viennent de s'accomplir, de lui exposer l'embarras de la colonie en l'absence de son chef, et de lui demander d'obtenir la liberté du général en échange de celle de ses deux neveux.

— M. de Thoisy refusera.

— Je l'espère bien, et alors j'aurai à offrir à M. de Poincy un échange qui le séduira davantage.

Marie fixa sur Lefort ses grands yeux intelligents qui avaient l'air de comprendre sa pensée ; mais elle semblait ne pas oser l'approfondir.

— Priez Dieu — reprit le gentilhomme — pour que ce bâtiment qui va se perdre tout à l'heure à l'horizon arrive à bon port à la Guadeloupe, et je répons de l'avenir.

Ces paroles étaient dites avec un tel accent de conviction, que Marie Bonnard serra avec reconnaissance dans les siennes les deux mains de Lefort, puis tomba à genoux devant la croisée, d'où la vue s'étendait sur le poétique horizon de la rade de Saint-Pierre.

Le brigantin venait de s'enfoncer dans les brumes de l'immensité.

XVIII

La victoire des amis de du Parquet avait provoqué, comme toujours, hélas ! de cruelles représailles. Les vengeances particulières succédèrent à cette conquête du bon droit pour achever la ruine et la confusion des perturbateurs. La maison de Beauford fut pillée et incendiée. De là, les vengeurs officieux se dirigèrent sur l'habitation de d'Aubigné. Ils y arrivèrent le soir, la torche à la main, et entourèrent la case, dont les jalousies fermées cachaient, derrière leur silencieuse obscurité, une grande douleur et une grande résignation.

Dans une des pièces de cette case où transpiraient la misère et la dégradation, était à demi couchée une femme couverte d'habits de deuil. Sur ses genoux et enveloppée dans l'étreinte de ses bras, une jeune fille d'une éclatante beauté, à peine âgée de douze ans, lisait tout bas du bout des lèvres et de plein cœur, sous le doigt conducteur de sa mère, les lignes consolantes d'un livre de prières. Aux pieds de la mère, et un bras passé autour de la taille de sa sœur, un jeune garçon de sept ou huit ans environ, écoutait et s'absorbait, sans en approfondir le sens, dans cette grave mélodie de la douleur que modulait la jeune fille.

A un passage de leur pieuse lecture, celle-ci avait tout à coup placé son doigt à côté de celui de sa mère sur un de ces mots grands comme l'âme et qu'on ne trouve que dans les livres saints. Ce naïf et silencieux commentaire arracha à la pauvre mère deux larmes, qui tombèrent avec un baiser sur les cheveux de l'enfant. Mais en même temps madame d'Aubigné avait remarqué sur la main de sa fille une enflure et une petite cicatrice.

— Françoise, lui dit-elle de sa voix la plus douce, que t'est-il donc arrivé ?

— Ceci, mère, ce n'est rien. Hier, en cueillant des légumes dans le jardin, mon doigt a rencontré une épine de raquette qui l'a ainsi égratigné. Mais cela ne m'a point empêchée de travailler toute la journée à enlever les mauvaises herbes dans nos plates-bandes.

Madame d'Aubigné porta à ses lèvres la main de l'enfant, brunie par le soleil, mais que les rudes travaux de la pauvre petite n'avaient pas privée de sa délicatesse et de sa haute distinction. Puis, cet incident vidé, la mère et la fille reprirent leur lecture, dont elles furent soudainement distraites par des clameurs sinistres. Françoise et son frère pâlirent et se serrèrent contre leur mère. Celle-ci se leva avec calme et prononça ces mots :

— Mon Dieu ! si le châtiment infligé à mon mari ne suffit pas à la colère des hommes, votre volonté ne

permettra pas qu'il s'étende au delà ! Mon Dieu ! ayez pitié de mes pauvres enfants !

Elle prit alors les deux petites créatures chacune par une main, et alla elle-même ouvrir la porte à la foule furieuse.

L'aspect de cette femme, enveloppée dans la majesté de sa douleur et dont la beauté imposait, toute ravagée qu'elle fût par les larmes et les souffrances, la vue de ces deux pauvres enfants que le calme de leur mère avait en quelque sorte fortifiés, arrêterent et intimidèrent les premiers assaillants.

— Que voulez-vous de nous ? leur demanda madame d'Aubigné d'une voix serpeine et résignée. Pourquoi venir ainsi troubler nos larmes et nos prières dont vous ne pouvez nous faire un crime ! Une femme n'a-t-elle plus le droit de pleurer son mari ? Est-ce une faute à des enfants de pleurer leur père ?

Ces simples paroles produisirent d'abord une salutaire émotion sur ceux qui étaient assez rapprochés pour les entendre. Il se fit donc une hésitation de bon augure dans la foule ; mais la queue de cette troupe qui n'était point venue là, ainsi que le disaient quelques-uns, pour entendre des suppliques, arrêta cet élan sympathique. Quand les chefs voulurent retourner sur leurs pas, ils rencontrèrent une résistance opiniâtre. Les clameurs recommencèrent. Pendant que les meilleurs de la bande parlaient encore en faveur de la pauvre veuve et de ses deux enfants, le pétitement

de l'incendie commença de se faire entendre dans un petit bâtiment voisin de la case, puis bientôt la case elle-même se prit à gémir sous les premières morsures du feu. La flamme s'éleva tout à coup comme un phare sinistre pour éclairer la fuite de madame d'Aubigné, emportant dans ses bras son fils et traînant par la main sa fille Françoise.

La malheureuse veuve courut éperdue à travers les brasiers, et tant que les lucurs de l'incendie lui marquèrent son chemin. Elle se dirigea par instinct, sans conscience de la route qu'elle suivait, vers les hauteurs de la montagne Pelée, ce volcan géant qui domine l'île de la Martinique, et dont la tête en ébullition jeta jadis des flots de lave et de soufre qui desséchèrent et mirent à nu les vastes épaules de la montagne, — squelette de rochers abruptes et de terres crayeuses, grand spectacle qui attriste l'œil le jour, et qui, la nuit, emplit l'âme de terreur.

En suivant longtemps cette voie insensée, madame d'Aubigné se fût égarée dans des déserts dangereux, infestés de Caraïbes et de serpents. L'obscurité profonde qui succéda aux dernières lueurs de l'incendie et la fatigue arrêtaient sa course.

Le silence solennel des bois, les ténèbres froides dont elle se sentit enveloppée, produisirent sur elle une si vive émotion, qu'elle se laissa tomber, consternée et prête à défaillir. Mais le sentiment maternel réveilla les ressorts détendus de son cœur.

— Oh ! pardon, mes enfants ! s'écria-t-elle en pressant Françoise et son fils sur son sein, je n'ai pas le droit de me laisser mourir. Mais que devenir ? reprit-elle en promenant ses regards inquiets autour du triste lieu où elle était ; nous sommes perdus dans ce désert. Françoise, te souviens-tu si nous sommes arrivés par ce côté-ci ou par celui-là ?

— Mère, — répondit l'enfant, — je reconnais à ce gros arbre que voilà au-dessous de nous, que, pour retourner sur nos pas, il nous faudrait prendre à droite...

Madame d'Aubigné se dirigea donc vers l'arbre indiqué, en ayant soin de marcher en avant afin d'éprouver le chemin et de sonder les abîmes de ronces et d'épines qui déchiraient ses vêtements et ensanglantaient ses pieds.

— Et je crois bien, mère, reprit Françoise, qu'en tournant par ici nous arriverions à la case.

— A la case ! murmura la pauvre femme ; la case, hélas ! n'est plus qu'un monceau de ruines. Pauvre chère petite ! mon cœur ne résisterait peut-être pas à ce navrant spectacle. Cherchons ailleurs un asile que notre pauvre toit ne peut plus nous offrir.

Elle s'assit alors sur le bord du chemin, enveloppa Françoise et son frère dans les plis de sa robe pour les garantir de l'humidité de la nuit. N'ayant plus à craindre ces naïfs témoins de sa douleur, elle donna un libre cours à ses larmes.

La fatigue du corps l'emportant sur les vives préoc-

cupations de l'esprit, écrasa enfin la nature forte et énergique de madame d'Aubigné. Elle commençait à se laisser aller à un sommeil agité et fiévreux, lorsque des pas lourds et un chant grossièrement fredonné se firent entendre sur la route, dans la direction où elle se trouvait.

— Qui vive ? — cria ce passant attardé en pressentant le groupe au fond des ténèbres...

— Qui que vous soyez, répondit la malheureuse mère, ne me faites pas de mal ; et grâce pour mes pauvres enfants.

Arrivant en face de madame d'Aubigné, ce mystérieux interlocuteur recula d'un pas.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, c'est vous dont nous avons brûlé ce soir la case ! Vous êtes madame d'Aubigné !

Celle-ci cacha son visage dans ses deux mains, autant par honte que par horreur de se trouver ainsi en présence d'un des auteurs de sa ruine et de son dernier malheur.

— Quand je dis *nous*, reprit le colon, je me trompe ; car, s'il faisait moins obscur, vous reconnaîtriez en moi un de ceux qui ont tenté tout ce qui était humainement possible, pour empêcher cette inutile et horrible vengeance.

— Est-ce bien vrai ? murmura la pauvre femme dont le cœur s'éclaira d'un rayon d'espoir. Oh ! s'il en est ainsi, donnez-moi votre main, que je la serre avec reconnaissance, et si vous ne me voyez pas à vos ge-

nous pour vous remercier de vos généreux efforts, c'est que j'ai peur d'éveiller mes deux enfants qui dorment là sur moi.

— D'abord ne réveillez point ces petits êtres. C'est toujours un crime de troubler le sommeil des enfants; — et puis, ne me parlez point de reconnaissance, je faisais mon devoir. Permettez-moi de vous dire maintenant que la case de Larcher, si petite et si peu riche qu'elle soit, vous est ouverte. Si vous voulez m'en croire, mettons-nous en route tout de suite. Nous n'avons pas pour dix minutes de marche. Tenez, Madame, chargez-vous de mon mousquet, ce sera moins lourd à porter que vos deux enfants. Attendez, que je prenne moi-même la petite fille, d'abord. — Bien; — maintenant déposez le petit garçon sur mon autre bras. — Regardez, Madame, ils se sont fait un oreiller de chacune de mes épaules. — Allons ! bon courage !

— Vous avez des enfants, monsieur Larcher ? — demanda madame d'Aubigné à son sauveur.

— Certes, Madame. — J'en ai sept depuis dix ans que j'habite ce coin du Nouveau-Monde ! — Je suis le modèle des colonisateurs...

La porte hospitalière de Larcher s'ouvrit devant la veuve et ses enfants.

— Madame Larcher, — cria le colon en entrant dans sa case, — je ramène une belle moisson pour votre bon cœur, de quoi exercer les charitables vertus dont tous les jours, et cette nuit particulièrement, je remercie

Dieu de vous avoir si bien dotée... Un coin de matelas pour ce petit garçon ; un autre un peu plus large pour cette petite fille... Quant à vous, Madame...

Larcher s'était retourné pour adresser la parole à madame d'Aubigné ; il s'arrêta court dans sa phrase, en voyant la pauvre femme à genoux au milieu de la pièce et priant. Larcher retira solennellement son feutre, et sentit deux larmes glisser le long de ses joues et tomber sur ses mains.

— Au diable, — murmura-t-il, — les passions des hommes qui les portent à faire tant de mal inutilement !

Larcher n'était point riche, et il avait à sa charge une nombreuse famille. Sa propriété se bornait à un carré de terre, cultivé en vivres. Il appartenait à la catégorie des *petits colons* que, plus tard, on devait appeler, pour le leur conserver, du nom de *petits habitants*. Alors, comme aujourd'hui, ils étaient les pourvoyeurs des besoins quotidiens de la population. Ils étaient, ils sont restés les véritables paysans des colonies, industriels, économes, calculateurs du lendemain.

Madame d'Aubigné n'avait pas abrité deux jours de suite sa tête sous le toit de Larcher qu'elle s'était aperçue que sa présence menaçait de devenir une gêne à cette généreuse hospitalité. Elle s'en ouvrit franchement à Larcher.

— Je ne prétends pas dire le contraire, Madame, répondit le colon ; ce serait mentir, et j'ai horreur du

mensonge. Aussi bien, vous avouerais-je encore que je n'ai point manqué de raconter vos malheurs à bon nombre de mes amis de Saint-Pierre. Je leur ai dit combien était belle et intéressante votre petite fille, que j'ai vue travailler hier, et ce matin encore, à mon jardin, comme si elle était l'enfant d'un rustre et non d'un gentilhomme... Je leur ai fait, de votre situation, un tel tableau que tous se sont écriés : « Garde chez toi la mère et les enfants ; nous t'aiderons à les faire vivre jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de changer leur sort. »

— L'aumône ! à moi ! s'écria madame d'Aubigné en se cachant le visage. Oh ! mes pauvres enfants ! oh ! ma pauvre fille !... Monsieur Larcher, reprit-elle, ma résolution est de retourner au plus tôt en France.

— Mais comment retournerez-vous en France ? où prendrez-vous l'argent nécessaire pour payer votre passage à bord d'un navire ?... Dieu me garde, reprit le colon en voyant que madame d'Aubigné courbait la tête avec humilité, de forfaire à l'hospitalité que j'ai été heureux de vous offrir. Ma modeste case sera la vôtre tant qu'il vous plaira d'y demeurer. Ne parlons donc plus de cela... Adieu, je cours au travail... Tenez, voilà votre fille qui s'en va aussi au champ ; elle est nu-tête, ordonnez-lui donc de mettre un chapeau, de peur que son beau teint, déjà un peu bruni, ne se brûle tout à fait. Ce serait dommage, en vérité !

Le soir, après que toute la famille fut couchée et endormie, Larcher conduisit madame d'Aubigné à

quelques pas de la porte et la fit asseoir sous un man-
guier gigantesque, coupole de verdure qui ombrageait
les abords de la case.

Quand madame d'Aubigné se fut assise :

— Vous avez donc quelque chose de bien grave à me
confier, monsieur Larcher? demanda-t-elle au colon.

— Cela dépend, répondit celui-ci, — comment vous
voudrez l'entendre. — J'ai beaucoup réfléchi à notre
conversation de ce matin, Madame. Pour calmer vos
craintes et vos scrupules, et pour concilier toutes choses
j'ai cherché un moyen ; je crois l'avoir trouvé. Tenez,
Madame, continua-t-il, apercevez-vous là-bas, pas bien
loin d'ici, encadrée dans une touffe d'arbres, et baignée
en ce moment par les flots de toutes les étoiles du ciel
une maison dont le toit est surmonté d'une petite tou-
relle? Cette maison est l'asile de la meilleure et de la
plus pieuse des femmes, Marie Bonnard. Jamais sa
porte hospitalière ne s'est fermée à une douleur, à une
prière, à un malheur. Allez y frapper, Madame; dites
votre situation, racontez votre passé et vos espérances
d'avenir à celle qui vous recevra elle-même sur le
seuil, et...

— Mais, interrompit madame d'Aubigné, Marie
Bonnard est la maîtresse de M. du Parquet...

— Je croirais plutôt, reprit Larcher, qu'elle est sa
femme, sa compagne secrète, son égide et sa meilleure
conseillère. Ce que je vous en dis là est une supposition
qu'un petit nombre de personnes se communiquent à

voix basse ; mais tout porte à y avoir foi. Le dévouement de Marie Bonnard à M. du Parquet, l'influence bien-faisante qu'elle exerce sur lui, sa douleur profonde et sincère quand elle eut appris les malheurs du général, et les efforts qu'elle a faits pour hâter les événements qui se sont accomplis ces jours derniers...

— Alors, je ne comprends pas cette situation anormale, objecta madame d'Aubigné.

— Eh ! mon Dieu ! Madame, s'écria le colon, est-on toujours maître de son sort ? Et qui peut dire que, dans sa vie, telle ou telle chose n'arrivera jamais ? Vous, Madame, sortie d'une grande famille, vous voilà réduite en misère ; qui sait quelles destinées, en retour, attendent votre fille, élevée dans la pauvreté ? Mais je reviens à mon conseil, suivez-le, il est excellent. Vous n'avez qu'à vous présenter en habits de deuil, tenant vos enfants, chacun par la main. Sans que vous ayez besoin de prononcer une parole, le cœur de Marie Bonnard vous sautera au cou.

— Cependant, si je porte aujourd'hui ces habits de deuil, si je suis veuve, et si mes enfants sont orphelins, c'est parce que mon mari a été tué, combattant contre les droits du sien, et quand elle saura mon nom...

— Quand elle saura votre nom, — s'écria Larcher avec chaleur, — ses deux mains iront vers vous, et ses lèvres s'abaisseront sur le front de vos enfants. — Ne vous ai-je donc pas dit que c'est la meilleure et la plus sainte des femmes ?

Le lendemain le colon, en rentrant du travail matinal, trouva madame d'Aubigné appuyée contre le tronc du manguier, le regard fixé sur la maison à la petite tourelle, sur le toit de laquelle le soleil faisait danser ses rayons comme des aiguilles d'or. En apercevant Larcher, la pauvre veuve tendit vers lui une main, et, de l'autre, montrant la maison de Marie Bonnard :

— Je suis prête, dit-elle, voulez-vous bien me mettre sur la route ?

Ils partirent. Larcher ne l'avait point trompée. Elle n'avait pas paru sur le seuil de la porte que Marie Bonnard était accourue au-devant d'elle, en la saluant avec un de ces sourires et une de ces révérences qui fortifient les timides et désarment les orgueilleux. Madame d'Aubigné se sentit si vivement dominée, qu'elle fondit en sanglots. C'était assez pour faire comprendre à Marie qu'elle avait là devant les yeux une femme malheureuse, qui avait besoin de consolations. Les lugubres vêtements de la veuve, la présence de ses deux enfants ne laissaient pas de doute sur l'objet d'une pareille visite.

— Que puis-je faire pour vous, Madame ? murmura Marie en entraînant madame d'Aubigné sur un canapé, et en prenant aussitôt la petite Françoise sur ses genoux.

— C'est votre cœur que je viens implorer — répondit la pauvre mère, — moins pour moi que pour mes enfants.

— Me permettez-vous, Madame, de vous demander votre nom ?

— Ce nom, répondit madame d'Aubigné, peut mal sonner à votre oreille. Il est celui d'un homme qui fut l'ennemi de M. du Parquet.

Marie rougit légèrement et d'une voix bien douce :

— Les ennemis de M. du Parquet peuvent ne pas être les miens, Madame. Ensuite vous n'êtes que la femme de votre mari, à tout prendre.

— Je suis madame d'Aubigné, reprit la pauvre veuve ; mon mari a été tué dans l'émeute d'il y a quelques jours...

— Et votre maison a été bien lâchement incendiée, continua Marie, — vous êtes sans asile, je le sais, Madame. Je sais aussi que vous ne méritiez pas de si cruelles épreuves ; je ne parle pas seulement des dernières, mais de celles que votre vie entière a traversées. M. d'Aubigné a pu être, comme vous le disiez, l'ennemi de M. le général, mais il n'avait aucune raison pour être le mien. Il a été durement puni ; vous n'avez plus son bras pour vous protéger, vous êtes malheureuse et à plaindre, Madame. N'est-ce pas là un titre suffisant pour que je vous doive dire : Cette maison-ci est assez grande pour que vous y trouviez une place, vous, votre fils et cette charmante jeune fille, grave déjà comme le malheur ?

Après quelques minutes de conversation, madame d'Aubigné se trouva subjuguée par la grâce et l'affa-

bilité de Marie Bonnard. Le lendemain, ces deux femmes étaient conquises l'une à l'autre, et madame d'Aubigné n'avait plus de secrets pour l'*amie* du général. Elle lui avait raconté page par page sa pauvre vie de femme et de mère, les plaies de son âme et les souffrances de son corps.

C'était une femme d'un grand caractère et d'un cœur élevé, que madame d'Aubigné. Ruinée par les crimes et les débauches de son mari, après avoir été la compagne fidèle de ses heures de prison à Niort et à Château-Trompette, elle s'était enchaînée volontairement à son exil dans le Nouveau-Monde. Elle avait, si ce n'était plus par amour, du moins par intelligence et par respect de ses devoirs, resserré au lieu de les briser, les liens de ce déplorable accouplement. Elle s'était concentrée surtout dans une affection profonde pour ses deux enfants.

Françoise avait ouvert son âme, son cœur, son esprit aux grandes et sérieuses leçons que madame d'Aubigné lui enseignait. Elle avait appris à lire dans les livres sacrés, et elle avait épelé déjà Plutarque qui devint plus tard sa lecture favorite. Elle avait singulièrement fortifié sa raison à cet austère commerce ; si bien qu'il n'y avait pas eu besoin, à l'âge même où elle était, de l'édifier sur la triste situation où elle vivait. Elle avait instinctivement donné à son affection et à sa tendresse pour sa mère un caractère sérieux dont celle-ci avait auguré quelque chose de grand pour l'avenir.

— Est-il vrai, demanda un jour Marie à madame d'Aubigné, que votre fille Françoise fut réduite à travailler la terre sur le seul coin cultivable et cultivé de votre habitation?

— C'est exact; la pauvre enfant, de ses mains délicates et frêles arrachait les mauvaises herbes du jardin, plantait les légumes, cueillait les fruits dont la vente nous aidait à vivre, et gardait même la basse-cour. Ah ! je ne sais quel sort l'avenir lui réserve, et si je la verrai jamais heureuse; mais il lui faudra bien des dédommagements pour racheter les humiliations qu'elle a supportées ici, sans compter les dangers...

— Les dangers ? fit Marie.

— Oui, et d'abord le bâtiment qui nous transporta à Saint-Christophe (1) faillit être pris par les Espagnols. J'allais Françoise en ce temps. L'émotion du combat auquel nous avions assisté, avait tari mon lait; la pauvre enfant fut sur le point de mourir d'inanition. On la crut même si bien morte que déjà le linceul l'avait recouverte, et on s'apprêtait à jeter son pauvre petit corps à la mer...

— La mer pour tombe ! s'écria Marie Bonnard en pâlisant et en frissonnant. Cette idée me glace d'effroi !

— Je mendiai quelques instants de grâce, de répit ;

(1) Malgré l'affirmation très-honorable de M. le duc de Noailles, il y a des doutes sur ce point de savoir si Françoise d'Aubigné est née en France ou à Saint-Christophe. Ici, nous adoptons la première version, la plus répandue.

on eut pitié de ma douleur, on laissa encore ce petit cadavre à mes baisers qui le réchauffèrent, je pense. Françoise revint à la vie, elle ressuscita ; j'appelle cela une résurrection. Et, comme par un miracle dont Dieu seul est capable, le lait tari afflua à mon sein. Ce n'est pas tout : sur cette habitation désolée, il y a de cela trois mois, un jour que la pauvre enfant avait conduit notre basse-cour paître dans une savane, elle s'assit tout près d'un bouquet touffu de raisiniers de mer. A peine accoudée sur l'herbe, elle sentit le point d'appui fléchir peu à peu, et sur son bras nu, le froid gluant d'un serpent qui se *délovait* et dont la queue irritée commençait à fouetter l'herbe. Françoise se leva avec précipitation, bondit de vingt pas, et vit le serpent ramassé sur lui-même, la gueule béante et l'œil flamboyant. Elle arriva morte de frayeur à la case et se jeta dans mes bras où elle s'évanouit.

Un jour que Françoise d'Aubigné, devenue Madame de Maintenon, racontait ces détails à la cour, où sa puissance commençait à poindre, l'évêque de Metz l'interrompit pour lui dire :

— Madame, ce n'est pas pour rien qu'on revient de si loin !

Marie Bonnard ne fit pas la même réponse à Madame d'Aubigné ; mais elle pressa Françoise contre son cœur avec une effusion toute maternelle, et s'écria :

— Chère enfant, le ciel vous doit bien des compensations dans l'avenir !

XIX

On se souvient qu'après la victoire des amis de du Parquet, Lefort avait expédié à la Guadeloupe un brigantin avec les instructions nécessaires pour assurer la délivrance du général. A bord de ce bâtiment était embarqué un ami dévoué de Lefort, nommé Matthieu Michel, porteur d'une lettre de La Pierrière, adressée à Patrocle de Thoisy qui, depuis l'échauffourée de Saint-Christophe, était demeuré à la Guadeloupe, y exerçant *in partibus* les fonctions de gouverneur général des îles. Cette lettre que j'emprunte à des documents historiques, était ainsi conçue :

« Monsieur, le sujet de la tragédie qui s'est jouée
« quelques semaines en cette isle de la Martinique,
« est trop long pour vous le représenter par le menu.
« Je laisse au porteur d'icelle à vous en faire le récit
« comme témoin de tout, et comment je m'y suis ac-
« quitté de mon personnage. Enfin nous nous sommes
« défaits de tous les mauvais esprits factieux, ennemis
« et perturbateurs du repos public; ensuite de quoy
« je pense, sous votre meilleur avis, Monsieur, qu'il
« nous est besoin d'une absolution générale, que vous
« nous pouvez octroyer et envoyer, s'il vous plaist, telle
« et en la façon que votre bonté et prudence le trou-
« vera plus à propos pour le maintien de cette colonie
« au service du roy, et asseurer nos insulaires des in-

« quiétudes et deffiances que leur cause le remords
« des choses passées. En cela, Monsieur, je crois que
« vous ferez un acte de justice qui fera paroistre avec
« éclat l'autorité et la qualité que vous avez en ces
« isles de l'Amérique.

« Je suis, etc. »

Quelques jours après, le brigantin revint de la Guadeloupe avec l'absolution demandée par La Pierrière. Matthieu n'était point à bord ; mais il avait envoyé à Lefort un compte rendu de ses négociations secrètes. Lefort courut chez Marie, et en l'apercevant :

— Victoire ! cria-t-il, victoire ! — Puis il l'entraîna dans une chambre où ils s'enfermèrent tous deux.

Françoise d'Aubigné jouait dans la pièce où Marie et Lefort avaient échangé les premières paroles ; elle resta assise devant la porte de l'appartement où ils s'étaient retirés.

— Eh bien ! dit Lefort, Matthieu Michel m'écrit que Thoisy a refusé net de proposer au commandeur d'échanger ses deux neveux contre le général. « M. de Poincy, a-t-il répondu, est un factieux avec qui il ne m'est pas possible de traiter. » Il lui faut la soumission du commandeur, comme si c'était là un homme à se jamais soumettre ! Maintenant, continua Lefort, nous voilà assez engagés dans l'action pour que vous m'expliquiez, Madame, ce que vous vous proposez de faire.

— Quoi qu'il arrive, je puis toujours compter sur vous, n'est-ce pas, Lefort ? — Vous avez bien expliqué

à Matthieu Michel qu'il doit rester à la Guadeloupe? — Vous lui avez bien dit que son rôle est de fomenter contre M. de Thoisy une foule de petites intrigues, d'ourdir contre lui de petites conspirations, de lui susciter une multitude de petits ennuis ! Si Matthieus'y prend habilement, s'il dirige bien ses coups d'épingle, la vie ne sera plus tenable pour M. de Thoisy à la Guadeloupe. Force lui sera de fuir cette île et de chercher refuge quelque part. Ce n'est point à Saint-Christophe qu'il songera à se rendre. Il viendra donc à la Martinique, tout naturellement. De ce jour-là, du Parquet sera sauvé, Lefort !

— Je me fie à vous, Madame ; mais une fois Thoisy rendu ici ?

— C'est alors, mon ami, que le projet devient difficile, périlleux même, pour vous, pour moi, pour tous ceux qui y mettront le cœur et la main. Ce que j'ai rêvé d'exécuter alors, ce que vous m'aiderez bien certainement à exécuter, est si audacieux, Lefort, que vous me permettrez, jusqu'à la minute où je vous commanderai de marcher, de garder le silence, et de porter seule mon secret.

— *Amen*, répondit Lefort en s'inclinant. Au jour qu'il faudra, je serai prêt, Madame.

Françoise d'Aubigné avait entendu cette conversation. Tout autre enfant eût continué ses jeux ou sa lecture. Françoise, grave et réfléchie comme elle était, ne perdit pas une seule des paroles qui venaient d'être

dites. Lorsque Lefort sortit de la chambre, elle le regarda avec étonnement, et, dès que Marie Bonnard se trouva seule, la jeune fille se jeta dans ses bras et l'embrassa avec enthousiasme.

Mademoiselle d'Aubigné avait conçu, tout à coup, une sorte d'admiration pour cette femme qu'elle se prit à aimer, de ce moment, avec une ferveur passionnée. Il lui semblait que les héros dont elle lisait si souvent la vie dans Plutarque, revivaient pour elle, par quelques côtés, dans cette âme énergique, résolue et dévouée.

Michel avait fait merveilles à la Guadeloupe, dans sa mission.

Excité par lui, de Thoisy, déshérité de son gouvernement de Saint-Christophe, mais toujours légalement investi de son commandement sur les autres îles, se mit en tête de vouloir être, de fait, le gouverneur de la Guadeloupe en absorbant l'autorité du chef de cette colonie. Michel exagéra à ses yeux les dispositions peu favorables qu'on montrait, de toutes parts, aux seigneurs de la Compagnie dont il se posait comme le représentant officiel en Amérique ; il lui persuada que la révolte de la Martinique avait été soufflée par de Poincy comme une protestation aux droits de la Compagnie des îles, que l'esprit de rébellion gagnait tous les jours, à ce point que Hoüel, le gouverneur de la Guadeloupe, pourrait bien, par crainte d'événements fâcheux, se mettre du parti du commandeur et octroyer par faiblesse des concessions funestes.

De Thoisy considéra donc qu'il était de son devoir de prévenir le mal; et il pensa n'y pouvoir pas plus sûrement arriver qu'en supplantant Hoüel dans son gouvernement.

Ces perfides conseils de Michel avaient enivré Patrocle de Thoisy. Ils avaient d'autant plus d'opportunité que, en effet, une forte opposition contre la Compagnie couvait dans la colonie. Hoüel, esprit prudent et politique, s'efforçait, par la conciliation et par des mesures habiles, de détourner l'orage qu'il surveillait surtout du côté de Saint-Christophe. Il était préoccupé constamment de l'idée de ne point laisser l'influence du Commandeur pénétrer à la Guadeloupe.

L'intrusion de Patrocle dans les affaires du gouvernement donna, d'abord, de l'ombrage à Hoüel, et lui inspira en même temps de sérieuses inquiétudes. Les murmures commencèrent bientôt à circuler; l'antipathie qu'inspirait de Thoisy se manifestait ouvertement, et la Guadeloupe menaçait de subir les mêmes rudes épreuves par où venait de passer la Martinique.

Hoüel et Patrocle se trouvèrent, un beau jour, en pleine hostilité, et l'anarchie la plus complète régnait dans la colonie. Hoüel avait déjà parlé de renvoyer de Thoisy. Celui-ci invoquait son autorité souveraine, et, de son côté, songeait à révoquer le gouverneur. La lutte pouvait se prolonger et allumer la guerre civile. Matthieu Michel mit fin à ce déplorable conflit en persuadant à de Thoisy que ses jours étaient menacés, qu'il y avait

contre lui un complot criminel, et que le plus simple était de quitter la Guadeloupe et de chercher un asile à la Martinique où la récente victoire des amis de du Parquet sur les adversaires de la Compagnie ne pouvait que lui assurer un sympathique accueil.

De Thoisy, encore cette fois, se fia à Matthieu. Il s'embarqua de nuit, mystérieusement, et fit voile pour la Martinique où il débarqua le 3 janvier 1647.

Dix minutes après l'arrivée de Thoisy, Lefort, Matthieu et La Pierrière s'enfermaient secrètement chez Marie Bonnard, dont le visage rayonnait de joie.

— Il faut, dit-elle, que l'un de vous écrive et signe la lettre dont voici la minute.

— A qui est adressée cette lettre ? demanda Lefort.

— A M. le Commandeur de Poincy, répondit Marie. Lisez-la, Lefort.

Lefort lut cette lettre qui avisait M. de Poincy de l'arrivée de son ennemi à la Martinique, où il était reçu avec les plus grands honneurs ; mais on le prévenait en même temps que cet enthousiasme serait vite changé en haine et en malédictions, du moment que les habitants sauraient que M. de Thoisy avait refusé de lui proposer l'échange de ses deux neveux contre du Parquet. La lettre ajoutait que si le Commandeur trouvait qu'il y eût quelque bon parti à tirer de la présence de Thoisy dans l'île, il eût à envoyer à la Martinique un navire, commandé par un homme en qui il eût pleine confiance, et muni de pouvoirs assez

étendus pour traiter de toutes les combinaisons possibles.

— Pardieu ! s'écria Lefort, il ne me répugne en rien d'écrire et de signer un pareil billet. — Qui le portera ? demanda-t-il ensuite.

— Moi, répondit Matthieu.

— Ce soir même, ajouta La Pierrière, un navire sera à votre disposition. Je cours au-devant de Thoisy.

— Où le conduisez-vous loger ?

— Chez les Révérends pères Jésuites, aux portes de Saint-Pierre ; ils ont revendiqué l'honneur de le recevoir.

Le message dont Matthieu était porteur était de nature à causer une grande joie à Poincy. Malgré le désastre qui avait suivi l'infructueuse tentative de du Parquet, malgré la réserve observée depuis ce moment par de Thoisy, le Commandeur ne dissimulait pas ses inquiétudes. Un ennemi libre est toujours dangereux. De Thoisy pouvait bien, un jour ou l'autre, à la tête de forces importantes recrutées dans les deux îles, tenter une descente à Saint-Christophe, et rien ne répondait qu'il ne réussît pas. L'occasion s'offrait belle à lui de se débarrasser de ce compétiteur ; à quelque prix que ce fût, il ne devait pas la manquer.

Quant aux vagues insinuations de la lettre, relativement au parti à tirer et de la présence de Thoisy à la Martinique, et de la disposition où allaient être les habitants à son égard, de Poincy en avait parfaitement compris le sens.

Il accueillit Matthieu à bras ouverts, et, aussitôt, il ordonna l'armement de cinq bâtiments, avec huit cents hommes de troupes.

Une pensée arrêta cependant de Poincy. Cette ouverture qu'on lui faisait ne cachait-elle pas un piège, une trahison, une surprise ? Il pressura le sens de la lettre qu'il avait sous les yeux, et n'en put rien faire sortir autre chose que ce qu'elle contenait : la proposition évidente de lui livrer pieds et poings liés son antagoniste. Il fit venir Matthieu Michel et lui confia les doutes qu'il éprouvait.

— Monsieur le Commandeur, se contenta de lui dire Matthieu, il n'est pas de preuve plus grande à vous donner de la sincérité de nos intentions que celle-ci : chargez-moi de fers et jetez-moi dans le plus obscur de vos cachots jusqu'au retour de vos navires de la Martinique, et si le dénouement de cette expédition ne répond pas à nos espérances et à nos promesses, vous me ferez périr de tel genre de mort qu'il vous plaira de choisir, le plus atroce que vous pourrez imaginer.

Le Commandeur lui tendit la main et lui dit :

— Soit ! Je vous crois, monsieur Michel. Puis il appela un officier et lui donna un ordre à voix basse.

Quelques minutes après, Matthieu Michel vit entrer dans la pièce où il se trouvait, du Parquet entouré de gardes. Le colon poussa un cri et se jeta dans les bras de son général, dont la captivité n'avait altéré ni la hauteur superbe, ni la dignité, ni l'affabilité. Après cet

épanchement du seul bonheur dont il eût joui depuis près d'une année, du Parquet s'adressant à de Poincy :

— Monsieur, lui dit-il, je n'avais rien à espérer de vous ; vous venez cependant de me faire oublier tous mes malheurs. J'apprends que mon île est heureuse, pacifiée et prospère ; je sais mes amis fidèles, je sais que ceux que j'aime plus que ma vie ont le courage et la bonté de m'attendre. Je vous remercie de ce baume que vous avez versé sur mes plaies. Maintenant, faites-moi reconduire en ma prison.

— Général, — répondit de Poincy en s'avancant vivement vers du Parquet, — vous n'êtes plus prisonnier que sur votre parole.

— Et quelles conditions mettez-vous à cette douteuse liberté, Monsieur ? Avant de vous donner ma parole, je veux savoir ces conditions. Jusqu'alors je reste prisonnier.

— Quelle âme de fer ! pensa de Poincy. Puis, s'adressant à du Parquet : — Général, la première condition que je pose à votre liberté est celle-ci : votre parole de gentilhomme que, laissé seul avec moi dans cette pièce, vous ne tenterez en aucune façon de vous évader.

— Cette condition me fait trop d'honneur, Monsieur, pour que je ne m'empresse pas de l'accepter. Vous me redoutez, même désarmé, et ayant à votre service deux ou trois mille mousquets prêts à faire feu

sur moi au premier cri d'alarme. C'est me combler, Monsieur. J'accepte donc. Après ?

Le Commandeur se mordit les lèvres ; il venait de grandir de cent coudées ce héros, redoutable en effet.

— C'est, reprit-il, dans le tête-à-tête d'une conversation intime que je vous dirai les autres conditions. Nul ne s'avisera de penser, si vous les acceptez, qu'elles ne soient honorables.

— Je l'espère, répliqua du Parquet.

De Poincy ordonna aux gardes de sortir ; il ne resta plus dans la pièce que le Commandeur, du Parquet et Matthieu Michel.

— Général, — dit le Commandeur en passant à du Parquet le message apporté par Matthieu, — lisez ceci. — Et quand du Parquet eut terminé sa lecture : — C'est moi-même, Monsieur, — continua de Poincy, — qui partirai cette nuit pour la Martinique ; vous m'accompagnerez dans ce voyage. Nous resterons en rade tous les deux ; et à bord de mon navire, j'attendrai les propositions qui me seront faites par vos amis. A bord, comme ici, vous serez mon prisonnier sur votre parole. Vous vous engagerez sur l'honneur à ne point tenter de vous évader, à ne point accepter une fuite qui vous serait offerte en vue de ce rivage.

Du Parquet hésita, puis :

— Ne me conduisez pas en vue de la Martinique, répondit-il ; ne me faites pas entrevoir ce rivage où tout ce que j'aime m'appellerait et me tenterait. Je ne

sais pas bien, je devine, il est vrai, comme vous, ce que veulent mes amis ; mais s'ils ne réussissaient pas, s'il fallait, après avoir respiré l'air de ce pays qui est devenu ma patrie, voir fuir derrière moi cette terre aimée, sans avoir embrassé ceux qui me tendraient les bras du rivage... je ne résisterais pas, Monsieur, à ce naufrage de mes espérances, je mourrais ou je manquerais à la parole que je vous donnerais... Oh ! non ! non ! ne me conduisez pas à la Martinique... la tentation serait trop ardente. Me sentir si près de tout ce que j'aime, me donnerait le vertige. Je tiens à rester gentilhomme et honnête homme.

De Poincy réfléchit un moment :

— Il s'agit, reprit-il, de gagner du temps, général ; il s'agit, pour vous d'être libre huit ou dix jours plus tôt ; votre présence peut même décider du succès de l'entreprise, en enflammant le courage et le dévouement de vos amis.

Le Commandeur plaidait sa propre cause en ce moment. Il était clair qu'il avait intérêt à tenir le plus vite possible de Thoisy en son pouvoir. Il ne doutait pas que la vue de du Parquet ne dût exciter l'audace de ses amis, et les déterminer à ne plus reculer. Aussi le Commandeur attendit avec anxiété la réponse du général.

— J'ai dit, Monsieur, répliqua du Parquet, toute ma pensée, je l'ai exprimée avec franchise ; ne me tentez pas, Monsieur, ne me tentez pas !

Le Commandeur, après avoir vainement cherché dans la logique de son éloquence, l'argument tant désiré, se rabattit sur la logique brutale des pouvoirs tout-puissants qu'il avait sur son prisonnier. Là, il trouva.

— Général, est-ce votre dernier mot ? demanda-t-il.

— Mon dernier mot, Monsieur le Commandeur.

— Eh bien ! tant pis pour vous ! Holà ! cria-t-il d'une voix courroucée, quelqu'un ! Faites avancer les gardes, dit-il à l'officier qui se présenta, et reconduisez M. du Parquet en sa prison ; qu'on lui mette les fers aux pieds et les fers aux mains. Vous me répondez de lui sur votre tête !

Du Parquet se retira le front haut, pressa la main de Matthieu Michel, et jetant à de Poincy un regard plein de mépris :

— C'eût été, lui dit-il, la première fois que la peur m'aurait fait changer de résolution. Vous ne l'espérez pas, Monsieur ?

Matthieu Michel porta la main à ses yeux mouillés de larmes.

— Monsieur le Commandeur, — dit-il à de Poincy, — ma mission est terminée. Je n'ai plus rien à faire ici ; mais je dois vous affirmer que les huit cents hommes et les cinq navires que vous allez expédier à la Martinique ne suffiront pas à vous faire livrer votre ennemi. Quand j'aurai dit à mes compagnons l'outrage que vous avez fait subir à notre général, il n'y en aura pas un qui ne

jure de le venger. Et si vous vous avisiez de me retenir prisonnier, en ne me voyant pas revenir, on saura ce que cela signifie. Puis-je sortir d'ici, Monsieur?

— Oh ! vous le pouvez ! répondit de Poincy en riant aux éclats.

Matthieu resta stupéfait devant cette explosion de joie.

— Je vous étonne, n'est-ce pas ? et je m'explique votre belle tirade de tout à l'heure. Vous n'avez donc pas compris qu'il y va de mon intérêt, de celui du général, de celui de vos amis, que M. du Parquet se trouve en rade de Saint-Pierre, à bord de mon navire, au moment où je négocierai avec la Martinique ? Puisque M. du Parquet ne me répond pas, libre sur sa parole, d'être assez sage, en cas d'insuccès, il fallait bien que je l'eusse avec moi, sous la main, tout prêt, si besoin est, à passer de mon bord dans le canot qui le conduira au rivage. C'est brutal de ma part si vous voulez ; mais le fond doit faire pardonner les apparences. N'ai-je pas bien fait de prendre ces précautions, voyons ? Quant à vous, ne vous en déplaît, mon cher, vous demeurerez à Saint-Christophe, parce que si vous vous trouviez à bord, vous seriez capable de faire savoir à vos Martiniquais que leur général est là, à leur portée ; et pour peu que l'affaire trainât ou manquât, ils seraient gens à livrer bataille pour le ravoïr. J'attache à tenir entre mes mains ce Thoisy un bien autre prix qu'à posséder M. du Parquet. Mais je ne veux lâcher l'un que

contre l'autre, cependant ; donnant donnant. Vous êtes prisonnier à Saint-Christophe, sur parole. Adieu donc, et à bientôt, j'espère !

Le soir les troupes étaient embarquées, et les navires mettaient à la voile, s'orientant sur la Martinique.

Du Parquet n'avait pas été médiocrement étonné de se voir transporté à bord. Il demanda bien quelle route suivait le navire dans la chambre basse duquel on l'enferma ; mais défense avait été faite de répondre à ses questions. Du Parquet s'imagina que de Poincy le faisait conduire en France, ou peut-être encore sur quelque point désert du Nouveau-Monde, dans quelque île inhabitée où il l'abandonnerait. Son sort, enfin, était pour lui un mystère dont il attendait le dénouement avec cette résignation et ce courage qui ne lui avaient jamais failli.

Les choses avaient assez bien marché à la Martinique, au gré des désirs de Marie et de Lefort. Ils avaient habilement calculé le moment où ils commencèrent à mettre en circulation le refus de Thoisy d'échanger contre du Parquet les deux neveux du Commandeur. L'ébrulement de ce fait avait été combiné avec l'arrivée probable du plénipotentiaire de Saint-Christophe, et il produisit sur les habitants de la Martinique l'effet qu'on en espérait. Un cri d'indignation s'éleva dans Saint-Pierre contre une telle perfidie, après le dévouement que du Parquet avait montré à la cause de cet égoïste et de cet ingrat.

Marie passait les nuits et les jours à interroger la haute mer, épiant si une voile allait enfin doubler la pointe de la Perle. Au moment où elle aperçut un grand navire se traînant comme un fantôme le long de l'horizon que la brume du soir commençait à obscurcir, elle poussa un cri de joie, et se sentit si émue qu'elle dut s'appuyer sur l'épaule de Lefort.

— Vos mesures sont bien prises, n'est-ce pas ? demanda-t-elle au dévoué gentilhomme. Vous êtes assuré que personne ne nous trahira à l'heure suprême ? Ah ! dit-elle tout à coup, un second bâtiment vient de doubler la pointe.

— En voici un troisième ! s'écria Lefort.

Le gentilhomme devint plus attentif à ce mouvement de l'horizon ; quand il eut compté cinq bâtiments, son front se rembrunit et il secoua la tête.

— Je trouve, dit-il, que c'est trop ; cinq bâtiments pour ramener de Saint-Christophe Matthieu Michel !

— Vous m'effrayez, murmura Marie en pâlisant. Dites-moi toute votre pensée, Lefort ; vous ne devez me rien cacher, à moi.

— Eh bien ! je soupçonne quelque projet d'attaque de la part de Poincy. Il se sera dit que, s'il pouvait avoir son ennemi sans rendre le général, ce serait double coup...

— Ah ! mon Dieu ! tout est donc perdu ! Oh ! s'il y a trahison, Lefort, défendons-nous et vengeons-nous.

XX

En rentrant à Saint-Pierre, Lefort trouva la ville en émoi. L'arrivée des cinq navires qui couraient leurs dernières bordées pour venir prendre mouillage, avait jeté la consternation dans les esprits. La Pierrière partageait les mêmes craintes que Lefort; ces craintes se répandirent dans toute la population, et le cri : « Aux armes ! » retentit bientôt dans les rues et de case en case.

De Thoisy ne doutait pas que l'expédition ne fût dirigée contre lui. Il s'agissait, cette fois, de risquer son enjeu tout entier. Il fit mettre les troupes sous les armes, visita les forts et les batteries, et s'apprêta à une vigoureuse défense.

— Nous n'avons plus qu'un espoir, dit La Pierrière à Lefort, c'est, quand les navires seront mouillés, de voir Matthieu Michel débarquer. S'il nous revient, tout est sauvé : s'il n'est point à bord, nous sommes trahis comme tu disais.

Les cinq bâtiments mouillèrent l'un après l'autre, assez au large, dans la partie de la rade la plus rapprochée du lieu appelé aujourd'hui la Pointe-Lamarre, entre Saint-Pierre et le Prêcheur.

Il avait été convenu avec Marie Bonnard que si Matthieu arrivait tout d'abord chez elle, elle ferait prévenir ses amis. Une heure se passa, sans qu'on entendît parler de Matthieu, ni à la maison de Marie, ni chez

Lefort, ni chez La Pierrière. Pendant qu'on renforçait les postes le long du rivage, en échelonnant les sentinelles jusqu'en face du mouillage des navires, et que tous les préparatifs se faisaient pour l'attaque du lendemain, La Pierrière, Lefort et Marie Bonnard tenaient conseil.

Après bien des conjectures et bien des hésitations, Marie ouvrit cet avis :

— Puisque Matthieu ne vient point à terre, il faut que quelqu'un se rende en parlementaire à bord d'un des navires.

— Comment s'y prendre ? objecta La Pierrière. M. de Thoisy a, prudemment, interdit toute communication entre la terre et les bâtiments. Il ne sera pas possible de mettre à la mer une embarcation, si petite qu'elle soit, sous peine, au délinquant, d'être fusillé.

— Mais ce qu'on n'a pas pu interdire de mettre à la mer, s'écria tout à coup Lefort, ce sont les bras d'un bon nageur, et j'offre les miens ; à condition, ajouta-t-il en se tournant vers La Pierrière, que tu feras placer sur le point que je choisirai des factionnaires dévoués à nous.

A l'heure où les factionnaires devaient être relevés, sur un espace de cinq cents pas environ, se trouvèrent réunies les huit ou dix personnes confidentes de ce projet qui pouvait coûter la vie à Lefort. La Pierrière lui-même, le mousquet sur l'épaule, prit faction comme un simple soldat, au lieu où cet ami, dévoué jusqu'à

l'aveuglement, se jeta à la mer. Calmes et unies en ce moment, les lames expiraient mollement sur le sable fin et noir du rivage. Lefort put donc, en nageur athlétique, gagner le large rapidement. Pendant quelques minutes, on aperçut sa tête au-dessus de la surface des flots, peu à peu il s'enfonça dans les ténèbres, puis l'on ne vit plus rien.

Lefort nagea pendant près de trois quarts d'heure. Arrivé dans l'ombre que projetaient sur la mer les murailles élevées des navires, il se dirigea vers celui à bord duquel il avait vu, avant la nuit, flotter le pavillon de commandement. Jusque-là, Lefort ne s'était point aperçu que son approche eût été remarquée. C'est si peu de chose, le corps d'un homme flottant ou glissant sur l'étendue de la mer ! De Poincy, qui soupçonnait bien que quelque communication s'établirait entre son bord et la terre, avait ordonné qu'on fit bonne garde, et qu'on accueillît tout parlementaire qui se présenterait.

Déjà Lefort nageait au milieu du petit clapotement qui se produit, même par les mers les plus calmes, autour de la coque d'un navire, et il s'impatiait qu'on ne le vit pas. Il fit le tour du bâtiment, à distance cependant. Enfin il se décida à hélér un factionnaire qui se promenait sur le pont. Un « Qui vive ! » lui fut lancé, auquel il répondit. Sur l'invitation du factionnaire qui jeta la nouvelle à bord, Lefort s'approcha et se hissa le long des flancs du bâtiment.

— Qui êtes-vous, d'où venez-vous, que demandez-vous? dit l'officier qui le reçut.

— Je me nomme le capitaine Lefort ; je viens de terre, et je demande, tout d'abord, à me couvrir d'un vêtement un peu chaud, avant de me présenter devant votre commandant.

On jeta sur les épaules du colon une espèce de couverture, et on lui offrit à boire un verre d'eau-de-vie.

— N'avez-vous point à votre bord ou sur un de vos bâtiments, un habitant de cette île nommé Matthieu Michel? demanda-t-il à l'officier.

— Ce n'est point à moi de vous répondre.

Lefort, introduit devant M. de Poincy qu'il ne connaissait point, commença par lui renouveler la question adressée à l'officier. Le Commandeur lui annonça alors que Matthieu était resté en otage à Saint-Christophe. Puis il lui demanda si c'était bien lui qui avait écrit la lettre apportée par Matthieu Michel.

— Dans cette lettre, reprit-il, vous offrez de livrer M. de Thoisy, du consentement et avec le concours des habitants de la Martinique, en échange de votre général. Êtes-vous toujours dans les mêmes dispositions?

— Toujours. M. de Poincy accepte-t-il l'échange? Qui en fera foi?

— La caution que je vous donnerai. — Ma personne vous sera acquise en otage, jusqu'au moment où M. du Parquet libre vous sera rendu.

— M. de Poincy tient-il à vous autant que nous tenons

à notre général, pour vous placer ainsi sur le même rang ?

— Je puis vous le garantir.

— Votre nom, Monsieur ?

— Je suis le Commandeur de Poincy.

Lefort recula de deux pas, en saluant avec respect.

— Allons, posons vite nos conditions, reprit le Commandeur, — asseyez-vous, capitaine.

— Nos conditions, reprit Lefort, ne seront pas longues à stipuler. Je vous amène M. de Thoisy à votre bord ; vous, Monsieur le Commandeur, vous restez entre nos mains jusqu'au retour de M. du Parquet, le tout sur notre parole réciproque de gentilshommes.

— Vous avez ma parole.

— Cela suffit. Je retourne donc à terre par la même voie.

— Bon voyage, capitaine !

— A revoir, Monsieur le Commandeur.

Lefort, debout sur le plat-bord du bâtiment, s'élança dans la mer. De Poincy, la tête passée par un des sabords, suivit le sillage lumineux que traçait l'intrépide nageur.

— Allons ! dit-il en rentrant dans sa chambre, il faut avouer que c'est là un vaillant homme et un courageux ami !

Le lendemain, c'était le 17 janvier, avant le lever du jour, la ville de Saint-Pierre était prête à soutenir l'attaque dont elle se croyait menacée. De Thoisy,

après avoir inspecté les postes, était rentré à l'habitation des Jésuites, où il avait entendu la messe.

Pendant la nuit, un conseil avait été tenu dans la maison de Marie Bonnard, et là avait été résolu l'acte audacieux dont l'exécution fut confiée à Lefort. Le procès-verbal qui avait été dressé de cette séance nocturne, est rapporté tout au long par le père du Tertre. Il était signé de Jérôme Sarrat, seigneur de La Pierrière; Louis de Guerenangoau, sieur de Rossillon; de la Renardière; de Beaujeu; de la Haye; Lefort, et de la Housaye, au nom duquel avait été ajouté en marge : « Ne signe pas ne sachant pas écrire. » Il y avait eu hésitation parmi tous ces gentilshommes sur celui d'entre eux qui oserait arrêter M. de Thoisy, lieutenant général des îles pour le roi. C'était comme une offense à la personne du roi lui-même. Lefort se trouvait tellement engagé déjà dans l'affaire, qu'il réclama ce périlleux honneur.

— Consignez au procès-verbal, dit-il, que cette mission m'est confiée « comme au plus brutal de l'île (1). »

Si la plus vive anxiété régnait parmi les quelques personnes initiées à ce terrible secret, l'inquiétude n'était pas moins grande du côté de Poincy. De son bord, toutes les longues-vues étaient braquées sur le rivage, épiant les mouvements de la population, et suivant les préparatifs du combat. Le Commandeur se promenait avec agitation sur le pont de son navire,

(1) Texte historique.

indécis s'il devait entreprendre un simulacre d'attaque pour aider peut-être au dénouement de l'acte qui se préparait. Il regardait avec irritation à sa montre, et se répétait tout bas : « Dans un quart d'heure : » puis, le quart d'heure passé, il en obtenait un autre de son impatience. Bien près de deux heures s'étaient écoulées ainsi.

Lefort venait de rassembler une compagnie de grenadiers, et s'était dirigé vers la maison des Jésuites. Les officiers seuls avaient été informés, au dernier moment, de la mission qu'ils allaient remplir. La maison des Jésuites fut cernée à distance ; Lefort seul pénétra dans l'intérieur.

De Thoisy, en grande tenue, se promenait avec un dominicain, le révérend père du Tertre, sous une allée de citronniers. En apercevant Lefort, qu'il s'imagina lui être envoyé pour quelque ordre de service, il s'avança en disant :

— Capitaine, qu'y a-t-il ?

— Il y a, Monsieur, répondit froidement Lefort, que j'ai mission de vous arrêter.

— M'arrêter ! — s'écria de Thoisy en portant la main à son épée. Mais Lefort le saisit vigoureusement par le bras, et tira en l'air un coup de pistolet en signal convenu. Tout d'abord ce furent les gens de la maison et tout le personnel du couvent qui accoururent.

— Chargez l'insolent ! — commanda de Thoisy.

Mais, en même temps, la compagnie des grenadiers entra au cri de : « Vive du Parquet ! » dispersa la poignée des défenseurs officieux de Thoisy et enveloppa celui-ci dans une muraille vivante. Le cri poussé par les grenadiers avait rebondi par-dessus les haies de l'habitation des Jésuites; répété par les affidés au complot, il gagna bientôt les rues de Saint-Pierre, où tout le monde le fit éclater avec enthousiasme, sans trop savoir pourquoi, ni à propos de quoi. Les troupes prirent les armes, La Pierrière à leur tête, et regardèrent passer de Thoisy et son escorte sans qu'un seul homme, officier ou soldat, parût s'en émouvoir. Lefort conduisit son prisonnier droit au rivage. De Thoisy voulut opposer quelque résistance. Lefort le saisit entre ses bras et le jeta dans une embarcation qui poussa au large.

Quelques instants après, un des officiers du bâtiment de Poincy, qui n'avait cessé d'examiner à la longue-vue tous les mouvements de la terre, accourut vers le Commandeur.

— Un canot, dit-il, s'avance à nous ; il est chargé de monde, et, en ce moment, un homme debout sur l'avant agite un drapeau. C'est, je crois, ce gentilhomme qui est venu à bord à la nage, hier au soir.

— Messieurs, cria de Poincy, en s'adressant aux officiers groupés autour de lui : M. de Thoisy est mon prisonnier !

Puis, descendant vivement dans l'entre-pont, il pé-

nétra dans la chambre basse où du Parquet était resté enfermé. Celui-ci, en apercevant le Commandeur qui avait eu soin, pendant toute la traversée, de ne point faire connaître sa présence à bord, poussa une exclamation de colère et d'étonnement à la fois.

— Général, lui dit de Poincy, je viens vous rendre la liberté.

— La liberté ! s'écria du Parquet ; où donc suis-je ?

— A la Martinique.

— A la Martinique ! vous ne me trompez point, Monsieur ! Et je suis libre !... A terre alors ! Oh ! laissez-moi descendre à terre tout de suite !...

— Attendez au moins que l'embarcation qui conduit à mon bord M. de Thoisy soit arrivée.

Le nom de Thoisy fut un trait de lumière pour du Parquet. Il devina tout.

De Poincy remonta sur le pont au moment où l'embarcation accostait le bord. Lefort fut le premier à franchir l'échelle. Il alla droit au Commandeur, et d'un ton très-énergique :

— Donnant donnant, Monsieur, lui dit-il, j'ai tenu ma parole, à vous d'exécuter la vôtre.

De Thoisy, pâle, défait, à moitié mort, fut hissé à bord. Les officiers, sur l'ordre de Poincy, et l'équipage tout entier, le saluèrent au passage.

— Vous êtes un grand criminel, Monsieur, murmura de Thoisy en s'adressant à Lefort.

Quand le prisonnier eut quitté le pont, de Poincy, tendant la main à Lefort :

— Je vous remercie, capitaine, de votre fidélité et de votre exactitude à tenir vos engagements. Vous ne serez pas moins satisfait de moi. Je vous ai promis de vous rendre M. du Parquet en échange de M. de Thoisy; regardez, Messieurs.

A ce moment, du Parquet mettait le pied sur le pont, au milieu des larmes de joie, des cris de surprise de tous les témoins de cette scène. Le Commandeur lui-même ne résista pas à cette émotion. Du Parquet pressa Lefort dans ses bras, et les autres gentilshommes martiniquais embrassèrent leur général avec effusion.

— En route, en route, Messieurs ! cria du Parquet. D'ici je vois le rivage couvert d'amis !...

— Général, lui dit de Poincy, il n'est pas juste que vous vous présentiez sans épée à votre peuple. Voici celle que vous portiez à Saint-Christophe, le jour où vous avez été fait prisonnier. Je tiens à honneur de vous la rendre, car personne ne s'en servirait aussi bien que vous.

— Merci, Monsieur le Commandeur.

— Et maintenant, reprit de Poincy, je vous demande votre main, général; me la refuserez-vous ?

— J'ai tout oublié, Monsieur. Ma vie recommence aujourd'hui ; je ne sais rien du passé.

Du Parquet descendit dans l'embarcation, qui s'éloigna du navire avec une rapidité si grande qu'on eût

dit que les rameurs avaient doublé de nombre et de forces. Le général se tenait debout à l'arrière ; Lefort, agitait sur l'avant un drapeau en poussant avec frénésie le cri de : « Vive du Parquet ! » que les passagers du canot répétaient en chœur.

Dès que leurs voix parvinrent jusqu'au rivage, ce même cri répondit au leur, comme un écho que rendaient le cœur et l'âme de toute une population. Mais nul ne devinait encore que du Parquet fût à bord de cette embarcation pavoisée de joie.

Avant que le canot eût touché le sable, du Parquet avait été reconnu. La population entière, on peut le dire, entra dans la mer jusqu'à mi-jambe, et ce fut littéralement sur les bras des habitants que le général débarqua. En mettant le pied sur la terre, les larmes dans les yeux et la voix tremblante d'émotion, du Parquet s'écria :

— A genoux, Messieurs, et remercions le ciel !

En moins de cinq minutes, le feu était aux canons des forts. Les vaisseaux de Poincy répondirent salve pour salve ; les cloches furent mises en branle, et les prêtres, groupés aux autels, entonnèrent le *Te Deum*.

Marie Bonnard, à qui il n'était point permis de prendre part officiellement à cette joie, était à genoux dans sa maison, pleurant de bonheur et chantant le *Te Deum* dans son cœur. Lefort entra tout à coup chez elle, et, la prenant par le bras, sans écouter ni ses remerciements ni ses efforts à trouver des expressions introuvables

pour rendre sa reconnaissance, il la conduisit en courant sur l'habitation de du Parquet, dont la marche était ralentie par l'enthousiasme de la population et des troupes. Il fit entrer Marie dans une pièce voisine du salon où le général devait recevoir, pour les congédier ensuite, les chefs de la colonie.

— Il ne faut pas, lui dit Lefort, que vous soyez la dernière à l'embrasser. Ce serait, par ma foi ! bien injuste.

Il se passa près d'une grande demi-heure avant que du Parquet pût arriver jusqu'à son habitation. Je n'essaierai pas de peindre l'agitation fiévreuse où était Marie, à qui les minutes semblaient des siècles. Enfin, à peine le dernier comparse du cortège officiel eut-il tourné les talons, que Lefort, ouvrant brusquement la porte, appela le général.

Du Parquet, en se retournant, aperçut Lefort soutenant une femme à moitié évanouie.

— Marie ! — s'écria-t-il, et la prenant dans ses bras, il la pressa contre son cœur, déposa sur ce front aimé tout ce que ses lèvres purent y faire passer de son âme. — C'est encore à vous, Lefort, que je dois d'avoir hâté le moment de ce bonheur. Merci, vous êtes un bien bon ami. Restez, ajouta-t-il, en voyant que Lefort voulait s'éloigner, restez, pour que je vous dise devant elle toute ma reconnaissance. Je vous dois à vous, à La Pierrière, à mes meilleurs amis, à vous surtout, Le-

fort, je vous dois la paix de mon île, la vie de Marie, ma liberté.

— Pardon, général, interrompit Lefort, nous n'avons tous été que les instruments d'une volonté et d'un courage supérieurs aux nôtres. Dans les temps de trouble que nous avons traversés, nos cœurs abattus se laissaient aller au découragement et au désespoir, la révolte menaçait de nous vaincre. Une femme est venue réveiller dans nos âmes l'honneur et le dévouement endormis; elle a tiré de leurs fourreaux nos épées engourdies et les a placées dans nos mains. Cette femme, la voilà! C'est encore elle qui a conçu et tramé ce projet audacieux de vous délivrer, en punissant la lâcheté et l'ingratitude de M. de Thoisy à votre égard. Général, s'il y a quelqu'un ici que vous devez remercier, c'est celle qui fut l'âme et la tête de ce complot couronné de succès; je n'ai été que le bras docile.

— Vous avez fait tout cela, Marie! murmura du Parquet en prenant avec effusion les deux mains de la jeune femme, et vous ne le disiez pas, et vous laissiez s'égarer sur ceux qui, certes, en méritent une bien large part, ma reconnaissance tout entière.

— Eh! qu'importe! s'écria Marie en se jetant au cou de du Parquet, donnez-leur, donnez-leur à ces chers et dévoués amis, toute cette reconnaissance dont je n'ai que faire... Je garde pour moi le bonheur, et mon lot est bien assez grand!

— Non, ce n'est pas assez d'un bonheur inavoué, d'un bonheur qu'il faut cacher, Marie ! A compter de cette heure, vous êtes et vous serez, pour tout le monde, ma femme bien-aimée. Ce mariage secret qui vous a unie à moi sera rendu public dès demain, dès ce soir, s'il se peut.

— Allons donc ! s'écria Lefort. — A la fin, ce mystère commençait de me peser. Et ce sera une grande joie pour moi d'entendre marier vos deux noms dans les acclamations de la foule ! — Général, ce soir, la ville de Saint-Pierre sera illuminée ; vous vous promènerez dans les rues, avec madame la générale au bras...

— A la condition, — dit madame du Parquet, — que vous pardonneriez aux coupables emprisonnés à cette heure.

— Je ne veux pas même savoir leurs noms... vivants ou morts...

— Très-bien ! — Il en est un cependant que vous serez forcé de connaître et qu'il ne faudra pas oublier, — s'écria tout à coup Marie, en s'échappant des bras du général et en allant prendre par la main Françoise d'Aubigné que la curiosité avait conduite sur les pas de Lefort, jusqu'à l'habitation de du Parquet.

— Une pauvre jeune fille en deuil ! je devine, murmura du Parquet en essuyant une larme.

— Mademoiselle Françoise d'Aubigné.

— D'Aubigné ! J'eusse été étonné de voir sa femme et ses enfants en habits de fête. Pauvre jeune fille,

continua le général, en embrassant Françoise sur le front, tout ce que ma femme a fait pour vous et vous a promis, je l'approuve, mon enfant.

Françoise ouvrit de grands yeux étonnés en entendant du Parquet appeler Marie sa femme; puis elle baissa ses belles paupières aux longs cils, et s'en alla, toute rêveuse et réfléchie, rejoindre sa mère. On eût dit qu'un des voiles de l'avenir venait de se déchirer devant elle.

XXI

Étranges mœurs que celles de ce temps-là où les dépositaires du pouvoir royal donnaient eux-mêmes le singulier exemple du mépris pour les formes judiciaires ! On avait alors une façon un peu expéditive de trancher le nœud des questions embarrassantes, et la brutalité militaire était l'argument le plus généralement adopté.

Ces habitudes, quoique beaucoup radoucies, depuis lors, sont restées longtemps encore à l'état de loi dans les colonies. Elles s'expliquaient aux époques primitives où se reportent ces récits, par le caractère des habitants qu'il fallait mener militairement et despotiquement, par l'éloignement de tout secours de la métropole, au milieu d'une population recrutée en partie de gens de sac et de corde. Les chefs, affranchis vis-à-vis de leurs administrés de toutes formalités, se sen-

tirent autorisés peu à peu à en user de même entre eux. Ainsi s'expliquent les faits que nous avons racontés et ceux qu'il nous reste à dire.

De Poincy, heureux de tenir sa proie, ne voulut pas rester un jour de plus à la Martinique. Il refusa l'hospitalité que du Parquet lui offrit noblement ; le soir même de sa conquête, il leva l'ancre et repartit pour Saint-Christophe. Il débarqua Patrocle de Thoisy dans la nuit, et le fit conduire au cachot. Le Commandeur se savait peu sympathique à la population de la colonie qu'il gouvernait. Déjà, pendant la captivité de du Parquet, il s'était manifesté en faveur du général des sentiments qui ajoutèrent au souci que de Poincy avait de se débarrasser d'un compétiteur comme de Thoisy, légalement investi des pouvoirs du roi, et dont la présence dans les îles pouvait soulever, d'un moment à l'autre, un mouvement insurrectionnel.

Le Commandeur fut d'abord indécis sur le sort qu'il réserverait à son prisonnier. Quelques cris de : « Vive Thoisy ! » ayant été proférés le lendemain dans la journée, de Poincy en conçut peur et rage à la fois ; il convoqua immédiatement un conseil composé de ses familiers les plus dévoués, à qui il demanda de se prononcer sur le parti à prendre à l'égard de Patrocle.

Le conseil prononça une sentence de mort.

Cette décision violente rencontra de l'opposition, cependant, de la part de l'un des membres présents à la délibération, et qui, après bien des efforts, obtint du

Commandeur qu'il se contenterait d'expédier M. de Thoisy en France, d'où certes il ne s'imaginerait jamais de revenir.

De Poincy s'arrêta à ce parti plus sage, plus juste, plus humain.

Quelques instants après, un officier se présenta dans la chambre où était enfermé de Thoisy, et en fit sortir un capitaine, fidèle compagnon de son infortune, qui avait obtenu le privilège de partager sa captivité.

— Est-ce donc, demanda de Thoisy à l'officier, que mon sort est décidé ? Que compte faire de moi M. le Commandeur ?

L'officier, conformément aux ordres qu'il avait reçus, ne répondit pas un mot à de Thoisy et se contenta d'emmener son compagnon.

— Est-ce à la mort que vous me conduisez ? — demanda celui-ci à son tour ; — du moins vous me donnerez le temps de m'y préparer, j'espère.

L'officier, muet comme un exécuteur, introduisit le capitaine dans la nouvelle prison qu'on lui avait destinée, l'y enferma et se retira.

De Thoisy demeura frappé de cette idée qu'on en voulait à ses jours. Mais il pensait que le Commandeur n'oserait pas, de crainte d'un soulèvement, le faire exécuter publiquement. Restait donc l'assassinat, une mort obscure, mystérieuse, enveloppée de toutes les ténèbres d'un accident. Quel que fût le moyen qu'on devait employer contre lui, de Thoisy se prépara à

mourir en chrétien. Il ne voulut point se mettre au lit, de peur d'être surpris pendant son sommeil. L'oreille collée contre la porte de sa prison, le front couvert d'une sueur froide, il s'étudiait à surprendre, à deviner les mouvements du dehors. Le moindre bruit de pas, le moindre éclat de voix qui arrivait jusqu'à lui le faisait frissonner de la tête aux pieds.

Vers minuit il entendit, distinctement cette fois, le pas cadencé d'un peloton et un cliquetis d'armes. Les pas s'arrêtèrent devant sa porte, la crosse des mousquets frappa le sol. De Thoisy recula de dix pas et alla tomber sur le pied de son lit, au moment où la clef tourna dans la serrure de la porte.

L'officier qui commandait le peloton formé de vingt soldats, se tint debout sur le seuil, l'épée dans une main, un pistolet dans l'autre.

— Monsieur, dit-il à de Thoisy, vous allez me suivre. Puis, il ajouta : — Je marche à vos côtés, Monsieur ; au moindre cri que vous pousserez, au moindre signe, au moindre geste, comme à la moindre tentative qui serait faite pour vous arracher de nos mains, je vous préviens que je vous brûle la cervelle. Marchons.

De Thoisy suivit le peloton qui, à la sortie de la prison, se trouva renforcé de trois cents hommes. La nuit était noire, et la pluie tombait à torrents, une de ces pluies diluviennes dont la tradition a été perpétuée aux Antilles ; le prisonnier, nu-tête (il avait oublié son chapeau dans le cachot), couvert d'un manteau de

campagne, traversa la ville où toutes les maisons étaient closes. On n'entendait que le bruit large et sonore de la pluie rebondissant sur le sol, le pas cadencé des soldats, et dans le lointain le grondement de la mer agitée.

— Allons-nous bien loin ainsi ? demanda le malheureux patient à l'officier qui l'escortait, toujours son pistolet au poing.

L'officier feignit de ne l'avoir point entendu. Un vague espoir s'empara de Thoisy, sans qu'il osât cependant s'arrêter à entrevoir la vérité, lorsqu'il vit son escorte prendre un chemin qui conduisait directement à la mer dont les lames, en se brisant sur la plage, commençaient déjà à faire jaillir leur écume jusqu'à son visage. Il aperçut enfin, dansant sur la cime des flots, un canot chargé de matelots l'aviron à la main, et de soldats le mousquet sur l'épaule ; à l'horizon, un bâtiment pavoisé de ses feux de nuit.

Sur le rivage, se tenait un petit groupe d'hommes duquel se détacha subitement, à l'arrivée du cortège, un personnage enveloppé dans son manteau. Ce personnage s'approcha de de Thoisy, constata son identité, et s'adressant à l'officier qui commandait l'escorte :

— C'est bien, Laforest ; faites embarquer le prisonnier, et songez que vous m'en répondez jusqu'à ce que le navire soit sous voiles. Au large donc !

Le canot gagna la mer. Le Commandeur (car c'était lui), l'œil fixé sur l'horizon, où il ne distinguait que

les feux allumés du navire, était dans une vive agitation. Enfin un coup de canon parti du bord lui annonça que le bâtiment avait levé l'ancre.

On ne pourrait pas nier que la conduite de Lefort à la Martinique et les brutalités de Poincy à l'égard de M. de Thoisy, revêtu au nom du roi d'une charge aussi importante que celle dont il était investi, ne méritassent d'être sévèrement punies. A son arrivée en France, de Thoisy rendit un compte détaillé des procédés dont il avait été victime et de l'attentat commis, sur sa personne, contre l'autorité royale. Ce que dans un cas pareil un gouvernement ferait aujourd'hui, tout le monde le comprend. On se contenta alors de condamner le Commandeur de Poincy à des dommages-intérêts envers de Thoisy. Il n'est pas certain même qu'il les ait jamais payés.

Du Parquet avait consacré les premiers moments de son retour à réparer par une active et sage administration les désastres de son absence. La colonie reprit bientôt l'essor où elle avait été arrêtée pendant la captivité du général. En moins de six mois, l'aspect de l'île avait entièrement changé; ce fut comme une résurrection. Ce que voyant et son esprit bouillant y aidant, du Parquet songea alors à s'étendre au dehors. Il avait jeté les yeux sur la Grenade, un peu surtout parce que deux ou trois tentatives y avaient déjà échoué; puis, parce qu'il avait appris que les Anglais convoitaient cette île. Enfin une dernière circonstance l'y décida.

Le grand capitaine des Caraïbes, nommé Kaïcroûane, vint le trouver à la Martinique et lui offrit de lui vendre la Grenade, marché qui fut accepté et conclu immédiatement, moyennant quelques couteaux, des serpes, une certaine quantité de bijoux, et deux quartauts d'eau-de-vie. Ce n'était pas cher assurément.

Du Parquet s'embarqua (1649) avec deux cents hommes d'élite, de bons approvisionnements et des munitions de guerre. Il prit possession de l'île au nom du roi de France. Malgré l'accueil amical que lui firent les Caraïbes, il avait trop d'expérience de leur caractère et de leurs habitudes, pour ne pas mettre, tout d'abord, sa nouvelle conquête sous la protection d'un fort construit à la hâte, et bien garni de canons. Il passa quelque temps à la Grenade, présida à l'organisation de la colonie, et repartit pour la Martinique, laissant le gouvernement de l'île à son cousin Le Comte, le même qui l'avait si vigoureusement assisté dans son expédition de Saint-Christophe.

Tant que du Parquet était resté à la Grenade, les Caraïbes qui le tenaient dans la plus haute estime et lui donnaient communément le nom familier de *compère* (ami), avaient montré les meilleures dispositions à l'égard des nouveaux colons; mais à peine le général fut-il parti que les sauvages commencèrent les hostilités, et il fallut soutenir contre eux une lutte désespérée d'abord. Le Comte, ayant reçu des renforts, leur livra trois ou quatre combats décisifs, les mit

en déroute et les chassa même entièrement de l'île.

Une fois cette conquête bien assurée, et toujours préoccupé du désir et du besoin d'accroître son autorité, du Parquet songea à conquérir Sainte-Alousie (1), cette voisine et si longtemps cette sœur de la Martinique, dont elle n'est séparée que par un canal large de quelques lieues à peine. A Sainte-Alousie, comme à la Grenade, il fallut, après les caresses affectueuses des Caraïbes, subir leurs attaques, leurs trahisons, et, à force d'énergie et de courage, les chasser de leur île.

Les Caraïbes de la Grenade et de Sainte-Alousie se réfugièrent à Saint-Vincent. De là ils menaçaient incessamment et tenaient en échec les établissements des Français. Du Parquet résolut d'entreprendre contre eux une expédition dont il donna le commandement à La Pierrière et à Lefort. Traqués, harcelés dans leurs repaires, vaincus après un dernier et rude combat où ils perdirent bon nombre des leurs, les Caraïbes se réfugièrent en masse sur un rocher à pic au pied duquel battait la mer. Plutôt que de se rendre, ils se précipitèrent tous, hommes et femmes, dans les flots.

Une jeune sauvagesse seule n'osa pas imiter cet exemple héroïque et resta évanouie sur le bord du précipice. Cette jeune fille était, paraît-il, d'une beauté

(1) Aujourd'hui Sainte-Lucie.

remarquable. Elle inspira une vive convoitise à deux officiers qui se la disputaient et allèrent même jusqu'à mettre l'épée à la main. Attiré par les cris que poussait la jeune sauvagesse, Lefort arriva sur le lieu où se livrait ce combat.

— Halte-là ! commanda-t-il aux deux officiers. N'est-ce pas honteux, continua-t-il, que de braves gentilshommes comme vous risquent de faire couler un sang dont la colonie a besoin, pour une femme de cette race ? Et oubliez-vous donc que notre général a défendu que les Français croisent le fer entre eux ? Remettez vos épées au fourreau, Messieurs, et pour qu'il ne vous prenne plus envie de les en tirer pour le même objet, cette femme ira rejoindre ses frères.

Saisissant alors la jeune fille par les épaules, Lefort la traîna jusqu'au bord du rocher. Les cris de détresse de la malheureuse, ses efforts suprêmes pour échapper à cette horrible mort, qu'elle n'avait pas eu le courage, une fois déjà, de regarder en face, émuèrent les deux officiers et ils intercédèrent en sa faveur. Lefort, irrité de cette résistance à laquelle il ne s'attendait point, se sentant embarrassé dans les enlacements énergiques de cette pauvre créature demandant la vie avec des cris lamentables, Lefort, dis-je, voyant qu'il ne parviendrait pas à exécuter son impitoyable projet, saisit un pistolet, le déchargea dans la tête de la jeune fille et jeta ensuite son cadavre dans la mer.

Ce crime odieux, quoique accompli dans des circonstances exceptionnelles, irrita vivement du Parquet contre Lefort. Il l'en punit, malgré la reconnaissance qu'il lui devait pour ses services passés, en lui refusant, à quelque temps de là, le gouvernement de la Grenade où Lefort se trouvait alors. Le vieux capitaine tenta d'organiser, mais sans succès, une révolte contre son chef. Honteux de sa prompte défaite, honteux surtout de son criminel projet, il se réfugia au fond des bois, se fit administrer par une sauvagesse dont il avait fait sa concubine, un poison subtil dont celle-ci avait le terrible secret, et mourut comme foudroyé.

Ainsi finit cet homme d'une trempe peu commune, aventurier dans toute l'acception du mot, d'un dévouement aveugle, d'une énergie étrange. On l'a vu à l'œuvre ; avons-nous besoin d'essayer de le peindre ?

La compagnie des îles avait su si bien ou plutôt si mal s'y prendre, que les plus beaux produits des colonies, qui étaient sa propriété exclusive, lui échappaient, tant les colons avaient rencontré d'avantages à traiter avec les nations étrangères, notamment avec les Hollandais. En sorte que la compagnie se trouvait sur le point de tomber en déconfiture. Elle eut recours à un moyen énergique pour ne perdre point complètement le fruit de ses stériles sacrifices : ce fut de vendre ses droits sur les îles.

Du Parquet, informé de cette résolution, se rendit en France, et il devint acquéreur, bien entendu sous

l'autorité du pouvoir royal, de la Martinique, de la Grenade et de Sainte-Alousie, moyennant la somme de soixante mille livres (1).

Pendant son séjour à Paris, du Parquet fut accueilli et recherché à la cour. Le jeune roi Louis XIV le reçut trois fois et il fut, en plusieurs occasions, félicité publiquement de son courage, de son mérite et des talents militaires dont il avait fait preuve dans son gouvernement. Il retourna à la Martinique, en 1684, investi de toute l'autorité et de tous les pouvoirs que lui donnait sa nouvelle position.

Une nombreuse émigration de Hollandais arrivant des côtes du Brésil introduisit à la Martinique de nouveaux éléments de travail et de population. Chassés de leur territoire par les Portugais, les Hollandais vinrent demander à du Parquet l'hospitalité. Industriels et riches, ils établirent sur un grand pied l'exploitation des terres qui leur furent concédées. Ils avaient amené avec eux de nombreux nègres esclaves, parmi lesquels la désertion ne tarda pas à se glisser. Les Caraïbes en ayant rencontré plusieurs égarés dans les bois, comprirent qu'ils auraient en eux des renforts importants. Ils offrirent aux fugitifs un abri dans leurs familles et sous leurs huttes. Les nègres, assurés ainsi de l'accueil qui les attendait, organisèrent le *marronage* (c'est le nom que

(1) La Guadeloupe fut cédée en même temps, à Hoël et Baris-seret, pour 73,000 livres, et Saint-Christophe à de Poincy pour 120,000 livres.

l'on donna dès lors et qui fut conservé à la désertion des esclaves) sur une très-formidable échelle, ce qui commença à inquiéter vivement les colons.

On songea alors à user de représailles envers les Caraïbes. Deux de leurs chefs qui vinrent à Saint-Pierre, furent arrêtés et on chargea ceux qu'on laissa libres de repartir, de faire connaître à leurs compagnons qu'on ne relâcherait les deux prisonniers qu'après la restitution des nègres marrons.

Les Caraïbes, enhardis par le recrutement des esclaves fugitifs, se crurent en force pour tout oser. Ils convoquèrent leurs frères des îles voisines, et tinrent un grand conseil à la suite duquel la guerre fut résolue contre du Parquet, qu'ils débaptisèrent du surnom de *compère*, pour lui donner celui de *Ouli buti* ou *boutou* (le méchant général).

XXII

Les Caraïbes occupaient la partie de l'île placée au vent, et désignée sous le nom de Capesterre. Ce territoire était séparé de l'autre partie qu'occupaient les colons, par la montagne Pelée couverte de bois épais, aussi dangereux, alors, qu'aujourd'hui. L'habitation de du Parquet était située proche de Saint-Pierre, sur le versant méridional de la montagne Pelée. Les Caraïbes s'étaient divisés en deux bandes ; l'une, de mille guerriers environ, se dirigea sur l'habitation de du

Parquet, où elle arriva un peu avant le lever du jour ; l'autre prit le chemin plus direct de Saint-Pierre. Leur plan était d'attaquer les deux points à la fois.

Le calme le plus complet régnait dans la maison du général, lorsqu'un nègre vint en courant, annoncer que les Caraïbes arrivaient en colonnes serrées. Déjà on entendait leur chant de guerre ; bientôt ils apparurent à l'extrémité de la vaste savane qui s'étendait devant la maison. Du Parquet n'eut que le temps d'éveiller ses hommes de garde, et fit barricader les portes. Seul, il resta debout sur le seuil les bras croisés, dans l'attitude d'un homme qui attend un hôte ami dont on vient de lui faire espérer l'arrivée. Comme ses amis voulaient l'empêcher de commettre cet acte de témérité :

— Laissez, répondit-il froidement ; s'ils n'ont point de coupables intentions, je ne veux pas paraître redouter leur approche. S'ils sont mal intentionnés, j'aurai toujours le temps de me retirer.

Dès qu'ils furent à portée de flèches, les Caraïbes en firent une décharge sur du Parquet. Une flèche effleura la cuisse du général et vint se planter dans l'huis de la porte contre laquelle il était adossé. En même temps un des chefs s'élança pour le frapper de son *boutou* (espèce de massue). Du Parquet, calme, froid et courageux comme toujours, laissa le sauvage arriver jusqu'à deux fois la longueur de son bras, et lui déchargea son pistolet en pleine poitrine.

Cette mort de leur chef intimida les agresseurs, qui firent retraite un moment, donnant ainsi à du Parquet le temps de rentrer dans la maison, où du haut des croisées, les Caraïbes essayèrent une mousquetade qui en mit bon nombre hors de combat. Persistant néanmoins dans leur attaque avec un incroyable acharnement, ils vinrent, sous le feu bien nourri des Français, jusqu'au pied de la maison tenter d'enfoncer les portes et les fenêtres. Les munitions commençaient à manquer ; du Parquet, ne voulant pas se trouver au dépourvu, fit ralentir le feu. Les sauvages, s'imaginant que c'était le commencement de la victoire, redoublèrent d'ardeur. Les assiégés se décidèrent, alors, à tenter une sortie à l'arme blanche, et à se faire une trouée pour se replier sur Saint-Pierre.

Cette manœuvre hardie obtint, au début, le meilleur succès. Mais le nombre des assaillants était si considérable, qu'ils furent sur le point d'avoir raison de cette poignée de braves. Heureusement, un des Caraïbes, en frappant à coups de *boutou* les portes de la maison, enfonça celle d'un vaste chenil où se trouvaient enfermés une quinzaine de ces chiens que de Poincy avaient lancés sur les talons de du Parquet à Saint-Christophe. Ces chiens, animés par l'odeur du sang, et par la présence des Caraïbes, leur proie habituelle, se jetèrent dans la mêlée, et commencèrent l'espèce de chasse à laquelle on les avait élevés. La terreur se répandit parmi les Caraïbes. Ils lâchèrent enfin pied et se réfugièrent dans

les bois, cherchant à rallier la bande qui avait marché sur Saint-Pierre.

La ville était livrée, en ce moment, à un désordre d'autant plus grand, que les habitants, ignorant le combat qui se livrait à la Montagne, se trouvaient sans chefs et surpris à l'improviste.

Les Caraïbes avaient fondu sur les habitations voisines de Saint-Pierre, mettant le feu partout, assassinant les colons sans défense, éventrant les femmes enceintes et arrachant de leur sein les enfants pour leur briser la tête à coups de *boutou*. La tactique des Caraïbes, en jetant cette panique dans la ville, avait été d'empêcher qu'on portât du secours à la Montagne, de manière à pouvoir s'emparer de du Parquet et à l'égorger. Du train dont marchait ce massacre, en deux heures la ville de Saint-Pierre pouvait être réduite en cendres, et des colons il ne serait plus resté un être vivant.

La Providence voulut qu'au moment où les flammes commencèrent de couronner la ville, trois bâtiments hollandais arrivassent à Saint-Pierre. En apercevant de loin ces incendies répétés sur vingt points à la fois, les Hollandais soupçonnèrent qu'il se passait quelque chose de lugubre dans la colonie ; ils mirent leurs embarcations à la mer, avec six cents hommes bien armés, ayant ordre d'obéir aveuglément à du Parquet.

En touchant terre, ils apprirent que l'on était dans la plus grande inquiétude sur le sort du général. Un détachement se dirigea aussitôt vers la Montagne, et

y arriva au moment où du Parquet poursuivait, l'épée dans les reins, les derniers fuyards. Les Hollandais furent merveilleusement étonnés de la quantité de Caraïbes qui jonchaient le sol, et du petit nombre des combattants qui étaient parvenus à accomplir cette boucberie. Frappés d'admiration pour le courage de du Parquet, ils le portèrent en triomphe à Saint-Pierre.

La présence de leur chef ranima le courage des habitants ; ils se rallièrent autour de lui, et firent sur les Caraïbes une charge vigoureuse qui les mit en fuite. Du Parquet rassembla immédiatement quatre compagnies d'intrépides volontaires qu'il plaça sous les ordres de d'Orange, un des plus courageux capitaines de ce temps-là, et les lança à la poursuite des sauvages. D'Orange les rejoignit au Prêcheur, et leur livra un combat qui dura onze heures. Les Caraïbes épuisés, affaiblis par des pertes importantes, se débandèrent. Grâce à l'obscurité de la nuit, ils purent disparaître dans des sentiers à eux seuls connus, et où il n'était pas possible aux colons de les suivre. Ils avaient été si maltraités que, arrivés à leurs carbets, ils se jetèrent dans leurs pirogues et abandonnèrent l'île.

Parmi les morts laissés sur le champ de bataille tant à la Montagne qu'à Saint-Pierre, on compta plus de cent nègres *marrons* que les Caraïbes avaient entraînés avec eux. Afin qu'on ne les reconnût pas, ils les avaient barbouillés de roucou de la tête aux pieds.

L'expédition conduite par d'Orange rentra le sur-

lendemain, mais sans son valeureux chef. Cependant comme son corps n'avait point été retrouvé parmi les morts, on supposa qu'il avait été fait prisonnier par les Caraïbes.

Cette nouvelle émut profondément du Parquet.

— Mon pauvre d'Orange ! s'écria-t-il, il faut qu'on me le ramène. J'entreprendrai plutôt la conquête de la Capesterre pour le retrouver.

Ce d'Orange était un des hommes les plus distingués de la colonie. Il avait pour du Parquet une amitié égale à celle dont Lefort avait donné tant de preuves, mais une amitié plus éclairée, plus intelligente.

Pendant trois jours consécutifs on alla à la recherche de d'Orange sur tous les points où l'on s'était battu. Ce ne fut que le dernier jour, et à la tombée de la nuit, au moment où le détachement se disposait à rentrer, qu'un soldat le découvrit au pied d'un arbre, mais sur le point d'expirer. D'Orange s'était traîné là le soir du combat, blessé de cinq flèches, dont trois avaient été empoisonnées. Se doutant bien que sa mort serait rapide, s'il conservait ces flèches dans ses blessures, il en avait arraché le fer à l'aide d'un couteau. Il avait perdu une si grande quantité de sang, que quelques instants plus tard on n'aurait plus relevé qu'un cadavre.

Du Parquet fit conduire d'Orange chez lui et le soigna comme un frère jusqu'à sa guérison. Quand ce

brave officier fut hors de danger, du Parquet le serra contre son cœur avec effusion en lui disant :

— Mon cher d'Orange, plutôt que vous, j'aurais mieux aimé perdre mon bras droit.

Ce fut une étrange destinée que celle de du Parquet. On peut dire qu'il passa par toutes les grandes émotions de la vie. Le caractère exceptionnel des hommes qu'il avait été appelé à commander, ne contribua pas peu à rehausser ses talents et à rendre plus éclatantes les dernières épreuves de sa carrière. Nous avons parcouru, jusqu'à présent, le côté brillant de cette existence, où la conscience de sa valeur et l'autorité du pouvoir avaient donné à ce héros du Nouveau-Monde un prestige que justifiaient son courage personnel, ses éminentes qualités de cœur et d'intelligence, un esprit aventureux, tempéré, cependant, par la raison.

Voici que nous allons entrer dans la période, très-rapidement accomplie, de ses défaites et de la décadence qu'il pressentit avec ce jugement sain qui ne lui faillit jamais.

Depuis quelque temps le comte de Cérillac faisait négocier auprès de du Parquet l'acquisition de la Grenade. Du Parquet s'y était refusé ; mais, vers la fin de l'année 1657, se sentant atteint de violentes attaques de goutte qui commençaient à le rendre perclus de ses membres, comprenant que, dans un cas si grave, il ne lui serait plus possible d'aller surveiller de près ses

deux colonies, il se décida à accepter le marché qu'on lui proposait.

Cérillac envoya alors comme mandataire à la Martinique un gentilhomme d'origine écossaise, nommé de Maubray, qui passa plusieurs semaines avec le général. Du Parquet avait reconnu dans ce Maubray tant d'éminentes qualités qu'il avait tenté de le retenir près de lui, en prévision d'événements qui pouvaient, tout à coup, priver sa femme et ses enfants de l'appui d'un bras capable de défendre leur propriété et leurs droits. Du Parquet alla même jusqu'à proposer à Maubray d'épouser une nièce de sa femme, alors à la Martinique, et de lui donner en dot la propriété et le gouvernement de Sainte-Alousie. Maubray, qu'un traité liait au comte de Cérillac, ne put accepter l'offre de du Parquet, et partit pour la Grenade emportant une estime et une amitié profondes pour le général. Mais il laissa à la Martinique sa sœur, qu'une étroite intimité avait liée à madame du Parquet.

On verra bientôt quel rôle important ce Maubray était destiné à jouer à la Martinique.

Du Parquet avait eu raison de se préoccuper de l'avenir. La maladie dont il était atteint, ne lui laissait plus de répit qu'à de rares intervalles. De nouveaux événements qui se préparaient lui inspiraient de vives inquiétudes, peu faites pour aider à sa guérison.

Les nègres esclaves de la Guadeloupe s'étaient soulevés en masse, et avaient déserté l'île, non pas sans avoir

commis nombre de cruautés contre les blancs. Quelques-uns de ces fugitifs étaient parvenus à aborder à la Martinique, à l'état de *marronnage* bien entendu, et avaient fomenté une insurrection qui commença par une désertion presque quotidienne. Pendant que les maîtres prenaient des mesures sévères pour arrêter le *marronnage*, du Parquet avait organisé un système de surveillance tant dans l'intérieur de la colonie que sur les côtes. Cette sorte de police entraîna le général à des dépenses considérables qu'il jugea juste de ne pas supporter seul, puisqu'il s'agissait, à côté de l'intérêt de tous, de l'intérêt des particuliers. Il décida que les habitants auraient à payer un droit, fort léger d'ailleurs, dont le produit serait affecté à la défense de la propriété de chacun.

Cette mesure souleva de vives réclamations, et les habitants y répondirent par un refus positif.

A quelque temps de là, du Parquet s'était rendu avec madame la générale, dans une localité voisine de Saint-Pierre, pour y assister à une cérémonie religieuse. En sortant de l'église, il vit venir à lui un habitant nommé Bourlet, à la tête d'une centaine d'hommes.

— Général, lui dit-il, je viens vous déclarer, au nom de mes amis, que nous refusons de payer l'impôt, et que si nous connaissions ceux qui ont pu vous donner le déplorable conseil de l'établir, nous les tuerions comme des Caraïbes.

Du Parquet, exaspéré de l'audace et de l'insolence de ce personnage, tira l'épée pour le punir d'un acte aussi formel d'insubordination. Mais, hélas ! il était si fort perclus du bras à ce moment, que l'épée lui échappa de la main. Pour la première fois, ses forces trahissaient son courage. Du Parquet sentit les larmes lui monter aux yeux.

— C'en est fait de moi, dit-il à madame du Parquet. Je viens de donner publiquement la preuve de mon impuissance ! Et comment, désormais, ces colons habitués à compter sur moi, auront-ils confiance dans un chef qui n'a plus la force de tenir son épée ?

Du Parquet rentra en ville désespéré. A peine arrivé cependant, il apprit qu'un mouvement analogue à celui dont Bourlet venait de donner un avant-goût, se préparait au Prêcheur.

— Oh ! j'ai une revanche à prendre, s'écria-t-il, et dussé-je en mourir, ces rebelles me verront encore une fois en face.

S'arrachant des bras de sa femme, il se fit hisser sur un cheval, et partit au galop pour le Prêcheur, sans escorte, sans gardes, et suivi de d'Orange et de La Pierrière. Il pénétra seul au milieu du rassemblement qu'il trouva sur la place du bourg, harangua ces mutins avec une telle énergie, qu'il leur imposa, et, séance tenante, sous ses yeux, leur fit payer le droit.

Hélas ! c'était là le dernier effort, la dernière lueur

d'énergie dont il fut capable. Il rentra à la Montagne, épuisé, fut porté au lit, et expira deux jours après, le 3 janvier 1658, à une heure après minuit.

En se mettant au lit, du Parquet avait dit :

— Ce Bourlet m'a blessé au cœur. J'en mourrai !...

Sentant venir sa fin, il fit appeler le juge chargé d'instruire le procès contre Bourlet, et lui ordonna de brûler devant lui toutes les pièces de l'accusation.

Voici en quels termes le P. Feuillet, qui l'assista à ses derniers moments, rend compte des funérailles de du Parquet :

« Les compagnies de M. de la Garenne, du fort
« Saint-Pierre, et les deux du Carbet, étaient sous les
« armes ; à dix heures du matin, on commença à par-
« tir pour aller à l'église ; toute la milice marcha en
« bel ordre, les mousquets baissés et les picques trai-
« nantes ; les tambours couverts d'une serge noire son-
« naient un son lugubre qui marquait l'affliction pu-
« blique. La compagnie du sieur La Garenne marchait
« la première, celle de M. de Nambuc (1) conduite par
« le sieur Le Vasseur, enseigne, allait auprès ; une
« du Carbet allait ensuite, et M. de la Houssaye con-
« duisait la colonelle (c'était la compagnie de du Par-
« quet). Ces quatre compagnies faisaient au moins
« six cents hommes. Le clergé, composé de trois
« prestres seulement, des RR. PP. Jésuites, du R. P.

(1) Le fils aîné de du Parquet.

« Boulongne et de moy marchaient ensuite, chantant
« l'office des morts. Immédiatement devant le corps
« marchait M. de la Fontaine-Héron, capitaine des
« gardes de feu Monsieur, à la teste de douze gardes
« revestus de leurs casaques d'écarlate avec la croix
« blanche, tous avec le mousqueton et la bandou-
« lière. Quatre capitaines tenaient les quatre extrémi-
« tés du drapeau de la colonelle, de tafetas blanc par-
« semé de fleurs de lys d'or en broderie, et enrichy
« d'une image de la Vierge, qu'on avait mis sur le
« drap mortuaire... Huit des plus considérables ha-
« bitans portaient le corps.

« Depuis la Montagne jusqu'à l'église, le chemin
« était bordé de femmes, d'enfants et d'esclaves, qui
« étaient venus de tous les quartiers de l'isle. Je n'ay
« rien entendu de plus pitoyable au monde; ce n'es-
« taient que pleurs et gémissements; les uns soupi-
« raient, les autres pleuraient; je vis mesme des
« nègres se frapper le corps et s'arracher les cheveux
« pour témoigner leur extresme affliction. Après la
« grande messe, on enterra le corps au bruit de tout
« le canon du fort et de la mousqueterie qui fit trois
« salves pour honorer la mémoire de l'illustre dé-
« funct. »

Cette grande affliction qui entoura la mémoire de du Parquet, est une des preuves de ses services éminents et des bienfaits dont il illustra sa vie. On a eu beau en médire, les hommages publics rendus aux morts sont

plus souvent sincères qu'hypocrites. Dans le cercueil l'homme ne chemine ni aux honneurs terrestres, ni au pouvoir. Il n'appartient plus à ce monde; on n'a plus rien à espérer, rien à craindre de lui!

Du Parquet ne fut point un aventurier de l'espèce de ceux qui avaient envahi le Nouveau-Monde dans l'unique dessein d'y faire bénéfice de tout, à tout prix, au prix même d'un honneur que la plupart d'entre eux n'avaient plus. Du Parquet avait quitté la France pour accompagner à Saint-Christophe son oncle de Nambuc; il avait entrevu à travers le génie de l'illustre fondateur des colonies, un avenir splendide pour des hommes de sa trempe.

L'ambition grandiose, cette ambition qui féconde au lieu de dessécher le cœur et l'esprit, avait éveillé en lui le rêve de la fortune, plutôt qu'elle n'y avait allumé la soif des richesses. L'ardent désir de l'autorité, l'exercice sans contrôle d'un pouvoir dominateur, la magique espérance de réaliser les grandes chimères des conquérants, je ne sais quel entraînement d'un bouillant courage qui, faute d'occasion pour se produire, réclamait un vaste théâtre où se développer dans des conditions exceptionnelles, enfin tout ce qu'il y a de louable, d'honorable, d'excusable, de noble, d'inspirateur dans le cœur humain, tentait ces héros condamnés

à l'oubli et à la médiocrité dans la société d'alors, et qui allèrent chercher dans le Nouveau-Monde une gloire... anonyme.

Du Parquet fut un de ces hommes à part dans l'armée des aventuriers. On s'explique que son entourage ait subi l'influence de sa puissante organisation. Les véritables héros ont cela de particulier que leur âme est un foyer qui projette ses flammes autour d'eux. Ils éclairent et réchauffent tous ceux qui les approchent. On les retrouve dans leurs compagnons, dans leurs familiers.

Il en arriva ainsi de du Parquet. Lui mort, ses rêves, ses espérances, son énergie, son courage demeurèrent après lui. Cette œuvre qu'il avait bâtie de son cœur, de ses mains, de son intelligence, se devait continuer. La moitié de du Parquet, si j'osais dire, lui survécut dans son héroïque femme, digne compagne d'un tel homme. Les lecteurs savent ce dont Marie Bonnard a été capable par dévouement à son mari; ils me pardonneront peut-être la tentation où je suis entraîné de leur raconter ce dont madame du Parquet a été capable ensuite par ambition.

Ce petit coin de terre sur lequel on a vu s'agiter tant de passions et se dérouler de véritables drames politiques auxquels le caractère des habitants prêtait un aliment puissant, ce petit coin de terre, dis-je, eut le privilège de fournir, en ce temps-là, des événements que l'histoire n'a pas eu le loisir d'enregistrer et qui lui

eussent fourni matière à de curieux rapprochements.

C'est d'abord la présence à la Martinique de Mademoiselle d'Aubigné, se trouvant, par une coïncidence bizarre, placée sous la protection d'une femme jouant auprès du chef de la colonie le même rôle mystérieux et influent que, plus tard, elle-même devait jouer auprès de Louis XIV. Nous allons retrouver également dans les faits qui ont rempli les derniers mois de la vie de madame du Parquet, des épisodes, jusqu'à une date fatale, qui rappelleront la tempête révolutionnaire où a sombré la royauté, et quelques-unes des infortunes de Marie-Antoinette.

Comme si ce n'était pas assez pour arracher de l'oubli et mettre en lumière un pauvre petit pays perdu au milieu des flots de l'Océan, on retrouve plus loin des pages de son histoire, sur lesquelles sont gravées la naissance de l'impératrice Joséphine, et celle de la grand'mère du sultan Abdul-Medjid, les aïeules de deux souverains actuellement régnants et alliés.

XXIII

On se souvient que du Parquet était devenu, moyennant acquisition faite en bonne règle, et deniers comptants, le propriétaire des deux îles de la Martinique et de Sainte-Lucie, sous l'autorité du roi qui l'en avait nommé gouverneur et général.

Du Parquet mort, les deux colonies offraient ce dou-

ble caractère d'être un héritage de famille en même temps qu'un haut poste militaire et administratif dont le roi de France pouvait seul disposer.

Il s'agissait de concilier ce double intérêt, sans nuire aux droits des héritiers, en respectant les volontés royales. Madame du Parquet était femme à prendre les devants dans cette occasion. Il lui parut tout simple et tout naturel que la possession et le gouvernement des deux îles restât dans la famille du général, en se réunissant sur la tête de son fils aîné. Ce fut là sa réponse très-nette et très-ferme à ceux qui l'interrogèrent à ce sujet, en présence même du cercueil de son illustre mari. Malheureusement ce fils aîné de du Parquet était un enfant de douze à treize ans. On en fit l'objection à la générale qui répondit fièrement :

— Eh bien ! je serai régente, et saurai administrer la colonie aussi bien que la fortune de mes enfants, jusqu'à ce qu'il plaise au roi de faire connaître sa volonté.

Ce langage hautain et résolu passa par-dessus les cloisons de la chambre mortuaire du général, et alla tomber dans l'oreille des ambitieux qui s'agitaient déjà et s'apprétaient à s'emparer du pouvoir. Ils hésitèrent, sachant par expérience tout ce que cette femme avait d'énergie, de courage, de volonté dans le cœur et dans l'esprit.

Pour ne pas laisser le temps aux conspirateurs d'organiser leur plan, le lendemain même des funérailles de son mari, madame du Parquet, imposant silence à sa

grave douleur, convoqua un conseil. Elle y déclara que son intention était de donner mission à quelqu'un de ses amis d'aller solliciter du roi la survivance de la colonie en faveur de son fils aîné, et qu'en attendant elle croyait devoir prendre le gouvernement.

Le souvenir de du Parquet était encore trop vivant dans le cœur de ces aventuriers qui l'avaient reconnu comme maître, pour que la déclaration de la générale ne fût pas accueillie avec enthousiasme. On tenait madame du Parquet pour une femme d'un rare mérite ; personne n'ignorait l'influence bienfaisante qu'elle avait exercée sur l'esprit de son mari. Les milices se réunirent donc sous les armes, et, au bruit du canon et du tambour, madame du Parquet fut proclamée « dame et gouvernante de la Martinique. »

Madame du Parquet avait éprouvé de trop près les hommes qui jouaient les premiers rôles dans la colonie, pour se dissimuler les pièges dont elle était entourée. Elle se rappela le dévouement aveugle de Lefort, et ne vit autour d'elle personne en qui rencontrer une telle amitié si pleine d'abnégation. Elle jugea prudent de se montrer politique envers les moins douteux de ses partisans. La Pierrière n'était plus là non plus ; la lieutenance de l'île appartenait à Rools de Gourselas, un ambitieux vulgaire, mais d'un caractère déterminé. Gourselas laissa courir ses rêves au delà de la limite que madame du Parquet avait eu l'intention de donner à son influence, et se posa en prétendant à sa main. La

générale, glorieuse du nom qu'elle portait, tout entière aux regrets dont elle entourait la mémoire de son mari, écarta les espérances de Gourselas, et le relégua dans ses fonctions de lieutenant auxquelles du Parquet l'avait élevé peu de temps avant de mourir.

Elle comprit bientôt que le dépit et les déceptions de Gourselas allaient lui causer de sinistres embarras. Elle avait, à coup sûr, le cœur et l'énergie nécessaires pour résister; mais, au milieu de ce monde d'aventuriers turbulents contre qui du Parquet lui-même avait été obligé de tirer l'épée, il fallait un bras vigoureux et dévoué qui pût frapper au besoin.

Madame du Parquet écrivit à de Maubray, ce gentilhomme écossais que nous avons vu passer à la Martinique, et qui se trouvait, alors, à la Grenade où il n'avait point réussi dans ses entreprises. Elle le supplia au nom de l'amitié qu'il avait eue pour le général, de la venir rejoindre et de lui servir à la fois de défenseur et de conseiller.

Maubray était du nombre de ces aventuriers qui avaient vu le Nouveau-Monde à travers un prisme; il y avait rêvé quelque haute position, la puissance jointe à la richesse, fallût-il gagner l'une et l'autre au prix de son sang. Son insuccès à la Grenade ne l'avait pas découragé. Après bien des luttes et des efforts qui attestaient chez lui des facultés et des ressources peu communes, il était arrivé à un de ces moments de calme et de doute, où les ambitieux méditent leurs préparatifs

de campagne. Maubray rêvait les moyens de se procurer de l'argent et des hommes pour quelque entreprise hardie, peut-être hasardeuse. Son premier mouvement fut donc de refuser l'offre que lui faisait madame du Parquet. Il lui parut que le rôle était indigne de son ambition; qu'il aurait à lutter, sans profit, contre des haines, des jalousies et des troubles intérieurs qui bouleverseraient la colonie. Puis tout à coup, comme si un éclair eût traversé son esprit, Maubray accepta avec joie. Tout un plan gigantesque et criminel venait de se dérouler à ses yeux. Ces haines jalouses qui l'avaient effrayé d'abord; ces troubles, ces guerres civiles peut-être dont il se voyait la cause, et qui avaient soulevé d'étranges scrupules en sa conscience, il les accepta comme la plus heureuse chance qui pût sourire à son ambition inassouvie.

Il arriva donc à la Martinique, et n'accepta tout d'abord qu'une position très-réservée.

— Je ne veux être, dit-il à madame du Parquet, qu'une sentinelle de faction à votre porte, rien de plus. Si mes conseils vous paraissent bons à quelque chose, je vous les donnerai, vous en ferez tel usage que vous jugerez convenable. La part que je prendrai, si je dois réellement en prendre une, dans la conduite de vos affaires, sera discrète et occulte.

Maubray s'attacha à se faire des amitiés, vraies ou fausses dans la colonie, mais il s'aperçut bientôt qu'il n'y avait pas réussi. Il chercha un autre point d'appui,

et le trouva dans la passion qu'il inspira à une jeune fille romanesque, nommée Catherine Francillon, cette nièce de madame du Parquet que le général lui avait offerte en mariage. La pauvre fille se prit à l'aimer avec cette violence et cet enthousiasme naïf que certains hommes comme Maubray, ni jeunes, ni exclusivement beaux, savent imposer. Catherine ne vivait et ne respirait que par Maubray. Le mystère affecté dont le gentilhomme écossais entoura cet amour, y ajoutait pour l'esprit exalté de Catherine un charme amer, en lui inspirant un de ces dévouements aveugles qui ne reculent pas même devant un crime.

Peu à peu, et avec une adresse merveilleusement hypocrite, Maubray abandonna l'humble rôle auquel il s'était voué d'abord. Sans que madame du Parquet elle-même s'en fût aperçue, il était parvenu à être le véritable gouverneur et le maître absolu de la colonie. Admis dans les premiers temps, à titre d'ami, aux conseils les plus intimes, il y avait pris tout à coup une place, désormais officielle, traitant les affaires avec l'autorité de la voix, du talent, de l'ambition, du savoir.

Maubray avait eu soin d'associer Catherine à cette conquête quotidienne d'un rang du haut duquel il pouvait dominer l'horizon ouvert à ses projets criminels. L'âme de la jeune fille s'était fondue dans celle de Maubray; si bien que sans deviner ce que cachait cette ardente ambition, elle y excitait parfois son cœur, et ne lui laissait pas de repos.

On se souvient que Maubray avait une sœur qu'une vive et profonde amitié avait liée à madame du Parquet. Betzy, qui se trouvait auprès de la générale, au moment de la mort de son mari, n'avait pas été étrangère à la résolution prise par madame du Parquet d'appeler Maubray à la Martinique, et elle avait travaillé avec une patiente habileté à la fortune de son frère. Ces deux êtres qui s'aimaient très-tendrement, avaient entre eux des affinités magnétiques; ils se comprenaient sans jamais se communiquer leurs pensées. Cette fois encore, il en fut de même; seulement Maubray, se défiant de l'attachement de Betzy pour madame du Parquet, ne lui avait laissé pressentir que la moitié de ses projets. Il avait eu la force de cacher au plus profond de son âme et de ses yeux le but véritable vers lequel il marchait.

Dès que les inimitiés et les haines eurent commencé de s'ameuter contre cette influence énorme que Maubray exerçait, ouvertement, dans le gouvernement de la Martinique, Betzy, avec cette perspicacité et ce sentiment de divination particulier aux femmes, entrevit des périls prochains et immenses. Elle en avertit son frère, et lui ouvrit tout son cœur.

— Mon frère, lui dit-elle, il est temps, pour me sauver, pour éviter à Marie de grands malheurs, pour satisfaire enfin notre légitime ambition, que vous deveniez le mari de madame du Parquet.

— Est-ce sérieusement que vous parlez, ma sœur?

demanda Maubray. — Je vous croyais plus ambitieuse ; plus ambitieuse pour vous et pour moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne me comprenez donc pas ?

— J'avoue que non...

— Eh bien ! je refuse ce mariage.

— Pour quelles raisons ?

— Puisque, pour la première fois de notre vie, Betzy, vous ne devinez pas ma pensée, il ne convient pas que je vous la confie. Si, par aventure, vous avez entretenu une pareille espérance dans le cœur de madame du Parquet, hâtez-vous de la détruire.

Betzy quitta Maubray les larmes dans les yeux et l'esprit troublé. Sa pensée n'osa s'arrêter sur le crime qu'elle avait cru entrevoir dans le regard de son frère. De ce jour elle se prit à l'espionner ; ayant surpris un rendez-vous qu'il donnait à Catherine, elle s'imagina que, captivé par cette jeune fille, Maubray était tombé si bas qu'il sacrifiait son ambition aux faiblesses de son amour. Elle désespéra de lui.

Betzy en fit de durs reproches à son frère. Celui-ci continua de dissimuler ses desseins, sous les apparences d'une ardente passion pour Catherine, déclarant que son ambition, d'ailleurs, était amplement satisfaite par le rôle qu'il jouait et par la position influente qu'il avait conquise.

Cette influence, en effet, était devenue si positive,

Maubray avait conquis une telle autorité, que l'inquiétude commença de se joindre au mécontentement général qui se manifesta, tout d'abord, par d'amères critiques; puis des critiques on passa aux chansons, des chansons à la calomnie. On disait Maubray l'amant de madame du Parquet. C'était la seule excuse qu'on pût trouver à l'entêtement que mettait la générale à ne point rompre avec son malencontreux conseiller.

Cette calomnie exaspéra Betzy. Elle intervint de nouveau, mais sans succès, auprès de son frère, pour qu'il arrêtât ces abominables mensonges, soit en offrant son nom à madame du Parquet, soit en quittant la colonie. Maubray fut inflexible.

Betzy n'eut plus de doute alors sur ses projets. Elle s'occupa de les déjouer. Elle n'avait qu'un parti à prendre : c'était d'ouvrir les yeux de madame du Parquet sur les intrigues de Maubray ; mais la tendresse de la sœur essaya de se concilier avec l'affection de l'amie. Betzy pouvait également dénoncer à madame du Parquet la conduite de Catherine ; car bien certainement, mademoiselle Francillon, sérieusement éprise de Maubray, devait avoir été amenée, peu à peu, à devenir sa complice. Elle réfléchit, cependant, que frapper l'un des deux coupables, c'était exaspérer l'autre, et hâter, par le désespoir de tous les deux, un dénouement terrible.

Mademoiselle Maubray n'avait aucune raison de mé-

nager Cathérine qui la haïssait, en jalousie de l'amitié que lui portait madame du Parquet. Par politique et par prudence, elle fit à l'égard de Catherine ce que, par tendresse, elle faisait pour son frère. Elle s'attacha d'abord, avec un soin fiévreux, à monter une faction de jour et de nuit autour de Maubray et de Catherine, ne les quittant pas d'un instant, vivant dans leur ombre, épiant jusqu'au moindre de leurs gestes.

En même temps, elle cherchait le moyen d'éveiller indirectement des soupçons dans l'esprit de la générale, et de l'avertir par une autre bouche que la sienne des criminels projets de Maubray, non pas, cependant, au point qu'elle pût sévir contre lui.

Pour mieux arriver à ses fins, Betzy tendit les pièges de sa beauté à Gourselas ; c'était bien à contre-cœur, car elle ressentait pour ce grossier aventurier une aversion profonde et parfaitement justifiée. Si Gourselas n'avait pas assez d'esprit pour avoir fait les chansons qui circulèrent sur madame du Parquet, il avait assez de fiel au cœur pour avoir inventé les calomnies sur les relations entre Maubray et la générale. Betzy le savait. Elle était assez belle, et, en tout cas, trop supérieure à Gourselas par l'intelligence, pour ne pas subjuguier facilement ce rude et naïf soldat jusqu'à le rendre souple comme un gant.

Gourselas donna tête baissée dans ce piège. Betzy

lui persuada que le jour où il le voudrait, la Martinique leur appartiendrait à tous deux.

— Que faut-il faire ? demanda Gourselas.

— Déloger Maubray de la forte position qu'il a prise.

— C'est à quoi je tâche depuis le jour de son arrivée dans l'île, répondit le lieutenant ; et vous voyez que j'y ai peu réussi.

— Il y a un moyen, cependant, répliqua Betzy.

— Voyons-le, et pourvu qu'il ne s'agisse pas de violenter notre dame et gouvernante, je suis prêt à l'exécuter.

Betzy s'assura ainsi que, même dans leur mécontentement, ces hommes peu scrupuleux avaient conservé encore un certain respect pour madame du Parquet. Cette réponse de Gourselas allégea la conscience de mademoiselle Maubray et l'encouragea à mettre son projet à exécution.

— Eh bien ! dit-elle à Gourselas, supposons.... Mais vous êtes bien persuadé, comme moi, du dévouement de madame du Parquet à la colonie, et de son ardent amour à conserver intact l'héritage de son glorieux mari ?

— Certes, répliqua l'aventurier ; où voulez-vous en venir ?

— Ainsi quoi que je vous propose, vous n'en tirerez aucune conclusion défavorable à madame du Parquet, que j'aime et respecte, vous savez comme ?... >

— Puisqu'il s'agit d'un moyen, fit Gourselas, cela va de soi !

— Eh bien ! imaginons, ou plutôt imaginez que mon frère conspire à s'emparer de la Martinique pour la livrer aux Anglais.

Gourselas se dressa vivement et pâlit.

— Allons, fit Betzy en souriant, vous voilà comme s'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, d'un complot entre nous, d'un moyen, enfin, comme vous disiez tout à l'heure. N'est-il pas parfaitement convenu que madame du Parquet ignore le premier mot de tout cela ! qu'il ne s'agit même que d'un soupçon de votre part et de la part de deux ou trois de nos amis ! Et vous en prenez acte pour demander à madame la gouvernante, dans l'intérêt de l'ordre public et de sa propre sécurité, d'éloigner Maubray au moins pour quelque temps. Mais, mon Dieu ! que vous voilà pensif, Gourselas !

— J'ai peur.

— De quoi pouvez-vous avoir peur ?

— Si ce que vous appelez simplement une plaisanterie, si ce prétendu soupçon était la vérité, si...

— Êtes-vous donc fou ! s'écria Betzy en affectant un calme qu'elle n'avait plus. Vous imaginez-vous que, si je savais mon frère coupable d'un tel crime, je vous le dénoncerais de la sorte ? Vous imaginez-vous même qu'il soit capable, lui, de concevoir un si odieux projet ? Vous nous faites à tous deux à la fois, à mon frère et à moi, une cruelle injure, Monsieur.

Le ton, les gestes, l'accent dont Betzy accompagna ces paroles, émurent Gourselas. L'homme politique fit tout à coup place à l'amoureux inquiet du moindre symptôme de mécontentement ou de froideur chez une femme aimée. Gourselas se leva, alla s'agenouiller devant Betzy, et portant respectueusement une de ses mains à ses lèvres :

— Madame, lui dit-il avec une soumission tout à fait humble, vous me voyez bien repentant du doute qui a traversé mon esprit. Il ne s'adressait, cependant, ni à vous, ni à M. Maubray, ni à madame du Parquet. J'ai éprouvé comme un éblouissement dont je suis le maître désormais. J'ai confiance pleine et entière en vous, Madame. Mon sort est lié au vôtre. Vous voulez assurer ma puissance pour la partager avec moi ; je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait. Cet honneur est assez grand pour que je vous obéisse en aveugle.

— A la bonne heure, Gourselas ! J'aime à vous voir ainsi. Quant aux complices... car enfin, il n'y a pas de complot sans complices...

— Je ne me charge pas d'en trouver parmi nos braves colons, affirma Gourselas résolûment. Ce serait leur faire trop d'injure...

Betzy venait de penser qu'elle pouvait bien d'une pierre faire deux coups. Betzy n'aimait pas plus Catherine que Catherine ne l'aimait. Entraîner par vengeance la jeune fille dans la défaveur où, par amitié

pour madame du Parquet, elle précipitait Maubray, lui parut être une habile et adroite combinaison.

— Je sais, dit Betzy à Gourselas, que vos Martiniquais sont de nobles et fidèles cœurs, et qu'il ne vous siérait pas d'en accuser un seul d'un pareil crime, même en plaisantant. Mais nous pouvons trouver à la fausse conspiration de Maubray, des complices moins sérieux que vos braves colons, des complices sans conséquence.

— Qui donc ? demanda Gourselas.

— Mademoiselle Francillon, par exemple. Mon frère est très-épris d'elle ; elle aime mon frère jusqu'à la passion ; leur complicité sera toute naturelle. Qu'en pensez-vous ?

— Va pour mademoiselle Francillon.

Ce plan bien arrêté entre eux, Gourselas et Betzy se séparèrent, celle-ci ayant beaucoup promis en récompense de cette passive obéissance, celui-là tout gonflé d'espoir.

Maubray ne pouvait pas ignorer que Betzy eût surpris son secret. Bien qu'il eût une pleine confiance en son amitié, il craignait que son attachement pour madame du Parquet ne l'emportât dans la balance de son cœur, et que, aux prises avec les scrupules de sa conscience, elle ne déjouât toutes ses combinaisons, en le dénonçant peut-être à madame la gouvernante. Maubray jugea que le plus sûr était de hâter l'exécution de ses plans. Il avait donné rendez-vous à Catherine, le soir

même du jour où avait eu lieu entre Gourselas et Betzy la scène que nous venons de raconter.

Une cabane d'esclave, située à moitié chemin de la Montagne et de la ville de Saint-Pierre, avait été assignée pour ce rendez-vous. Betzy le savait ; ayant plus que jamais un puissant intérêt à surveiller de très-près toutes les démarches de son frère, elle avait résolu d'assister en secret à cette conférence. Toutes ses mesures étaient prises en conséquence.

Mais Betzy, si elle avait seule deviné les projets secrets de Maubray, n'était pas seule à connaître ses relations avec Catherine. Deux colons, nommés Plainville et Beausoleil, deux de ces perturbateurs et de ces mécontents de la race des Beauford et des d'Aubigné, plus révoltés que Gourselas n'était mécontent et jaloux de la toute-puissance de Maubray, avaient conspiré sa perte. Ils avaient résolu de le surprendre en flagrant délit de rendez-vous nocturne avec Catherine, d'en aviser madame du Parquet, et de mettre celle-ci dans l'obligation de renvoyer Maubray, qu'ils persistaient à tenir pour son amant. Ils avaient compté sur la jalousie.

Plainville et Beausoleil, grâce à d'habiles espions, avaient eu connaissance de ce rendez-vous.

Catherine, avançant par prudence l'heure de sa rencontre avec Maubray, s'était cachée dans la cabane dès la tombée du jour. Plainville et Beausoleil ne l'avaient point vue y venir. Quand, plus tard, après

Maubray, ce fut Betzy qu'ils surprirent entrant dans la cabane, ils furent bien étrangement déroutés. S'étaient-ils trompés ? ou plutôt ce rendez-vous entre le frère et la sœur n'allait-il pas leur révéler un mystère bien autrement sérieux et important ?

Plainville et Beausoleil se rapprochèrent avec précaution ; l'œil et l'oreille alternativement collés aux fentes des murailles, moitié de planches et moitié de troncs d'arbres qui fermaient la maison, ils entendirent, sans pouvoir distinguer les personnages, une conversation qui bouleversa leur esprit.

Catherine était accourue à ce rendez-vous, le cœur ouvert à toutes les émotions de l'amour. Au lieu d'un amant, ce fut un conspirateur et surtout un maître qu'elle y rencontra. Maubray, assez sûr de son autorité sur Catherine, n'avait plus craint de déchirer à ses yeux le voile au delà duquel le regard de la pauvre enfant n'avait point pénétré. Il déroula donc devant elle, en y mêlant habilement toutes les tendresses éloquentes de sa fausse passion, ses plans pour le succès desquels le concours de Catherine lui était indispensable, à cause de sa position toute de confiance et de confiance auprès de madame du Parquet.

— Tu m'as voulu puissant, lui disait-il, riche, fort, je suis arrivé au but que marquait ton ambition ; mais mon ambition à moi était plus grande. Elle a grandi à proportion que j'ai voulu être plus digne de toi. S'il y a un coupable de nous deux, ce coupable c'est toi,

car c'est pour toi que j'ai rêvé cette conquête ; tu es ma complice, tu ne peux le nier.

Les deux colons qui ne voyaient point Maubray à genoux devant Catherine, ou la pressant avec ardeur entre ses bras, pouvaient se méprendre sur le sens de ce langage, et facilement le croire adressé à Betzy. Les premières hésitations de Catherine, les colères, les commandements, les menaces de Maubray avec des retours soudains et calculés de tendresse et de caresses, jusqu'à ce que la jeune fille lui eût répondu : « Je t'appartiens, commande, j'obéirai, » tout servit à tromper Plainville et Beausoleil. Vivement émus de la découverte qu'ils venaient de faire, ils se hâtèrent de quitter la cabane pour aller se concerter sur le parti à prendre.

Betzy, de son côté, avait appris tout ce qu'elle désirait d'apprendre. Elle sortit de la maison aussi mystérieusement qu'elle y était entrée.

Le lendemain, dès le point du jour, Plainville et son compagnon se présentèrent chez Gourselas, et, sans lui dire par quel moyen ils étaient si bien informés, ils lui dénoncèrent les plans de Maubray et la complicité de sa sœur. Gourselas s'imagina d'abord que la prétendue découverte de Beausoleil et de Plainville n'était qu'une ruse de Betzy qui, craignant peut-être un peu de faiblesse de sa part, s'était assuré l'appui des deux colons. Mais il changea de visage lorsque ceux-ci lui dénoncèrent la complicité de Betzy

en lui racontant la scène nocturne à laquelle ils avaient assisté, affirmant avoir vu mademoiselle Maubray entrer dans la cabane, et nulle autre femme ni avant ni après elle.

Plainville et Beausoleil conclurent par des emportements violents contre la présence de Maubray à la Martinique, ne parlant de rien moins que de le tuer, lui et sa sœur, et de révolutionner la colonie pour en chasser madame du Parquet, qui les livrait à la merci d'un pareil homme.

Gourselas prit feu aux colères des deux colons, d'autant plus qu'il demeura convaincu d'avoir été mystifié par Betzy, qui n'avait agi de la sorte, pensait-il, que dans le but de détourner son attention et de capter sa confiance par une feinte confidence. Il prit parti pour Beausoleil et Plainville, et un peu pour une émeute qui, préparée par ceux-ci, commençait de gronder, à propos d'un impôt décrété la veille par madame du Parquet.

Les chansons, déjà à peu près oubliées, firent de nouveau retentir leurs refrains; les calomnies contre la gouvernante circulèrent de lèvres en lèvres, brutales et insolentes; les vociférations contre Maubray dominaient le tout.

Gourselas se rendit auprès de madame du Parquet; il la trouva calme et fière comme elle avait toujours été aux jours des grands dangers.

— Vous voyez, Madame, lui dit Gourselas après de

vains efforts d'une lourde éloquence pour l'amener à céder ; vous voyez jusqu'où la colère égare nos colons...

— Jusqu'à l'injure, jusqu'à l'ingratitude et jusqu'à l'injustice, Monsieur, je m'en aperçois bien, répondit madame du Parquet. L'injure, je la méprise ; l'ingratitude, j'y suis habituée ; l'injustice, on peut la réparer. Mais ce que je ne tolérerai jamais avec l'aide de votre épée, car vous m'avez juré fidélité...

— Et je renouvelle mon serment.

— Ce que je ne tolérerai jamais, — reprit la gouvernante, — c'est qu'on méconnaisse mon autorité et mon droit. J'ai rendu un édit, il faut qu'il s'exécute.

— Il coûtera bien du sang.

— Je n'en voudrais plus voir répandre.

— Pour éviter une telle extrémité, il faudrait...

— Quoi, Monsieur, des conditions ? quelles sont-elles ? En est-il que je puisse accepter ? s'écria madame du Parquet avec emportement.

— Il faudrait, reprit Gourselas, inviter M. de Maubray à s'éloigner de vous.

— Jamais ! je donnerais alors raison aux calomnies et aux accusations odieuses qui s'attaquent à lui. Ce que vous prétendez savoir, vous, ce prétendu complot surpris hier au soir par Plainville et par Beausoleil, tout est faux. — On vous a trompé, vous ; quant aux autres, ils en ont menti. Vous devriez assez savoir quelles gens ils sont pour n'ajouter aucune foi à de pareils propos.

Madame du Parquet s'exprimait avec une telle violence et une telle résolution, que Gourselas sentit qu'il n'y avait rien à tenter contre cette volonté de fer. Il préféra transiger, et s'y prit assez adroitement.

— Il faut cependant, Madame, donner satisfaction aux caprices des colons, si c'est là le mot que vous voulez choisir. Abandonnons l'idée de faire sortir M. de Maubray de l'île. Il est votre hôte, il était l'ami du général, ses talents sont incontestables ; ce sont là des titres pour vous et pour vos serviteurs à le respecter. Je n'ai pas besoin d'ajouter, Madame, que moi, qui sais votre amour pour cette colonie, je ne crois à aucune des charges que l'opinion publique égarée fait peser sur M. de Maubray.

— Eh bien ! où voulez-vous en venir ?

— Vous me permettrez donc de vous donner un conseil, Madame ?

— Je vous en prie, Monsieur...

— Que M. de Maubray se retire seulement pour deux ou trois semaines à quelque distance de Saint-Pierre. L'effet de cette influence qu'on lui attribue à tort sur vous, sera atténué ; je vous garantis, alors, l'exécution de vos ordres, sans coup férir, sans répandre ce sang qui vous fait avec raison tant horreur.

Madame du Parquet réfléchit un moment. Elle comprit tout ce que le conseil de Gourselas avait de sensé.

— Eh bien ! Monsieur, dit-elle, M. de Maubray est trop dévoué à mes intérêts pour ne pas accepter ; soit !

Il se retirera à quelques lieues d'ici, je vous le promets ; mais, puisque vous me dictiez des conditions, est-il nécessaire aussi que mademoiselle de Maubray s'éloigne de mon amitié ?

— La sœur de M. de Maubray n'est point à l'abri des accusations qui pèsent sur son frère. J'aurais eu toutes sortes de raisons personnelles pour ne point la comprendre dans cet exil momentané. Mais, je vous le répète, Madame, mademoiselle Betzy Maubray a été surprise, hier au soir, à ce rendez-vous où s'est révélé le complot, vrai ou supposé, dont M. de Maubray est accusé. Elle devrait suivre son frère.

Une larme monta aux yeux de madame du Parquet.

— Soit donc, Monsieur ! mademoiselle Betzy Maubray s'éloignera également. Vous n'avez plus personne de mes amis, de ma famille à chasser d'auprès de moi ?

Gourselas baissa la tête et sortit vivement ému.

La nouvelle qu'il apporta en ville de la retraite de Maubray, calma les esprits. Le soir même, celui-ci quitta Saint-Pierre pour se retirer au bourg de la Case-Pilote. En partant, il dit à madame du Parquet :

— Vous venez d'abdiquer, Madame. De Gourselas est le chef de la Martinique à partir de ce jour, et vous n'êtes qu'au début des malheurs qui vous attendent. Comme je n'en veux être ni le témoin impuissant, ni la cause involontaire, je sortirai de cette île à la première occasion qui se présentera.

XXIV

Maubray n'avait pas abandonné la partie en se retirant. Il lui restait dans le cœur de la place un appui sur lequel il comptait. Sa puissance s'était accrue du secours que lui apportait Betzy, indignée de la conduite de Gourselas, dont la faiblesse, exploitée par des audacieux comme Plainville et Beausoleil, devait, dans ses prévisions, préparer les plus grands malheurs à madame du Parquet. Elle s'unit, cette fois, à son frère dans le dessein de pousser madame du Parquet à appeler à son aide les Anglais de la Barbade. Catherine Francillon devenait tout naturellement le pivot de ce complot, et Betzy devait se rendre déguisée, à la Montagne, pour y apporter ses instructions. Ainsi les choses avaient été arrangées.

La Martinique était, à ce moment-là, l'enjeu d'une conspiration en partie double. Pendant que Maubray et sa sœur arrangeaient leurs plans et se disposaient à les mettre à exécution, Plainville et Beausoleil, qui ne cherchaient que des occasions de trouble, tout en se montrant à moitié satisfaits de l'éloignement de Maubray, résolurent d'obtenir son expulsion complète de la colonie. Maubray leur était redoutable, d'ailleurs ; en cas de danger, madame du Parquet pouvait le rappeler auprès d'elle, et ils savaient Maubray homme à leur tenir tête.

Plainville et Beausoleil entreprirent donc de ne laisser à madame du Parquet aucun prétexte de se contenter du demi-exil auquel avait été condamné leur terrible antagoniste. Ils fabriquèrent une lettre adressée par Maubray à Catherine, dans laquelle était exposé tout un plan d'occupation de la colonie par les Anglais. Ils firent saisir cette lettre sur son prétendu porteur à l'entrée de la ville. Cette lâcheté se commettait au moment même où Betzy franchissait le seuil de la maison de la gouvernante.

La lecture publique de ce faux message, appuyée des déclamations de Plainville, souleva les fureurs populaires. De toutes parts on courut aux armes; des bandes d'émeutiers pénétrèrent chez madame du Parquet, conduites par Gourselas lui-même, et le pistolet au poing forcèrent la gouvernante à signer l'ordre d'expulsion de Maubray qui fut arrêté, embarqué le jour même et transporté à Antigue.

Madame du Parquet se refusa obstinément à livrer Catherine et persista à la tenir pour innocente du crime qu'on lui reprochait. Soit calcul pervers, soit sentiment de sa propre conservation, Catherine repoussa énergiquement les faits qui lui étaient imputés; les larmes qu'elle versa à ce moment-là, en présence de madame du Parquet, pouvaient être prises pour des larmes d'indignation aussi bien que pour l'expression de la douleur réelle qu'elle éprouvait du départ de Maubray.

De ce côté, la partie engagée par l'ancien conseiller de madame du Parquet n'était donc point encore perdue tout à fait. Quant à Betzy, la générale l'avait cachée au moment de l'envahissement de son domicile, en souvenir de leur ancienne et toujours bien profonde amitié que les projets de Maubray n'avaient pu altérer.

Gourselas était arrivé, lui, au terme de son ambition. Les avenues de ce pouvoir auquel il aspirait se trouvaient désormais balayées de tous obstacles, et madame du Parquet n'avait plus hésité à se confier sincèrement à lui. Mais comme tous les chefs de parti qui parviennent au sommet par la révolte, ou qui profitent de la révolte pour y atteindre, Gourselas avait oublié de compter avec les ambitieux du second rang. Plainville, Beausoleil et beaucoup d'autres, de qui il s'était servi comme instruments, demandaient à monter aussi. Le rétablissement de l'ordre et de la paix les annihilait; ils préféraient entretenir le trouble et l'anarchie dans cette petite société si facilement turbulente.

Plainville avait organisé une sorte d'assemblée composée de tous les colons mécontents qui réclamaient la suppression des impôts seigneuriaux auxquels ils étaient tenus envers madame du Parquet. De Gourselas, encore lié à de Plainville par le souvenir de services récents, n'osa pas disperser par la force, cette assemblée usurpatrice et tumultueuse. Il essaya, sans succès, de la persuasion; il fut même réduit à opter

entre le parti de plus en plus abandonné de la gouvernante, et le parti populaire.

On venait de décider à l'unanimité que madame du Parquet serait mandée devant l'assemblée pour avoir à rendre compte de sa conduite. Gourselas, exposé à jouer sa propre vie ou à commettre un acte d'insigne faiblesse, se chargea de la coupable mission de conduire la générale ou de la contraindre à se présenter devant ces juges improvisés.

Madame du Parquet se sentit froid au cœur en entendant Gourselas lui transmettre cet ordre ; elle refusa d'y obéir, avec cette noblesse et cette fierté qui lui étaient naturelles. Gourselas parut hésitant et intimidé devant cette grandeur et cette fermeté virile d'une femme de qui le prestige du nom et de l'autorité n'était peut-être pas entièrement perdu, et pouvait se reconquérir.

— Madame, dit-il à madame du Parquet, il faut céder aujourd'hui. Toute résistance serait impossible, dangereuse même pour vous et pour moi. Votre présence, au contraire, imposera à ce conseil de factieux un respect que vous portez avec vous. Demain nous aviserons aux moyens de mettre fin à de pareils scandales qui portent atteinte à votre pouvoir et à l'autorité du roi.

Madame du Parquet avait de funestes pressentiments ; en outre elle voyait dans ces ordres insolents une atteinte à sa dignité de femme et de gouvernante.

— Et qui garantit, dit-elle à Gourselas, que devant de tels hommes ma vie même ne court pas de risques ?

— Moi, Madame.

— Vous, Monsieur ! Mais si vous avez assez d'influence, de crédit ou de force pour défendre mes jours en cas de péril, comment n'êtes-vous pas capable de dissiper ces émeutiers ?

Gourselas parut ébranlé ; mais reprenant tout à coup sa présence d'esprit :

— Je vous ai dit que je réponds de vous, Madame.

Madame du Parquet réfléchit un instant, puis se levant avec résolution :

— Allons ! dit-elle, et que le crime retombe sur vous, s'il se commet.

La générale fut d'abord accueillie froidement à son entrée dans la salle où se tenait l'assemblée. A peine fut-elle assise, qu'un de ces hommes s'avança vers elle, avec un masque sur la figure, qu'il arracha, en s'écriant :

— Le masque est tombé, Madame. Votre conduite nous est dévoilée enfin !

Un immense éclat de rire avait salué cette pasquinade, prologue de quelque drame. La générale se leva indignée, et d'un ton énergique :

— Monsieur de Gourselas, dit-elle, ramenez-moi chez-moi.

— Les portes sont fermées ! lui cria-t-on.

— Que prétendez-vous donc? demanda la pauvre femme.

— Vous faire expier vos criminelles relations avec Maubray, vos trahisons de concert avec lui.

— Vous, m'insultez !... Vous oubliez le nom que je porte.

— Ce nom, vous en êtes indigne ! hurla Beausoleil.

Frappée au cœur et en plein visage par cet outrage, madame du Parquet tomba suffoquée sur son siège. Un homme eût tiré l'épée, la malheureuse femme ne put que pleurer.

Plainville prit alors la parole pour lire une sorte de réquisitoire en forme de délibération, dans lequel il déclara madame du Parquet démise et dépossédée de tout pouvoir et commandement.

— C'est un attentat à mes droits et à l'autorité du roi ! s'écria la femme redevenue souveraine.

Un murmure et un éclat de rire couvrirent sa voix. Plainville n'avait pas terminé son réquisitoire. Il reprit la parole pour ajouter :

— Madame du Parquet est en outre condamnée à la prison.

— C'est une lâcheté et une trahison ! Monsieur de Gourselas, faites votre devoir en me défendant.

Gourselas ne répondit pas.

— Ah ! si Lefort eût vécu !

Ce fut Beausoleil que l'on chargea de la honteuse mission de conduire madame du Parquet au bourg du

Prêcheur, où on lui assigna pour prison des magasins appartenant à la compagnie des Indes occidentales.

Madame la générale fut placée aussitôt dans un hamac porté par quatre hommes, et ce triste cortège traversa la ville de Saint-Pierre sans que personne osât protester ou tentât un effort pour délivrer cette noble femme, dont la bonté avait rayonné sur ce pays, et dont le nom avait, pendant si longtemps, inspiré le respect et l'amour.

Défense fut faite de laisser communiquer personne avec madame du Parquet. Tous ceux de qui le dévouement et l'attachement pour elle étaient connus, furent destitués de leurs fonctions et emprisonnés également.

La populace se porta à la Montagne, où tout fut livré au pillage. Betzy Maubray ayant été reconnue sous le déguisement à l'abri duquel elle avait pu rester près de madame du Parquet, fut arrêtée et insultée grossièrement. Son calme dédain devant ces fureurs exaspéra la foule. Au moment où Gourselas, prévenu de ce qui se passait, arriva au secours de Betzy, un coup de mousquet, tiré à bout portant, frappa la malheureuse à la tête.

Elle retrouva assez de force, avant d'expirer, pour dire à Gourselas :

— Vous vous croyez fort, vous n'êtes que faible et lâche. Le premier sang qui coule par votre faute est celui d'une femme... Prenez garde que le sol de ce pays n'en soit inondé bientôt....

Gourselas se releva pâle, ému, d'auprès de ce cadavre. Il regarda dans l'avenir, et l'horizon lui parut, en effet, chargé de nuages rouges.

Madame du Parquet avait fait bon marché de sa vie ; mais sa tendresse maternelle s'inquiéta. Elle demanda à voir, à embrasser ses enfants, à les conserver avec elle.

Plainville, le grand meneur de cette petite révolution, de ce 10 août colonial, refusa nettement.

Chose étrange ! Cette date célèbre, que nous venons d'inscrire, nous fait recourir à l'histoire de la Martinique, et nous consignons que cette destruction du pouvoir légitime sur un petit coin de terre du Nouveau-Monde, par une assemblée révolutionnaire, eut lieu également un 10 août !

Plainville refusa donc à madame du Parquet de lui remettre ses enfants, ou du moins on la priva de voir et de garder le jeune de Nambuc, propriétaire et héritier de ce gouvernement, sous prétexte que son caractère et son éducation seraient corrompus par une mère qui avait voulu vendre à l'étranger l'héritage et les droits de ce fils. .

Ce ne fut pas tout encore.

« Au milieu de ces dissensions et de ces discordes,
« tout devenait suspect, tout se convertissait en matière
« à accusation. Le lieutenant civil et criminel du Vi-
« vier s'était transporté en la demeure de madame du
« Parquet, pour vérifier s'il ne s'y trouvait pas un livre

« dont les doctrines étaient signalées, par la rumeur
« publique, comme étant le modèle de la conduite de
« la gouvernante. Il trouva, en effet, dans la biblio-
« thèque de madame du Parquet, l'ouvrage de Machia-
« vel. Le lieutenant civil et criminel se présenta à
« l'assemblée, réunie le 12 du même mois d'août, et
« exposa que, parmi les livres de madame la générale,
« il en avait trouvé un intitulé : *Discours de l'état de*
« *paix et de guerre*, par Machiavel ; que ce livre est très-
« pernicieux, impie, sacrilège et détestable, qu'il a été
« censuré et défendu, requérant que, pour le bien
« public, et pour ôter la connaissance de ses mauvaises
« maximes, il fût publiquement brûlé en place pu-
« blique (1). »

Cette proposition fut adoptée à l'unanimité, et le
soin fut confié au bourreau de la mettre à exécution.
Cette société naissante avait son bourreau.

XXV

Le rôle déplorable que Gourselas avait joué dans
cette affaire pesait à sa conscience. Il avait hâte de ré-
parer sa lâcheté ; d'autant plus qu'il voyait son autorité
débordée par la sédition. De concert avec deux ou trois
autres colons influents, inquiets comme lui de la tour-

(1) *Histoire de la Martinique*, par M. S. Daney.

nure des affaires, qui ne manqueraient pas d'avoir du retentissement en France, il s'occupa de réparer le mal et surtout de délivrer madame du Parquet.

Gourselas parut vouloir concilier tout à son ambition personnelle. Il se rendit auprès de la *ci-devant* gouvernante, et lui proposa de signer un acte où elle lui remettrait ses pouvoirs, abdiquant complètement son gouvernement, et s'engageant à obtenir du roi une amnistie en faveur des auteurs de la sédition.

Au moyen de cet acte, Gourselas promettait la liberté, d'abord, à madame du Parquet ; puis, libre, elle pourrait s'entendre avec lui pour aviser à débarrasser la colonie des meneurs dangereux.

— Quelle confiance voulez-vous que j'aie en vous, Monsieur ? répondit madame du Parquet. Vous m'aviez promis aide et protection en me conduisant à cette assemblée, vous m'y avez laissé insulter, arrêter, jeter en prison ! Comment voulez-vous qu'aujourd'hui je croie en vous ?

— En tolérant cet odieux attentat, reprit de Gourselas, je vous ai sauvé la vie ; n'est-ce pas beaucoup ? Si j'avais essayé de résister à cette révolte insolente, je me faisais tuer, sans protéger vos jours, peut-être, et je ne serais plus là, à cette heure, pour vous dire : Acceptez la liberté aux conditions que je vous propose ; revenez à votre habitation de la Montagne, où nous pourrions combiner les moyens de purger le pays de ceux qui le troublent et le ruinent en ce moment.

Madame, c'est vous qui avez conduit le bras de Lefort pour vaincre la rébellion de d'Aubigné et de Beauford ; c'est vous qui avez fait arrêter M. de Thoisy pour obtenir la liberté de votre illustre époux....

— Eh bien ! interrompit madame du Parquet, m'impute-t-on à crime aujourd'hui ces deux actions de ma vie ?

— Non, Madame ; je les ai rappelées pour en conclure qu'une femme comme vous , de cœur, d'intelligence et d'énergie, peut recommencer pour la colonie ce qu'elle a fait deux fois déjà.

— En ce temps-là, Monsieur, j'avais des amis, répondit la pauvre femme , avec des larmes dans les yeux.

— Vous en rencontrerez encore.

— Trouverai-je jamais un Lefort ?

— Si par le dévouement, par l'obéissance, par le respect et par l'attachement à votre personne, on peut prétendre à lui ressembler et à le valoir, vous avez en moi l'homme qui remplacera cet ami que vous avez perdu.

— Quelle garantie m'offrez-vous cette fois ?

— Mon honneur tout entier.

— Au fait, Monsieur, que risqué-je de plus que ce qui m'attend dans cette prison ? Essayons ! — Où est cet acte ? Donnez-le-moi ; je vais le signer.

— Le voilà.

— Dans une heure, vous serez libre, Madame.

De Gourselas courut à l'assemblée, où il rendit compte de sa démarche, du succès qu'il avait obtenu, de l'engagement qu'il avait pris. De Gourselas fut vivement appuyé par quelques amis dévoués. Les plus récalcitrants commençaient à comprendre que, tôt ou tard, viendrait l'heure de l'expiation, et la demande d'amnistie de madame du Parquet fut pour eux un argument décisif.

Avant même le délai qu'il avait fixé pour la délivrance de la générale, Gourselas se présenta à la prison, en fit ouvrir les portes, et offrant la main à madame du Parquet :

— Vous sortez sujette de cette prison, Madame ; mais c'est pour remonter plus vite et plus sûrement au rang d'où l'on vous a fait descendre. Trouvez, commandez, j'exécuterai servilement.

— Je trouverai, répondit madame du Parquet.

Gourselas avait-il conservé une arrière-espérance que, par son dévouement un peu tardif, et par ses services, il pourrait regagner assez de terrain dans l'estime et dans la reconnaissance, sinon dans le cœur de madame du Parquet, pour réaliser le vœu, un moment entrevu, d'épouser la générale ?

Quoi qu'il en soit, Gourselas se mit sincèrement au service de madame du Parquet. Comme, en fin de compte, il était homme de ressources et de capacité, il sut bien la conseiller et diriger adroitement ce cœur ardent, un peu rétif et que de récents malheurs avaient

irrité. Madame du Parquet, néanmoins, ne se livrait qu'avec une extrême prudence à de Gourselas, l'épiant de près, l'éprouvant sérieusement. Elle n'avait pas tardé à reconquérir l'affection des habitants de la Martinique.

— Vous laissez-vous donc aller tout à fait à l'indulgence et à l'oubli du passé, Madame ? lui dit un jour Gourselas. Ce serait beau et généreux de votre part, si les Plainville et les Beausoleil en étaient dignes ; mais ils sont plus dangereux que jamais. L'impunité les enhardit. Ils sont paisibles en ce moment, mais c'est le sommeil de la trahison. Il va de votre intérêt de trouver l'occasion de les anéantir.

— Patience, répondit madame du Parquet ; cette occasion, ils la feront naître eux-mêmes. Ce sera à nous d'en profiter.

Quelques jours après cet entretien, les Caraïbes du nord de l'île, dont une bande avait massacré trois colons, firent demander à madame la gouvernante une audience, dans le but de protester contre cette violation d'une paix jurée et assez fidèlement observée depuis plusieurs années. Ils étaient représentés dans cette ambassade par un de leurs chefs les plus fameux, que les Français avaient baptisé du nom de Nicolas ; seize de ses guerriers l'accompagnaient.

Beausoleil avait un de ses parents au nombre des trois colons massacrés. Il avait crié bien haut que quel que fût l'accueil fait par madame du Parquet aux Caraïbes, il vengerait sur eux l'assassinat de son parent.

A peine Nicolas était-il arrivé avec sa suite à la Montagne, que Beausoleil recrutant une dizaine de gens de sa sorte, attendit le retour des Caraïbes à Saint-Pierre. Il les entraîna dans un cabaret sous prétexte de les faire boire; mais dès que ces malheureux entrèrent dans le cabaret, ils furent assaillis à coups de mousquet. Cinq ou six d'entre eux tombèrent sur la place. Les autres prirent la fuite dans toutes les directions. Nicolas courut vers sa pirogue pour s'embarquer; en atteignant le rivage, il fut frappé à la cuisse, ce qui ne l'empêcha pas de se précipiter à la mer; plongeant et nageant entre deux eaux, il évitait avec une habileté merveilleuse les balles qu'on lui lançait presque à bout portant. Atteint cependant à la tête, et épuisé de fatigues, il plongea pour ne plus reparaître. Quelques instants après, on vit son cadavre flotter, balancé de lame en lame.

Des seize Caraïbes qui accompagnaient Nicolas, deux seulement parvinrent à s'échapper.

Beausoleil, exalté par ce succès honteux, échauffa les esprits, battit une sorte de rappel, et voulut entraîner deux ou trois cents volontaires réunis sous ses ordres à entreprendre une expédition contre les Caraïbes.

Gourselas avait essayé d'apaiser cette effervescence; des menaces de mort furent proférées contre lui. Inquiet, il se rendit auprès de madame du Parquet pour prendre ses ordres.

— Laissez-les faire, répondit froidement madame du

Parquet. C'est contre mon gré, à coup sûr, que je fais cette déclaration de guerre aux Caraïbes. Je la subis, Monsieur de Gourselas ; allez l'annoncer à Beausoleil et à ses volontaires. Dans deux jours l'expédition partira.

Comme Gourselas s'étonnait de cette décision de madame du Parquet :

— Allez donc ! lui dit celle-ci, ne vous avais-je pas promis de trouver une occasion de me débarrasser de Beausoleil ? Le moment est venu ; je vous expliquerai, ce soir, le piège que j'ai préparé à ce bandit.

Des applaudissements couvrirent la voix de Gourselas, quand il apporta cette nouvelle. Un conseil de guerre fut aussitôt rassemblé et l'expédition décidée, sinon comme juste, puisque les colons étaient les agresseurs, mais comme nécessaire pour prévenir une attaque de la part des sauvages qui ne manqueraient pas de vouloir tirer vengeance de la mort de leur capitaine. Le commandement de l'expédition fut donné à Gourselas.

Beausoleil fut chargé du commandement d'un second corps composé de tous ses partisans, tous les che-napans de la colonie. Madame du Parquet avait vivement insisté pour que Beausoleil reçût ce qu'elle voulut bien appeler ce témoignage de sa haute estime et de sa confiance en un homme qui avait été son ennemi le plus cruel.

— Vous me comprenez, avait-elle dit à Gourselas ;

Beausoleil ne doit point revenir de cette expédition, ou bien il doit en revenir accusé de lâcheté et ayant forfait à son devoir. Il y a deux routes pour vous rendre dans le nord de l'île, ou plutôt il n'y en a qu'une ; l'autre est impraticable, à travers les bois épais de la montagne Pelée, où l'on compte autant de serpents que de feuilles d'arbres. C'est celle-là que vous ordonnerez à Beausoleil de prendre, sous prétexte de tactique militaire. Avisez. Quant à vous, vous savez que la mer est votre chemin le plus sûr.

Les Caraïbes avaient été avertis par quelques nègres marrons des dispositions formidables des blancs ; ils se mirent en défense et se fortifièrent à leur manière dans les carbets de la Capesterre. Ils avaient deviné que, cette fois, il s'agissait d'une lutte désespérée et décisive. Ils étaient peu nombreux, n'ayant pas eu le temps de faire appel aux familles des îles voisines.

Gourselas les délogea facilement des différents points qu'ils occupaient ; se voyant dans l'impossibilité de résister, et ayant perdu un nombre assez considérable des leurs, les Caraïbes s'embarquèrent en toute hâte dans leurs pirogues, et abandonnèrent la Martinique, leur dernier rempart. Les pirogues qu'ils montaient, furent assaillies la nuit par une tempête, et la plupart de ces malheureux périrent.

De Gourselas, ayant pris possession de la Capesterre, y planta la croix chrétienne au nom du Christ et du Roi de France.

Pendant le cours de l'expédition, de Gourselas n'avait point entendu parler de Beausoleil. De retour à Saint-Pierre, après une absence de quelques semaines, il le trouva en train de conspirer de nouveau avec Plainville. Le succès de l'entreprise, l'essor que cette conquête donnait à la colonisation valurent à de Gourselas et à madame du Parquet, une faveur et une popularité immenses. Ils pouvaient se permettre, alors, toutes les mesures qu'ils jugeraient bonnes pour garantir la paix, et pour assouvir même leurs vengeances personnelles.

Un conseil composé des principaux habitants et des officiers de compagnies, réuni à Saint-Pierre, déclara restituer à madame du Parquet tous ses droits et son ancienne autorité. Son premier acte de souveraineté fut d'ordonner l'arrestation de Beausoleil appelé à justifier de sa conduite.

On a vu qu'il était entré dans la pensée de madame du Parquet de lui rendre sa mission irréalisable, en lui ordonnant de prendre un chemin où, infailliblement, il devait se trouver arrêté par des obstacles insurmontables. En effet, après une lutte de quelques jours, Beausoleil avait été obligé de revenir sur ses pas. Traduit devant un conseil de guerre, sous l'accusation de désobéissance et d'insubordination, il fut condamné à mort.

Madame du Parquet commua cette peine en celle du bannissement de la colonie. Par la même occa-

sion, et profitant de l'approbation unanime que ces mesures de rigueur rencontraient de la part des colons, elle fit arrêter Plainville et quelques autres, qui furent également déportés de l'île.

Ce fut là le dernier acte administratif de madame du Parquet.

Quelques jours après ces événements, elle reçut des dépêches lui annonçant que le roi Louis XIV avait octroyé le gouvernement de l'île à son fils de Nambuc sous la tutelle d'un frère de du Parquet, le sieur de Dyel de Vaudrocque.

Cette femme dont la vie avait été en butte à tant d'épreuves, qui avait ressenti tour à tour les plus grandes joies de l'orgueil satisfait et les plus terribles humiliations, n'eut pas le temps de jouir de l'œuvre préparée par son illustre époux, œuvre à laquelle elle avait voué son cœur, son courage, une intelligence vraiment remarquable, une énergie toute virile.

Madame du Parquet fut prise subitement d'une maladie si violente, qu'elle dut quitter la Martinique et partir pour la France, laissant le commandement provisoire de l'île à de Gourselas.

Après trois semaines de traversée, elle mourut en mer. Ses amis qui l'accompagnaient conservèrent son corps. Mais une tempête éclata. Des matelots portugais qui se trouvaient à bord, attribuant cette colère des éléments à la présence du corps de madame du Parquet, le jetèrent à la mer pendant la nuit.

Ainsi fut expliquée l'horreur instinctive qu'elle avait, un jour, manifestée devant madame d'Aubigné pour cette sépulture humide, tombe où tant de cadavres ont, depuis cette époque, trouvé le repos éternel !

MORT DE DU PARQUET.

Voici en quels termes un témoin oculaire de la mort de du Parquet, le R. P. Feuillet, rendit compte de cet événement dans la lettre qu'il adressa au R. P. du Tertre, son ami, et que je transcris ici dans son entier :

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Pax Christi.

« Je reviens des funérailles de M. le général, le cœur si affligé et l'esprit si rempli des cris, des gémisséments et des larmes de nos pauvres habitants, que je ne sçay comment vous en écrire la mort. Quelques jours après la sédition arrivée à la *Case-Pilote*, il passa toute une matinée chez nous pour décharger son cœur au R. P. Boulongne, son confesseur, en qui il avait la dernière confiance. Après lui avoir déclaré le déplaisir qu'il avait de l'ingratitude d'un peuple qu'il avait aimé avec tant de tendresse, il s'en retourna à la Montagne avec une douleur de teste, qui l'obligea de se mettre au lit.

« Le lendemain, la fièvre, qui n'avait que fort peu paru, devint très-violente ; trois jours après, les gouttes joignirent leurs douleurs aux ardeurs de la fièvre et le réduisirent en un état qui nous faisait pitié ; le trentième novembre (1657), les gouttes remontèrent. A ce présage de mort, il demanda les sacrements, qu'il reçut avec une dévotion qui nous tirait des larmes ; il voulut absolument que les valets de chambre le missent à terre, afin, nous dit-il, d'adorer avec plus de respect le Très-Saint-Sacrement, et de faire nud, en chemise, amende honorable à Jésus-Christ de tous les péchez qu'il avait commis dans le cours de sa vie.

« Le quatrième jour, qui précéda celui de sa mort, sentant affaiblir ses forces, il voulut se débarrasser l'esprit de toutes les choses de la terre pour ne plus penser qu'à Dieu seul. Après avoir fait son testament, il pria Madame la générale d'agréer qu'il lui dit le dernier adieu, afin qu'il ne pensât plus au monde. Quelque violence que Madame souffrit à se priver de la consolation de le voir jusqu'à la fin, elle y consentit ; mais ce fut avec une si grande affliction d'esprit, qu'elle en tomba pasmée en sa présence ; estant revenue, Monsieur lui donna le dernier baiser, que Tertullien appelle la consolation d'une sainte amitié : *Pietatis sanctæ solatium*, et la bénédiction à ses enfants. Ils se quittèrent les larmes aux yeux, pour ne plus se revoir que dans le ciel.

« Après avoir dégagé son cœur de ce qu'il aimait le

plus au monde, il fit appeler M. Fournier, juge civil et criminel, et l'obligea à brûler en sa présence les informations qu'il avait faites contre Bourlet (que les principaux officiers et habitants voulaient qu'on fit mourir comme un séditieux), avec cette parole chrétienne : « Qu'encore qu'il fût la cause de sa mort, qu'il luy pardonnait d'aussi bon cœur, qu'il souhaitait que Dieu luy pardonnât ses fautes. »

« Il chargea le R. P. La Borde, jésuite, d'aller trouver le sieur Foppe, marchand zélandois, pour retirer la permission qu'il avait extorquée de luy à force de prières, d'acheter une habitation dans son isle, voulant que la loy établie dans l'isle, qui défend aux hérétiques d'y avoir aucune place, subsistât.

« Pendant tous ces trois jours, il ne pensa plus qu'à Dieu ; de moment en moment, nous luy disions, les uns après les autres, quelque parole de l'Écriture, qu'il ruminait en luy-même, et dont il produisit des actes, tantost de pénitence, tantost d'amour de Dieu, quelquefois de confiance, et fort souvent d'une parfaite résignation aux volontez de Dieu. Le R. P. Bonin lui ayant demandé s'il ne s'ennuioit point de souffrir ? Il luy répondit : « Non, non, mon Père ; ie ne voudrais pas que Dieu avançât ma mort d'un instant pour m'en délivrer ; ie voudrais en souffrir mille fois davantage. » La veille de sa mort, il l'exhortait à prononcer le Sacré Nom de Jésus, pour gagner l'indulgence plénière que les Souverains Pontifes ont accordée aux associés de la

Confrérie du Saint Nom de Jésus, que j'avais rétablie depuis un an dans l'isle, et dans laquelle il s'estait mis avec toute sa maison; il le prononça quantité de fois avec des affections incroyables, exhortant hautement les officiers d'empêcher les blasphèmes, et en les assurant qu'il voudrait que Dieu le punit dans le purgatoire autant de temps qu'il luy plairoit, pourvu que les habitants ne jurassent jamais. Enfin, après avoir confirmé le reste de sa vie, de tous les actes, dans toutes les vertus chrestiennes, il rendit sa sainte âme à Dieu, à une heure après minuit, le troisième jour de janvier 1658.

« Il fut ouvert sur les six heures du matin; comme il s'estoit plaint d'un grand mal de cœur pendant sa maladie, on en fit la dissection; il en sortit un grumeau de sang à demy caillé, gros comme un œuf de pigeon. Il estoit venu une pirogue de Sauvages la mesme nuit; jamais ils ne voulurent croire que M. le Général fût mort, il fallut le leur montrer; ils furent saisis d'une si horrible frayeur, qu'ils s'enfuirent en hurlant comme si on les eût poursuivis. Après qu'on eut enseveli le corps, on le porta dans la chapelle, où le R. P. La Borde, le R. P. Boulongne et moy célébrasmes la sainte messe, en attendant qu'on le portât pour l'enterrer.

« Les compagnies de M. de la Garenne, du fort Saint-Pierre, et les deux du Carbet estoient sous les armes. A dix heures du matin, on commença à sortir

pour aller à l'église; toute la milice marcha en bel ordre, les mousquets baissés et les piques traînantes, les tambours couverts d'une serge noire sonnaient un son lugubre, qui marquoit l'affliction publique. La compagnie du sieur La Garenne marchoit la première, celle de M. d'Enambuc (1), conduite par le sieur Le Vasseur, enseigne, alloit auprès, une du Carbet alloit ensuite, et M. de La Houssaye conduisait la colonelle (2). Ces quatre compagnies faisoient au moins six cents hommes; le Clergé, composé de trois prestres seulement, des RR. PP. Jésuites et du R. P. Boulanger et de moy, marchoit ensuite chantant l'office des morts; immédiatement devant le corps, marchoit M. de la Fontaine-Héron, capitaine des gardes de feu Monsieur, à la teste de douze gardes revestus de leurs casques d'écarlate avec la croix blanche, tous avec le mousqueton et la bandoulière. Quatre capitaines tenoient les quatre extrémités du drapeau de la colonelle, de taffetas blanc, parsemé de fleurs de lys d'or en broderie, et enrichi d'une image de la Vierge, qu'on avait mise sur le drap mortuaire; un officier portoit le casque après le corps, un autre ses gantelets et un troisième son épée enveloppée d'un crespé; huit des plus considérables habitans portoit le corps, après lequel un gentilhomme portoit le jeune M. du

(1) Orthographe erronée : la vraie orthographe est celle que j'ai adoptée d'après les papiers de famille : de Nambuc.

(2) La compagnie colonelle étoit une compagnie du Carbet que commandait du Parquet lui-même.

Parquet, fils puis-aîné du défunt. Depuis la montagne jusqu'à l'église, le chemin estoit bordé de femmes, d'enfans et d'esclaves qui estoient venus de tous les quartiers de l'isle; ie n'ai rien entendu de plus pitoïable au monde : ce n'estoient que pleurs et gémissemens; les uns soupiroient, les autres pleuroient; ie vis mesme des nègres se frapper le corps et s'arracher les cheveux pour témoigner leur extresme affliction. Après la grande messe, on enterra le corps au bruit de tout le canon du Fort et de la mousqueterie, qui fit trois salves pour honorer la mémoire de l'illustre défunt.

« Tout le peuple est icy dans une consternation effroyable; chacun a perdu en la personne de Monsieur; l'Eglise y a perdu son protecteur, nous y avons perdu nostre bien-faicteur, le peuple y a perdu son appuy, les pauvres y ont perdu leur père. Il n'y a qu'e vostre arrivée qui nous puisse consoler. En vérité, M. de Cérillac tarde beaucoup, les affaires en dépérissent à la Grenade. Je ne recommande point à vos prières l'âme de feu Monsieur, vous l'aymies trop pour l'oublier devant Dieu, ie ne doute point que nos Pères ne lui rendent les mêmes assistances. Adieu, mon très-cher Père, venez promptement consoler par vostre présence celui qui est dans la charité de Jésus-Christ,

« Mon Révérend Père,

« Votre très-humble et très-obeissant serviteur,

« E. J. B. FEUILLET. »

A la Martinique, ce 4^e janvier 1658.

LES TROIS SOUVERAINES.

I

J'ai consacré quelques pages, à la place où elles devaient être dans l'histoire de du Parquet, à mademoiselle Françoise d'Aubigné dont les jeunes malheurs méritaient une compensation dans l'avenir. Je n'ai pas besoin de rappeler si cette compensation a été au delà de ce qu'il était permis aux plus grandes ambitions d'espérer.

Mademoiselle d'Aubigné était-elle née dans le Nouveau-Monde ou dans l'Ancien ? J'ai adopté dans le récit des faits que j'ai rapportés, la version la plus accréditée ; mais ce à quoi je tiens beaucoup, en ce moment, c'est de constater que, au pis aller, la Martinique a abrité la première enfance de madame de Maintenon, ce qui me permet de dire que cette seule petite île de l'archipel des Antilles a fourni à l'Europe TROIS SOUVERAINES :

L'épouse secrète de Louis XIV ;

L'impératrice Joséphine ;

La sultane Validé, mère du sultan Mahmoud et grand'mère de l'empereur actuel d'Orient.

Saint-Simon dit de cette illustre « intrigante, » comme il appelle madame de Maintenon, « qu'elle était née aux îles de l'Amérique, » version très-accréditée alors dans le public, et le chroniqueur du règne de Louis XIV ajoute que le père de madame de Maintenon, *« peut-être gentilhomme, »* était allé aux îles avec sa femme pour y chercher du pain. » Quoique Saint-Simon affectât de l'ignorer, les d'Aubigné étaient de très-bonne souche, autant qu'on pouvait y tenir en ce temps-là. Quant à l'état de misère dans lequel se trouvait le père de madame de Maintenon, Constant d'Aubigné, il n'y a pas à en douter, je l'ai établi par des faits.

M. le duc de Noailles, dans son *Histoire de madame de Maintenon*, fait naître cette femme célèbre (le 27 novembre 1635) dans les prisons de Niort, où avait été enfermé Constant d'Aubigné, à la suite de beaucoup de crimes et de fort laides actions qui, de nos jours, l'eussent incontestablement conduit au bagne à perpétuité, ou peut-être même à l'échafaud, tout bon gentilhomme qu'il fût. M. le duc de Noailles, par la date qu'il assigne au départ de ce vaurien pour les colonies (1637 ou 1638), accorderait donc à mademoiselle d'Aubigné deux ou trois ans au moment de son arrivée à la Martinique.

Voici d'autres dates et d'autres faits qui indique-

raient que madame de Maintenon était *plus créole* que son récent biographe ne le pense, et qui donneraient presque raison à Saint-Simon, bien que M. le duc de Noailles, comme pour mieux préciser ce qu'il avance, désigne pour parrain à mademoiselle d'Aubigné le comte de la Rochefoucauld et pour marraine Suzanne de Baudéan, depuis maréchale de Navailles.

Et d'abord, ainsi que cela résulte des chroniques et récits des premiers temps de nos colonies, Constant d'Aubigné ne s'était pas rendu directement de sa prison de Niort ou du Château-Trompette à la Martinique. Il était allé en premier lieu à Saint-Christophe, d'où il partit pour la Martinique en compagnie de quinze habitants qu'y emmena du Parquet, à qui de Nambuc venait de confier le gouvernement de nos établissements naissants.

Or du Parquet alla prendre possession de son commandement vers la fin de 1636. Les chroniques de l'époque disent que le choix fait par du Parquet avait porté sur des habitants *déjà acclimatés*. Il résulterait de là, ou que Constant d'Aubigné avait séjourné à Saint-Christophe un certain temps, ou bien qu'il était une exception parmi les habitants. Dans le premier cas, il faut supposer que sa fille, Françoise, était née tout au moins à Saint-Christophe, peut-être bien en mer, comme je l'ai lu dans quelque vieil auteur ; dans le second cas, et en laissant même la prison de Niort pour lieu de naissance à madame de Maintenon (29 novem-

bre 1635), elle aurait donc eu tout au plus UN AN en arrivant à la Martinique, à la fin de 1636.

L'une ou l'autre de ces suppositions rend complètement apocryphes, en tout cas, une foule de mots spirituels prêtés à Françoise d'Aubigné pendant son séjour aux prisons de son père.

Constant d'Aubigné n'avait pas été plus honnête homme à la Martinique qu'il ne l'avait été en France. Il y mena une vie de chenapan, au grand désespoir de madame d'Aubigné, « une femme d'esprit et de raison, mais qui manqua de l'un et de l'autre le jour où elle épousa ce franc coquin. » L'hôte habituel de l'habitation concédée à d'Aubigné au lieu connu aujourd'hui sous le nom de *Prêcheur*, était la misère pour sa femme et pour sa fille, réduites à travailler la terre. Françoise avait particulièrement le département d'une petite basse-cour, ce qui ne l'empêcha pas plus tard d'avoir les plus belles mains du monde. Les deux femmes continuèrent pendant quelque temps leur triste existence, allégée un peu par la charité publique, puis elles rentrèrent en France. Françoise avait alors onze ans (1646).

Qu'elle soit née à Saint-Christophe, en pleine mer, ou à Niort, il est certain que madame de Maintenon, venue à la Martinique à peine âgée d'un an, y apprit cette existence de misères et de privations, qui, en l'habituant à une extrême humilité en même temps qu'elle lui donnait une précoce maturité d'esprit, fut

la cause de l'élévation miraculeuse de cette « charmante malheureuse, » selon l'expression de Saint-Simon.

L'épouse secrète de Louis XIV a donc tous les titres qui m'autorisent à dire que, en fait, elle est l'une des TROIS SOUVERAINES sorties de cette seule petite île de la Martinique.

II

Voici maintenant une femme dont les hautes et inattendues destinées vont permettre d'établir un rapprochement historique bien curieux, en donnant à deux souverains actuellement régnants, Napoléon III et Abdul-Medjid, une commune origine à un degré égal, et, à ce que je crois même pouvoir affirmer, des liens de parenté assez étroits.

La grand'mère du sultan, mademoiselle Aimée Dubuc de Rivery, était née à la Martinique, comme y était née également mademoiselle Joséphine Tascher de la Pagerie, aïeule de l'empereur des Français.

Comment une jeune créole devint-elle Sultane dans un harem impérial ? C'est ce que nous allons raconter.

A côté de l'histoire il y a le roman qui servirait au besoin à prouver l'histoire. Mais les faits sont authentiques.

Voici d'abord le roman, tel qu'il est raconté, par M. de Jouy, dans le 48^e numéro du tome VII (10 septembre 1821) de l'*Ermite en province*. Nous commençons

par le roman, parce qu'il indique clairement qu'à l'époque où remonte ce récit, l'opinion publique avait été mise en éveil sur l'identité de la Sultane Validé, mère de Mahomet II.

C'est ce qui résulte, d'ailleurs, d'articles publiés en 1808 par les journaux anglais, au moment des drames qui ensanglantèrent le sérail de Constantinople. Et en cette même année 1821, à l'heure où M. de Jouy tenait la plume, quelques journaux français avaient retenti de cette aventure. Une lettre, que nous citerons tout à l'heure en constate la véracité.

L'*Ermite*, pendant son séjour au Havre, fut présenté, dit-il, à un monsieur et à une dame Dub..., qui, dans un boudoir *meublé à l'orientale*, lui racontèrent que mademoiselle *Aline*, née à la Martinique, *vers 1763*, avait reçu du ciel tous les dons imaginables : beauté, cœur, intelligence. De plus, Aline était la meilleure musicienne de la colonie.

Pour les besoins du petit opéra-comique qu'il méditait peut-être à ce moment, l'ermite ajoute que la jeune fille avait un frère qu'elle aimait tendrement. Survient une révolte d'esclaves, et le père d'Aline est tué à la tête des milices. M. le marquis de Bouillé, alors gouverneur de la Martinique, réalise la fortune des deux orphelins, obtient pour la fille une place à Saint-Cyr, pour le fils une sous-lieutenance dans le régiment de Bouillon, et les embarque pour Marseille sur un bâtiment marchand.

Presque en vue du port, le navire est capturé par un pirate. Aline et son frère sont attachés à la même chaîne et conduits à Alger, où on les sépare, à leur grande douleur, et malgré leurs supplications. Aline s'évanouit pour ne reprendre connaissance qu'en pleine mer, à bord d'un bâtiment où elle retrouve sa fidèle *Zara*, une vieille négresse qui l'accompagnait. Aline a résolu de se laisser mourir d'inanition et de désespoir. Mais *Zara*, en vraie négresse qu'elle est, s'avise de tirer les cartes; et le grand jeu lui annonce que *bonne maîtresse* va rencontrer des destinées si grandes que rien ne lui sera plus facile que de faire délivrer son frère.

De ce moment Aline consent à reprendre les aliments, et même elle devient quelque peu coquette. Achmet, le recruteur d'esclaves, la trouve si belle qu'il ne la confond plus avec les autres esclaves géorgiennes et circassiennes ramassées à Smyrne pendant une halte qu'il y fait avant de se rendre à Constantinople.

Achmet vante même tellement les grâces d'Aline, que le consul de France à Smyrne, M. Lamouroux, vient la voir, et lui propose de la racheter; ce à quoi Aline *se refuse*, attendu que le consul ne répond pas de pouvoir retrouver son frère.

La voilà donc en route pour Stamboul.

Mais Aline a réfléchi qu'elle ne parviendra jamais à délivrer son frère, — son unique préoccupation, — si elle va se perdre dans le harem de quelque « obscur osmanli. » Comme elle a le sentiment de sa valeur et de

sa beauté, elle prend le grand parti de s'adresser à Achmet, et lui dit bien franchement que les cartes de Zara, « pour qui l'avenir n'a point de voiles, » lui ont révélé de suprêmes destinées; et que si Achmet n'est point un imbécile, il fera en sorte de lui ouvrir les portes du sérail, et de la faire arriver jusqu'au Sultan, service dont sa reconnaissance le payera largement.

Celui-ci, en bon appréciateur de sa marchandise humaine, embrasse avec enthousiasme le projet d'Aline, et il paraît même que le discours de la jeune fille « produisit sur lui une profonde impression de respect et de surprise. » Toujours est-il qu'Achmet se mit en frais, une fois débarqué à Constantinople, pour « composer la parure de son esclave, et fit acheter par la ville tout ce qu'il put imaginer de plus riche et de plus beau. » Mais Aline, qui se connaissait mieux qu'aucun Achmet ne le pouvait, s'arrangea, avec le concours de Zara, une robe flottante et large dans le style de celles qu'on porte aux colonies; « si bien qu'Achmet fut étonné lui-même de la trouver si jolie dans « ce simple appareil. »

Mais l'abord du sérail était difficile; et le marchand d'esclaves, n'ayant pas grand temps à perdre, vendit la jeune créole au fils du chef des douanes. Grâce à l'influence de celui-ci, les portes du sérail s'ouvrirent enfin devant Aline, et dans un moment on ne peut plus opportun.

Le Sultan Abdul-Hamed, c'est toujours l'*Ermite* qui raconte, venait de perdre sa Sultane bien-aimée, et

se montrait insensible à toutes les tentations. Aline, — toujours dans un but innocent, je m'en doute, — entreprit de captiver ce cœur rebelle. Elle se rappela toutes les ressources de sa voix, son talent sur la harpe, et, un jour qu'elle aperçut Abdul-Hamed promenant sa tristesse au fond d'une allée de cyprès, elle se prit à chanter, avec des larmes sur ses lèvres, cet air d'un opéra : *Ah ! laissez-moi, laissez-moi la pleurer !*

Le Sultan émerveillé accourut vers cette voix comme l'alouette vers le miroir, se fit répéter l'air, puis revint plusieurs jours de suite auprès de la sirène, ce qui ne manqua pas de faire jaser dans le harem. Aline s'en aperçut bien, un jour que ses rivales voulurent lui arracher les yeux pendant qu'elle était au bain.

Un Sultan ne récidive pas impunément ses visites auprès d'une jeune et belle fille, sans laisser paraître un peu de ces faiblesses communes aux plus simples mortels. Mais Aline, qui ne perdait point de vue son plan, répondit fièrement au Sultan qu'il lui fallait son frère à tout prix, et que c'était là une condition *sine quâ non*, c'est-à-dire, sans quoi elle se tuerait.

Abdul-Hamed se retira visiblement ému.

Un mois s'écoula, puis le Sultan revint un beau matin, plus gai qu'à l'ordinaire. Il fut beaucoup question alors du frère captif à Alger, et l'entretien se termina par l'apparition du frère qu'un muet introduisit.

La suite de cette scène se comprend de soi.

Le récit de M. Jouy suppose une lettre écrite par Aline à une de ses amies, laquelle lettre se termine en annonçant la naissance d'un fils à l'éducation duquel elle va se livrer avec le plus vif soin et dont elle espère faire un grand homme appelé un jour à effacer « la limite qui sépare la Turquie des autres nations de l'Europe. »

Voilà la fiction, ou du moins les enjolivements naïfs qu'un homme d'esprit d'ailleurs crut devoir ajouter à un fait resté parmi les fictions, tant à cause de la forme qu'il donna à son récit, que par l'extravagance de certains détails.

III

Voici maintenant l'histoire *historique* :

En 1766 (et non pas en 1763), — je parle d'après des papiers de famille, — naquit à la Martinique, dans le quartier (ou commune) du Robert, sur une habitation-sucrerie nommée la *Pointe-Royale*, mademoiselle AIMÉE DUBUC DE RIVERY (et non point *Aline*, qui n'est qu'un nom d'imagination ou peut-être bien de barem).

La famille Dubuc est une des plus anciennes et des plus notables de la Martinique. Elle y date de la fondation de la colonie, s'y est perpétuée de la manière la plus brillante, et les rejetons d'aujourd'hui sont dignes du vieux tronc des premiers temps.

Vers l'âge de neuf ou dix ans, Aimée, contrairement à ce qui se pratique pour les jeunes filles aux colonies, dut être envoyée en France pour y achever une éducation qui, dans son pays natal, serait restée à l'état d'ébauche et inférieure aux qualités remarquables d'intelligence dont elle avait donné des preuves. Même à l'époque où se passèrent ces événements, les familles créoles les plus riches se séparaient rarement de leurs filles.

Tant est-il que cette exception qui atteignit mademoiselle Dubuc doit être évidemment considérée comme un des anneaux fatals de cette longue chaîne d'accidents qui marquèrent en sa vie. Aimée partit, non point pour Marseille, mais pour Nantes où elle arriva saine et sauve, et entra pensionnaire au couvent des Dames de la Visitation. Elle reçut dans cet établissement une éducation très-distinguée; et, jusqu'au dernier moment du séjour de la jeune fille au couvent, la famille Dubuc de Rivery fut régulièrement informée de son existence. Les lettres envoyées de Nantes ne tarissaient pas d'éloges sur les grandes qualités de cœur et d'intelligence et sur la beauté de mademoiselle Aimée.

IV

Ce fut en 1784, c'est-à-dire dans sa dix-huitième année, que cette jeune personne s'embarqua à Nantes

pour retourner à la Martinique, sous la conduite d'une gouvernante. Le navire qui la portait, atteint d'une voie d'eau fut sauveté par un bâtiment en route pour Majorque.

Mais, au moment où il allait toucher au port, il fut pris par un pirate algérien.

Ce n'est qu'à partir de ce moment que nous nous trouvons d'accord avec le récit de M. Jouy, au moins quant au fait principal.

Jusqu'ici on voit en quoi l'histoire diffère du roman.

Point de révolte d'esclaves, point de père tué, point de frère, point d'intervention du gouverneur, point de maison de Saint-Cyr, et une dissidence complète sur les circonstances dans lesquelles la capture fut faite.

A l'appui de notre version qui est, nous le répétons, l'exacte vérité, nous allons citer des fragments d'une lettre du beau-frère de mademoiselle Aimée Dubuc, M. Marlet, et qui établiront les faits d'une manière précise.

Il est bon que je dise, tout d'abord, que cette lettre a été retrouvée dans les archives de l'ambassade française à Constantinople, où elle fut envoyée par M. Marlet en 1821 (elle porte la date de Paris, 24 janvier), alors que le sultan Mahmoud faisait faire d'actives recherches sur la famille de sa mère, dont il n'ignorait point l'excentrique destinée.

Voici un fragment de cette lettre :

« Mademoiselle Aimée Dubuc de Rivery, ma belle-sœur, née à la Martinique, fut élevée à Nantes aux Dames de la Visitation, où elle reçut l'éducation la plus soignée et tous les talents d'agrément dont pouvait être susceptible une jeune personne d'une famille distinguée. Elle joignait à tous les avantages la plus grande beauté réunie à toutes les grâces de nos plus aimables Françaises. Rappelée dans son pays par ses parents avant la Révolution, elle fut prise par un corsaire barbaresque, et, après plusieurs incidents qu'on aurait pu considérer comme fâcheux pour la belle créole, mais qui, dans l'ordre de sa destinée, n'étaient qu'autant d'acheminements à sa grandeur future, elle fut placée au sérail, où bientôt sa beauté et les avantages d'une éducation soignée la firent remarquer par le Sultan alors régnant, Abdul-Hamed, qui en fit sa sultane favorite... »

Ce que la lettre ne dit pas, c'est que, d'après le récit qui en fut donné par les journaux anglais du temps, mademoiselle Dubuc avait été, d'abord, conduite à Alger, puis achetée par le Dey qui l'envoya en cadeau au Sultan.

Que la jeune créole, jetée dans une série d'événements si étrangement en opposition avec le sort que sa fortune et sa naissance lui réservaient, ait profondé-

ment gémi sur sa nouvelle situation, c'est ce qui n'est pas douteux.

Esclave, elle dut subir la volonté des maîtres ; femme exceptionnelle mais intelligente, au milieu d'un troupeau de créatures qui n'avaient que leur beauté pour avantage, il va de soi qu'elle dut promptement fixer le choix du Sultan, et prendre sur lui et sur son entourage l'ascendant qu'elle exerça au sérail.

V

On ne s'est pas toujours rendu un compte exact de la situation influente des femmes dans cette espèce de prison aux murailles impénétrables ; et cependant, comme le dit avec raison M. de Lamartine dans son *Voyage en Orient*, le génie politique se développe largement quelquefois « chez des sultanes favorites, admises à toutes les confidences du gouvernement, et exercées à toutes les intrigues d'une cour. De longs et grands règnes, ajoute-t-il, ont été fondés et gouvernés par quelques-unes de ces belles esclaves, perpétuant dans le palais l'ascendant de leurs charmes par l'ascendant de leur génie... Elles sont souvent le ressort caché des plus grands événements. Favorites, elles asservissent ; femmes, elles inspirent ; mères, elles couvent et préparent le règne de leurs fils. » —

Il en fut ainsi de la mère créole de Mahmoud, de la

sultane favorite d'Abdul-Hamed. Et à en juger par le soin avec lequel M. de Lamartine trace le portrait de la mère de Sélim, ce précurseur malheureux de Mahmoud, et qu'il dépeint comme une femme de génie supérieur, initiée à toutes les aspirations de la civilisation européenne, demandant et obtenant que son fils reçût une éducation qui, s'il devait un jour monter sur le trône, serait sa force et sa consolation, s'il devait végéter dans l'éternelle captivité du sérail, l'entourant dans son intimité de tous les hommes éminents de l'empire : philosophes, poètes, savants ; lui faisant raconter par les étrangers de distinction le grand spectacle des mœurs et de la politique des nations civilisées, — il est permis d'inférer de ce portrait, exactement ressemblant d'ailleurs, que l'illustre écrivain aura confondu la mère de Sélim avec la mère de Mahmoud.

Il reste une autre supposition facile à faire.

Mahmoud et Sélim, on le sait, s'aimaient tendrement, et cette amitié s'est révélée dans toute sa profondeur au moment où éclata le drame lugubre qui porta sur le trône Mustapha IV, frère aîné de Mahmoud, et relégua Sélim dans le sérail, où il se fit l'instituteur de son jeune cousin. On peut croire que la Sultane favorite avait réparti sur ces deux enfants, éloignés alors tous deux du trône, ces germes de civilisation dont son cœur et sa mémoire étaient pleins.

Toujours est-il que les journaux anglais, en 1807 et 1808, attribuèrent à l'influence positive de *mademoiselle*

Dubuc, mère de Mahmoud, l'ascendant que, dans sa brillante et glorieuse ambassade, le général Sébastiani exerça sur le sultan Sélim, alors empereur, pour l'entraîner à cette héroïque résistance qui sauva l'empire ottoman.

Il est certain, en tout cas, que Sélim et Mahmoud puisèrent dans une éducation qu'aucune esclave géorgienne ou circassienne n'eût été capable de leur donner, ces grandes inspirations réformatrices qu'une femme chrétienne et civilisée était seule apte à leur donner, en adoucissant leurs mœurs, en ouvrant leur cœur à des idées complètement opposées aux traditions musulmanes.

VI

La mère de Mahmoud mourut en 1817.

Le Sultan, qui n'ignorait point, comme je l'ai dit, l'origine de sa mère, fit faire des recherches à ce sujet; et c'est à cette occasion, je l'ai dit aussi, que M. Marlet écrivit la lettre dont j'ai cité plus haut un passage, et qui fut provoquée à la suite des démarches ordonnées par le Sultan, à Nantes (où l'on sait que mademoiselle Dubuc s'était embarquée pour la Martinique), et on a même ajouté (je lis cela dans la lettre de M. Marlet) que Sa Hautesse avait expédié à la Martinique un drogman chargé d'une sorte d'enquête.

Le surplus du document que j'ai sous les yeux est consacré à prouver par M. Marlet, que sa femme, sœur de mademoiselle Aimée Dubuc et ses trois enfants, sont les plus proches parents de feu la Sultane.

La personne de qui nous tenons la communication de cette pièce est hautement honorable et digne de foi. De sa main est écrite, au bas de la lettre, que l'identité de la sultane Validé a été parfaitement constatée en 1821 par les renseignements parvenus à Constantinople, et elle ajoute que sur l'original de la note remise par M. Marlet et retrouvée, comme je l'ai dit, dans les archives de l'ambassade, six lignes avaient été rayées par une plume étrangère.

Dans quel but, et que contenaient ces lignes biffées? C'est ce qu'on ignore.

Voilà comment Abdul-Medjid se trouve être, comme l'empereur Napoléon III, le petit-fils d'une créole de la Martinique.

VII

Mademoiselle Aimée Dubuc de Rivery, la future sultane Validé, était née en 1766.

La future impératrice des Français naquit deux années plus tôt, le 24 juin 1764, au quartier dit les *Trois-Islets*.

Il paraîtrait qu'au moment où madame de la Pagerie,

la mère de l'impératrice Joséphine, sentit les douleurs de l'enfantement, l'habitation de son mari venait d'être ravagée par un coup de vent qui avait détruit la maison principale, et que la pauvre mère fut réduite à accoucher dans un coin d'un des bâtiments d'exploitation, désigné aux colonies sous le nom de *purgerie*.

C'est en cet entroit que vint au monde cette femme qui devait laisser dans les souvenirs de la France et dans le cœur de tous ceux qui l'approchèrent, une trace lumineuse et inaltérable.

Mademoiselle Dubuc et mademoiselle de la Pagerie, destinées toutes deux à une si haute fortune, et à préparer l'accès de deux trônés, l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident de l'Europe, à leurs petits-fils, naquirent dans la même colonie, une île française que, par un autre rapprochement étrange, Christophe Colomb découvrait le même jour qu'un navigateur espagnol découvrait Sainte-Hélène.

Il a fallu en outre, pour que les secrets desseins de la Providence s'accomplissent pour et par ces deux femmes, qu'elles quittassent la Martinique et vinssent en France, contre toutes les habitudes du pays et même les prévisions de leurs familles.

Ainsi, comme je l'ai expliqué plus haut, mademoiselle Dubuc de Rivery était au nombre des jeunes filles qui, par exception seulement, allaient à cette époque surtout, recevoir leur éducation loin du toit maternel.

D'un autre côté, ce n'était point mademoiselle Joséphine, mais mademoiselle Maria de la Pagerie, sa sœur, qui était destinée par une de ses parentes intimement liée avec la famille de Beauharnais à épouser le jeune créole de ce nom, alors à Paris. Mais Maria de la Pagerie était atteinte d'une grave maladie qui ne lui permettait pas de s'éloigner de sa mère. Ce fut donc Joséphine qui, selon les vœux de sa parente, vint sceller ces liens si vivement désirés entre les deux familles.

J'ai dit que, petits-fils tous deux de créoles de la Martinique, l'empereur Napoléon III et le sultan Abdul-Medjid avaient tout au moins entre eux des affinités de sang résultant de la position élevée dans la colonie des trois familles Dubuc, de Tascher et de Beauharnais. Les Dubuc y datent de la fondation, les Tascher et les Beauharnais y ont fait souche plus tard, comme gouverneurs et comme intendants pour le roi.

Il est donc très-facile de s'expliquer comment, entre les trois familles, des mariages s'étant accomplis à diverses époques, elles se tiennent entre elles comme presque toutes les bonnes maisons du pays.

Voici au besoin une lettre de l'impératrice Joséphine qui attesterait de très-intimes relations entre sa famille et la famille Dubuc. Cette lettre, datée de Fontainebleau, 27 janvier 1787, est adressée à M. Marlet, — le beau-frère de la sultane Validé, — et a été conservée précieusement dans les papiers de la famille :

« Je suis bien fâchée, Monsieur, de vous contrarier,
« en vous assurant que ce n'est point par dépit que je
« prends la plume pour vous écrire ; la reconnaissance
« dont je suis pénétrée des marques d'amitié que vous
« m'avez données pendant votre séjour en France, et
« que vous me continuez, doit vous être un sûr garant
« du plaisir que j'ay de recevoir de vos nouvelles, de
« vous en demander des vôtres, et de vous convaincre
« de l'attachement bien sincère que je vous ay voué.

« J'espère à l'avenir n'avoir plus les mêmes raisons
« qui m'ont empêchée de vous répondre ; ma tante (1)
« a été bien malade, on lui a mis les vésicatoires qui lui
« ont fait tout le bien possible ; sa santé est bonne dans
« ce moment-cy, elle serait encore meilleure si je rece-
« vais des nouvelles satisfaisantes de mon papa et de ma
« maman. Vous ne sauriez vous imaginer, Monsieur, tout
« ce qu'éprouve ma sensibilité ; je voudrais être sûre
« d'une occasion pour vous ouvrir mon cœur, vous ver-
« riez combien il souffre. D'ailleurs vous connaissez
« déjà ma position, elle n'est point changée, il s'en
« faut, la santé de ma sœur me chagrine beaucoup ; si
« l'air de la France lui était favorable, maman pourrait
« profiter de l'occasion de mon oncle pour l'envoyer :
« nous avons icy un médecin très-habile qui peut-être
« la guérirait.

« Il faut être bien sûre de votre indulgence, Mon-

(1) Celle qui fit le mariage.

« sieur, pour vous entretenir de tous mes chagrins ; je
« désire que vous n'en ayez jamais ; si par malheur
« vous vous trouviez dans ce cas, vous me rendrez assez
« de justice pour être persuadé que je les partagerais
« bien véritablement. Je vous prie d'en être con-
« vaincu comme des sentiments que vous savez si bien
« inspirer, et avec lesquels j'ay l'honneur d'être, —
« Monsieur, — votre très-humble et très-obéissante
« servante,

« Signé : LA PAGERIE DE BEAUHARNOIS.

« *P. S.* — Oserai-je vous prier, Monsieur, de me rap-
« peler au souvenir de madame Marlet ? — J'ay oublié
« de demander à mon papa qu'il ferait grand plaisir à ma
« tante de lui envoyer du café des Ances-d'Arlet, elle
« en fait une grande consommation chez elle, et mon
« papa est jaloux d'avoir du bon café ; je vous seray
« bien obligée, Monsieur, de lui en parler. »

VIII

A partir de la date de cette lettre, qui pourrait bien
• correspondre à la date de l'entrée en faveur de la Sul-
tane, que d'événements formidables devaient s'accom-
plir pour que ces deux femmes ouvrirent le chemin
du trône à leur descendance, — événements d'ailleurs
identiques.

Ici une révolution arrachant l'arbre traditionnel de
la royauté du sol de la France,
Traînant à l'échafaud un roi,
Faisant mourir le fils de ce roi dans une prison,
En donnant finalement le pouvoir à un général par-
venu !

En Orient c'est également une révolution, ne le cé-
dant point en atrocités à celle de l'Occident,

Dépossédant un empereur, assassiné ensuite ;

Le compétiteur de celui-ci, rouge encore du sang
de sa victime, est à son tour renvoyé.

Il est remplacé par un jeune prince si éloigné du
trône dans les prévisions de tous, qu'on peut presque
le considérer, lui aussi, comme un parvenu !

Il semble que la Providence, en faisant naître les
deux aïeules des deux Empereurs aujourd'hui sur les
trônes de France et de Turquie, dans la même île,
presque du même sang, ait voulu que leur propre élé-
vation, comme l'élévation de leur race, tint aux mêmes
causes exceptionnelles.

PIECES HISTORIQUES.

I

Voici le texte de la commission délivrée par le cardinal de Richelieu à de Nambuc et à du Rossey.

Armand Jean dv Plessis de Richeliev, cardinal, conseiller du Roy en ses conseils, chef, grand maistre et sur-intendant du commerce de France, à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

Sçavoir faisons que les sieurs de Nambuc et du Rossey, capitaines entretenus de la marine du Ponant, nous ayant fait entendre que depuis quinze ans sous les congez du Roy et du susdit amiral de France, ils auroient fait de grandes dépenses en équipages et armures de navires et vaisseaux pour la recherche de quelques terres fertiles et en bon climat capables d'estre possédées et habitées par les François, et ont fait telle diligence que depuis quelque temps ils ont découvert les isles de Saint-Christophe et de la Barbade; l'une de trente-cinq, l'autre de quarante-cinq lieuës de tour, et autres isles voisines, toutes situées à l'entrée du Pérou, depuis l'onzième jusqu'au dix huistième degré du nord

de la ligne équinoxiale, faisant partie des Indes occidentales, qui ne sont possédées par aucun roy ni prince chrestien, auxquelles ayant pris terre et séjourné l'espace d'un an pour en avoir plus parfaite et particulière connoissance, ils ont veu et reconnu par effect l'air y estre très doux et tempéré, et les dites terres fertiles et de grand rapport, desquelles il se peut tirer quantité de commoditez utiles pour l'entretien de la vie des hommes, mesme ont advis des Indiens qui habitent lesdites isles, qu'il y a des mines d'or et d'argent en icelles, ce qui leur aurait donné sujet de faire habiter lesdites isles par quantité de François pour instruire les habitans en icelles en la religion Catholique, Apostolique et Romaine et y planter la Foy chrétienne à la gloire de Dieu et l'honneur du Roy, sous l'autorité et puissance duquel ils désireraient les dits habitans vivre et conserver lesdites isles en l'obéissance de Sa Majesté. Par cet effet, en attendant qu'il plût à Sa Majesté en ordonner, lesdits sieurs de Nambuc et du Rossey auraient fait construire et bastir deux forts et havres en l'isle de Saint-Christophe et laissé quatre-vingts hommes avec un chapelain pour célébrer le service divin et leur administrer les Sacrements, et des canons et autres munitions de guerre pour leur deffense et conservation, tant contre les Indiens habitans desdites isles, que tous autres qui voudraient entreprendre sur eux pour les chasser d'icelles, et promis qu'ils y retourneraient promptement pour y conduire les secours et les choses

dont ils auraient besoin, ou pour les retirer selon le bon plaisir de Sa Majesté, nous requérant qu'il nous plût sur ce les pourvoir, attendu la charge de Chef et Sur-Intendant du Commerce, dont il a plu à Sa Majesté nous honorer.

« Pour ce, est-il que nous mesme desirant l'augmentation de la Foy Catholique et l'establissement du négoce et commerce autant que faire se pourra, et attendu que lesdites isles sont au delà des amitiés ; Nous avons donné et donnons congé et pouvoir auxdits de Nambuc et du Rossey, d'aller peupler, privativement à tous autres, lesdites isles de Saint-Christophe et de la Barbade et autres circonvoisines, icelles fortifier, y mener et conduire nombre de Prestres et Religieux, pour instruire les Indiens et habitants d'icelles, et tous autres, en la Religion Catholique, Apostolique et Romaine, y célébrer le Service Divin et administrer les Sacrements, y faire cultiver les terres et faire travailler à toute sorte de mines et de métaux, moyennant les droits de dixième de tout ce qui proviendra et se retirera d'icelles, qu'ils seront tenus rendre au Roy, franc et quitte, et dont ils rapporteront bons certificats, le tout pendant le temps et espace de vingt années, et à la charge de tenir lesdites isles sous l'autorité et puissance du Roy, et reduire les habitans en l'obeissance de Sa Majesté ; et pour cet effest tenir en estat et appret de deffense tel nombre de Vaisseaux, Navires et Pataches que besoin sera, les armer et équiper

d'hommes, canons, vivres et munitions requises et nécessaires pour faire lesdits voyages, et se pourvoir contre tous dangers, efforts et incursions requises et nécessaires pour faire lesdits voyages, et se pourvoir contre tous dangers, efforts et incursions des pirates qui infestent la Mer et déprèdient les Navires Marchands, auxquels en quelque lieu qu'ils se rencontreront, ils pourront faire la guerre. Ensemble à tous ceux qui empescheront le trafic et la liberté du commerce aux Navires Marchands françois et alliez ; feront leurs efforts et diligence de les combattre, poursuivre , aborder et attaquer, vaincre, saisir, prendre par toute voye d'armes et d'hostilités ; lesquels vaisseaux partiront du Havre-de-Grace et Port Saint-Louis en Bretagne, où ils seront tenus faire leur déclaration du nombre des Vaisseaux qu'ils mettront en Mer pour lesdits voyages et de tout ce qui sera dedans, de garder et faire garder par ceux de leur équipage durant leur voyage, les Ordonnances de la Marine et de faire leurs retours avec leurs navires audit Havre-de-Grace ; et rapporteront ce qu'ils auront pris et recouvert sur les pirates et gens sans aveu, et sur ceux qui empeschent aux Marchands françois et alliez la navigation du costé du Sud au delà du Tropique du Cancer, et premier méridien des Es-sores du côté de l'Ouest.

« Et avant le déchargement des navires qu'ils auront amenez, ils nous feront rapport de tout ce qui sera fait et passé, pour sur ce en ordonner ce que nous jugerons

utile et nécessaire au service du Roy et à l'avantage de ses sujets et de la chose publique.

« Si Prions et Requérons les Roys et Princes, Potentats, Seigneurs et Républiques, leurs Lieutenants Généraux, Admiraux et Vice-Admiraux, Gouverneurs de leurs provinces, Chefs et Conducteurs des Gens de guerre, tant par Mer que par terre, Capitaines, Gardes des Ports et havres, Vaisseaux, Costes et passages maritimes et autres leurs Officiers et Sujets ;

« Mandons et ordonnons aux Intendants, Lieutenants-Généraux et Particuliers des Sièges de l'Amirauté et autres Capitaines et Garde-Costes, Commissaires et autres Officiers de la Marine estant sous nostre pouvoir et en l'estendue de nostre charge et juridiction, laisser librement passer, aller, venir, descendre et séjourner lesdits de Nambuc et du Rossey, avec leurs Vaisseaux, Navires et Pataches, leurs hommes , armes et munitions, vivres et marchandises, et tout ce qu'ils auront pû gagner et conquérir sur les Pirates, Corsaires et ennemis du public et de la France, avec leurs prisonniers, s'il y en a, sans leur faire empeschement ny souffrir leur estre fait, mis et donné, ny à ceux de leur équipage, aucun trouble, ennui, détourbier ni empeschement, avec toute faveur, retraite et assistance.

« Comme aussi nous mandons et enjoignons aux Lieutenants, Gens de commandement, et tous soldats et matelots qui voudront aller audit voyage sous la charge desdits sieurs de Nambuc et du Rossey, de leur

prester et rendre tout respect, obeïssance comme à leurs Chefs et Capitaines, sous les peines portées par les Ordonnances; et que nul ne soit reçu pour aller à ladite entreprise, qu'il ne s'oblige par devant lesdits Lieutenants de l'Amirauté ou autres Juges en leur absence, des lieux où seront lesdits embarquements, de demeurer trois ans avec eux ou ceux qui auront usage, et pouvoir d'eux pour servir sous le commandement, le tout en vertu des présentes ou *vidimus* d'icelles, que nous avons signé de nostre main, fait contresigner par l'un de nos secrétaires, et fait mettre et apposer le scel de nos Armes.

« Donné à Paris, le trente et unième octobre 1626.

« Signé Armand, cardinal de Richelieu. Et sur le replis, par mondit seigneur, signé Martin.

« Et scellé en double queue de cire rouge. »

II

La commission qui fut expédiée à du Parquet par la Compagnie était ainsi conçue :

« La Compagnie des Isles de l'Amérique, au sieur du Parquet, salut.

« Estant nécessaire d'establir dans l'isle de la Martinique, des personnes d'autorité pour la conservation des François, qui y sont à présent en bon nombre, et les faire vivre en paix et union selon les loix de la France, et l'employ que vous avez eu dans l'isle de

Saint-Christophe, sous le sieur de Nambuc, votre oncle, capitaine général de ladite isle, ayant fait voir votre courage et conduite ; à ces causes, la Compagnie assemblée de votre affection au service du Roy et au bien de la Compagnie, vous a estably, commis et député, establit, commet et députe son Lieutenant-Général en l'isle de la Martinique, pour le reste de cette année et les trois suivantes, qui commenceront au 1^{er} janvier 1638, pour, en l'absence du capitaine général de ladite isle, qui sera nommé par ladite Compagnie (1) et lorsqu'il y sera, par ses ordres, faire tout ce que vous jugerez nécessaire pour le service du Roy, établissement de la colonie des François, bien et utilité de la Compagnie, aux droits de trente livres de petun à prendre sur chacun des habitans de ladite isle, non exempté par la Compagnie, ès-années que l'on fera du petun ; et ès-années que l'on n'en fera point, du 30^e des marchandises de traite qu'ils feront.

« Mandons à tous capitaines, officiers, gens de guerre et autres habitans de ladite isle de la Martinique, qu'ils aient à vous obéir en ce qui dépend de ladite charge.

« De ce faire vous donnons pouvoir, en vertu de celui à nous donné par Sa dite Majesté.

« Fait à Paris le deuxième décembre 1637. Signé, Martin Berruer. »

(1) Il n'y en eut jamais de nommé, et du Parquet resta toujours le chef suprême de la Martinique.

FAMILLE DU PARQUET.

La famille de du Parquet était d'une noblesse éprouvée et comptait de hautes alliances. J'en appelle au *Dictionnaire de la Noblesse* de la Chesnaye-Desbois.

A l'article du héros de ce livre, le *Dictionnaire* s'exprime ainsi :

« XI. Jacques Dyel, troisième fils de Pierre et de Jeanne des Isles, né en 1614, fut gouverneur de la Martinique, dès la première année que cette île fut habitée par les Français, sous la conduite de M. Dyel de Nambuc, son oncle, ensuite de quoi le Roi lui donna le gouvernement général en 1650 (1), et la même année, il acquit la propriété de MM. de la Compagnie des Indes occidentales, ainsi que des autres îles mentionnées ci-dessus. Il épousa Marie Bonnard, dont :

« 1° Jean-Jacques Dyel, comte de Sorel, capitaine de vaisseau du Roi, marié à Catherine Dyel de Clermont, sa cousine, dont la postérité est éteinte ;

« 2° Louis, qui vit ;

« 3° Françoise, religieuse à Paris ;

« 4° Marie, religieuse à Fécamp.

« XII. Louis Dyel, chevalier, seigneur du Parquet de Bremen, épouse Catherine de Gillet de Saint-Trivier,

(1) Il est facile au lecteur de rectifier cette erreur de date, d'après les faits racontés et les documents rapportés plus haut.

filles d'Albert de Saint-Trivier et de Peronelle d'Albon.

« XIII. Louis Dyel, chevalier, seigneur du Parquet et de Marcilly-sur-Eure, ancien lieutenant-colonel du régiment de Saint-Simon-cavalerie, chevalier de Saint-Louis, mort en janvier 1768, a laissé pour enfants, de sa cousine de Gillet, fille du comte de Saint-Trivier et N.... de Cossé de Brissac :

« 1° Jacques-François-Alexis Dyel du Parquet, chevalier, marquis de Marcilly, major aux gardes françaises, chevalier de Saint-Louis, mort sans enfants de son mariage avec Marie, comtesse des Nos, sœur aînée de la duchesse de Beauvilliers ;

« 2° Denise-Françoise, née le 3 mai 1720, mariée à François du Bosc de Vitremont, baron de Garencières ;

« 3° Balthazarine-Edmée, née le 15 décembre 1726, mariée à Nicolas-Robert Le Masson, conseiller à la grande chambre du Parlement de Normandie. »

Cette branche est éteinte ; il ne reste aujourd'hui que celle de Graville dont voici les généalogies, toujours d'après le *Dictionnaire de la Noblesse*.

« X. Pierre Dyel, né en 1583, second fils de Jacques et de Marguerite des Isles, servit en qualité de capitaine au régiment de la Reine, épousa, le 9 juillet 1617, Marie Le Roux, fille de Georges, écuyer, et de Marguerite de Pimpuré, dont Pierre et Adrien qui suit, et une fille née en 1631, mariée à N. Jourville de Francillon, commandant au quartier du Prêcheur, à la Martinique,

et remariée en 1677 à Robert Dyel, son cousin germain.

« XI. Adrien Dyel, seigneur de Graville et de Montaval, épousa, en 1648, Adrienne Dyel de Vaudrocques, sa cousine, dont :

« 1° Guillaume, qui suit, et Pierre, seigneur de Graville, marié à Alexandrine d'Ingouville, dont Élisabeth, mariée au chevalier de Toustain, seigneur de Richebourg, et Jean, seigneur du Parquet, procureur général au conseil de la Martinique, et Adrienne, mariée à Jacques-Jehan Desprès, conseiller au conseil de la Martinique.

« XII. Guillaume Dyel, seigneur de Graville, né en 1680, enseigne de vaisseau du Roi, épouse en premières noces, le 2 mai 1708, Perrine Cochard, et en secondes noces, Suzanne Vosse ; de son premier mariage : 1° Guillaume-Adrien ; 2° Jean-Clair ; 3° François-Pierre, commissaire aux classes de l'île de la Grenade, qui épousa M^{lle} Dupré de la Rufinière, connu sous le nom de Dyel de Nambuc, mort en 1759, en laissant des enfants dans ladite colonie ; 4° Louise, mariée à Jacques Quesnel, écuyer, sieur du Tertre ; 5° Jean-François Dyel de Graville du Parquet, major général de la Guadeloupe, épousa M^{lle} Suzanne de Villers du Tertre. Mort en 1764, etc., etc. »

De la branche des Dyel de Graville, il ne reste que deux membres vivants : c'est à l'un d'eux que j'ai l'honneur de dédier ce livre. Ils sont sans descendance.

ÉTAT POLITIQUE SOCIAL DE LA MARTINIQUE SOUS DU PARQUET.

J'emprunte les fragments suivants, qui expliquent bien des faits que j'ai racontés dans cet ouvrage, à *l'Histoire de la Martinique*, par S. Daney.

« S'il fallait qualifier le premier état politique de la colonie, on devrait dire qu'il a été oligarchique, puisqu'elle était sous la puissance à peu près souveraine d'une Compagnie composée de seigneurs et de hauts capitalistes; les droits que le Roi s'était réservés n'altéraient pas cette puissance. Comme tout ce qui relevait de la couronne, la colonie devait foi et hommage au Roi de France, et les fonctions de lieutenant général auxquelles il nommait, se bornaient à commander l'ensemble des forces de la colonie en cas de guerre; encore faut-il ajouter que c'était sur la présentation de la Compagnie que le lieutenant général était nommé. Lorsque la Martinique fut achetée par du Parquet, si le pouvoir de celui-ci ne se fit sentir que paternellement, la forme du gouvernement n'en devint pas moins absolue. Seigneur et propriétaire de l'île, il augmenta le nombre de ses gardes et disposa à peu près de tout à son gré. Aucun habitant ne pouvait se marier sans sa permission, ni quitter l'île sans avoir obtenu son congé, après qu'il avait fait annoncer son départ au prône, afin

d'avertir ses débiteurs et ses créanciers de régler avec lui avant son départ. Le capitaine qui aurait pris un passager qui n'avait pas rempli ces formalités préalables, aurait été mis à l'amende, et tout ce qu'il laissait dans la colonie confisqué. Après la mort de du Parquet, nous avons vu, au milieu des séditions qui éclatèrent, que le peuple essaya de ressaisir quelques droits et de s'immiscer dans l'administration. . . .

« La plupart de ceux qui passaient les mers et arrivaient dans la colonie, n'étant pas encore en famille, on sentit le besoin de se réunir pour se défendre contre les attaques nocturnes des sauvages, pour abattre les bois nécessaires à la construction des bâtiments, pour se prêter un mutuel appui dans les défrichements et cultures de terre. Dans la même case se trouvaient donc ordinairement deux ou trois colons que leur âge, leur caractère, leur conformité de goûts et d'humeur réunissaient dans un état de société appelé alors matelotage. Lorsque l'un des matelots se mariait, son matelot primitivement ne continuait pas moins de vivre avec lui ; mais des inconvénients en étant résultés, le gouverneur ordonna qu'aussitôt que l'un des matelots viendrait à contracter mariage, il y aurait séparation, que l'on partagerait les engagés et les esclaves, que l'habitation serait estimée par arbitres, qu'elle écherrerait par la voie du sort à l'un d'eux qui paierait à l'autre sa moitié. Telle est l'origine de la législation spéciale

qui régira plus tard la colonie sur les licitations et partages ; seulement, les esclaves devenant une portion essentielle de l'habitation, ne pourront plus être séparés du fonds de terre. Les Français qui étaient passés aux dépens d'autrui, ou les engagés, après l'expiration de leur temps d'engagement, s'adressaient au gouverneur représentant la Compagnie ou au seigneur de l'île, et en obtenaient gratuitement une portion de terrain d'environ deux cents pas de largeur sur mille de longueur. Comme, le plus souvent, ce terrain était couvert de bois et de halliers, ils y mettaient le feu, le défrichaient, le plantaient à leur guise, c'est-à-dire, dans les commencements en petun, quelquefois en casse ou indigo, plus tard, en cannes. Lorsque les colons étaient encore en petit nombre, et que les terres ne manquaient pas, c'était une industrie à laquelle se livraient quelques-uns de défricher les terrains incultes, de les planter, de former enfin une habitation qu'ils vendaient aux nouveaux venus. Mais en 1658, il n'en était déjà plus de même. Les terres que l'on aurait pu accorder gratuitement étaient si éloignées des forts et du centre du commerce, qu'il valait mieux acheter une habitation toute faite que la former.

« Il serait difficile de nier que la plupart des unions que contractèrent les premiers colons, ne furent pas toujours fort assorties et fort distinguées du côté des femmes. Il n'en pouvait être autrement. Parmi tous ces jeunes gens qui abandonnaient la mère patrie pour

aller s'aventurer dans les pays lointains, soit afin de fuir la gêne et la misère du toit paternel, soit afin d'acquérir de la fortune, soit par suite de quelque accident, de quelque duel, ou par simple désir d'affronter des hasards et des périls, il y en avait certes qui tenaient les uns à des familles roturières, mais connues en France, d'autres, à des maisons nobles, quelques-uns à la haute noblesse du royaume. On peut même avancer que, dans ce temps et par suite des mœurs de la chevalerie, le goût des émigrations et des voyages appartenait plus particulièrement aux classes élevées. Il n'en était pas de même pour les femmes qui, fussent-elles de la condition la plus obscure, de l'état de fortune la plus médiocre, n'avaient pas coutume de quitter la maison maternelle pour courir par le monde. Aussi, étaient-elles rares dans ce premier âge de notre colonie. Lorsqu'il en arrivait quelques-unes, les habitants couraient au-devant, et sans se préoccuper de leur naissance, de leur conduite, de leurs qualités, de leur vie antérieure, leur beauté était la seule chose qui attirait leur choix, et encore, faut-il ajouter qu'ils passaient souvent par-dessus cette condition. Deux ou trois jours après le débarquement le mariage était célébré, car l'on se dispensait des formalités préalables usitées dans la métropole. L'on rapporte que toutes celles qui venaient ainsi, ne manquaient jamais de dire qu'elles étaient fort bien alliées en France.

« La plupart des habitations étaient plantées en petun ; quelques-unes en cannes ; mais en 1658, la fabrication du sucre était encore dans l'enfance à la Martinique. Une habitation formait un petit hameau ou village et présentait à peu près la physionomie qu'elle a conservée aujourd'hui. La case à petun, qui était un grand bâtiment de huit à dix toises de longueur, était placée au milieu. A l'entours'élevaient les maisons des maîtres et des serviteurs engagés ; les cases des nègres s'échelonnaient et se groupaient sous le vent. Les familles un peu aisées avaient un commandeur ou économiste actuel, qui gagnait treize cents, deux mille et quelquefois trois mille livres de petun. Dans les grandes exploitations de petun il y avait, pendant la récolte, un torqueur qui présidait aux travaux de manufacture. Il recevait un dixième du travail ou un rôle de tabac sur dix. . .

« La maison que du Parquet bâtit à la Martinique, était de pierres de taille et de moellons ; celles des officiers et principaux habitants étaient en bois, couvertes en tuiles et parées de briques qu'apportaient les Hollandais : elles n'avaient qu'un seul étage. Les cases du plus grand nombre étaient palissadées de roseau et distribuées en trois salles basses. L'ameublement était généralement fort simple.

« La principale distinction était entre les officiers des compagnies et ceux qui ne l'étaient pas. La ri-

chasse et l'étendue des biens formaient des différences entre les autres. Tout maître de case avait le droit de porter l'épée au côté et la canne à la main, ce qui donnait lieu à de fréquentes rencontres, que du Parquet, comme nous l'avons dit, essaya d'empêcher. Les officiers se faisaient remarquer par le luxe éclatant de leurs costumes où les broderies d'or et d'argent et les bouquets de plumes n'étaient pas épargnés. Leurs femmes les surpassaient encore par le brillant de leurs toilettes, qui auraient rivalisé avec celles des grandes dames de Paris. Les officiers et les principaux habitants allaient de temps en temps rendre leurs devoirs au gouverneur, et leurs femmes faisaient la cour à la gouvernante. Quoiqu'il y eût à Saint-Pierre quelques maîtres d'école qui faisaient parfaitement leurs affaires, les plus riches habitants envoyaient leurs enfants en France.

« Les quatre quartiers formés alors, Saint-Pierre, le Carbet, le Prêcheur et la Case-Pilote, avaient chacun une ou deux compagnies, selon la population, composées de tout ce qui était en état de porter les armes. La compagnie du Carbet était la colonelle, soit parce que cet endroit est réputé le premier où abordèrent les Européens, soit parce que du Parquet y demeura quelque temps. La garde à laquelle chaque habitant était tenu durait 28 heures.

« C'était, depuis le berceau de la colonie, une cou-

tume invariable, que toute personne, soit homme, soit femme, qui passait à la Martinique aux dépens d'une autre était, du moment qu'elle avait mis le pied sur le rivage, obligée à servir celle-ci pendant trois années. Il n'y avait pas besoin de contrat écrit pour établir cette obligation. L'engagé n'était pas tenu de servir seulement celui qui l'avait passé, mais tout autre à qui il pouvait être vendu tant que ses trois ans n'étaient pas expirés. Aussi, vit-on des jeunes gens de bonne famille, mais sans fortune, servir dans la colonie des gens dont la naissance était loin d'égaliser la leur. L'engagé pouvait mettre à sa place un autre ; si le maître s'y refusait, le gouverneur avait le droit de l'y contraindre. Pourtant, il ne fallait pas que le droit du maître fût sacrifié, et si le remplaçant était nouvellement arrivé, non encore habitué au climat, tandis que le remplacé avait déjà un an ou deux de séjour dans le pays, le remplaçant s'obligeait pour trois ans entiers, au lieu d'achever simplement le temps du remplacé. Du reste, la mort de l'engagé mettait fin au contrat, et ses héritiers, s'il en avait, n'étaient tenus à rien. Il était logé et nourri durant tout le temps de l'engagement. L'engagement était donc un véritable esclavage temporaire avec faculté de remplacement. Le sort de l'engagé était même plus dur que celui de l'esclave africain. Il n'était pas, comme ce dernier, propre au climat brûlant des tropiques ; ne devant son travail que pendant un temps limité, les maîtres n'épargnaient pas ses

sueurs et ses fatigues pour en tirer tout le parti possible : ils succombèrent donc, dans ces temps, en quantité incroyable, et sans les travailleurs africains, il eût fallu renoncer à la colonisation des Antilles comme contrées agricoles.

« La condition des femmes engagées était la même, avec quelques modifications qu'avaient dictées l'intérêt de propagation et l'utilité de multiplier les mariages.

« Non-seulement elles pouvaient être remplacées comme les hommes, mais tout colon qui voulait épouser une femme engagée, pouvait faire cesser son engagement, soit en payant simplement le prix de son passage, soit en remboursant le montant de son acquisition. Quelquefois aussi elles étaient achetées par les femmes des officiers et des principaux habitants pour servir de nourrices ou faire le ménage, et dispensées ainsi de travailler à la terre. Ainsi, l'engagement de la femme emportait, de plus que celui de l'homme, la faculté de rachat pour cause de mariage.

« A la formation de la colonie, outre les engagés dont nous venons de parler, il y avait des esclaves de différentes origines : des esclaves arrouagues, des esclaves brésiliens et des esclaves africains. Les Arrouagues étaient une nation sauvage de la Côte-Ferme avec laquelle les Caraïbes des îles étaient continuellement en guerre. Toutes les fois que les Caraïbes en faisaient prisonniers, ils les vendaient aux Français. Les esclaves brésiliens étaient apportés par les navires hollandais

qui les prenaient au Brésil où la Hollande fut longtemps en guerre avec le Portugal. Les naturels du Brésil tenant le parti des Portugais, tous ceux qui étaient pris étaient réduits en esclavage par les Hollandais qui en faisaient passer quelques-uns aux Antilles.

« Ces deux peuples sauvages, les Arrouagues et les Brésiliens, se ressemblaient fort par leurs goûts, leur antipathie et leur haine. Ils ne pouvaient être assujettis qu'à certaines occupations qui leur faisaient oublier leur état d'esclavage et leur rappelaient leur indépendance primitive : la chasse et la pêche. Quant au travail des champs, ils le méprisaient en disant qu'il était réservé aux nègres africains pour lesquels ils montraient de l'éloignement et du mépris. Tous les deux, et surtout les Arrouagues, haïssaient profondément les Caraïbes, et ils se joignaient volontiers à leurs maîtres quand ceux-ci faisaient la guerre aux sauvages, leurs voisins.

« On avait essayé de tirer parti des Caraïbes faits prisonniers et de les employer comme esclaves, mais on n'avait pu réussir. Leur caractère fier et surtout indolent leur rendait la mort préférable au travail.

« Les nègres africains de la colonie sortaient la plupart de la Guinée, d'Angola, du Sénégal et du Cap-Vert. Les premiers qui furent employés provenaient, comme nous l'avons dit, des navires espagnols ou portugais que les Français ou les Hollandais capturaient et qu'ils conduisaient dans les colonies françaises. Plus tard,

les Français et les Hollandais allèrent les chercher directement en Afrique. Les capitaines négriers s'adressaient aux petits princes de ces différentes côtes d'Afrique, qui leur vendaient les prisonniers de guerre et ceux mêmes de leur propre nation, qui étaient condamnés à mort ou au bannissement.

« Ceux d'Angola étaient préférés à cause de leur force et de leur adresse.

« Les maîtres, guidés par leur intérêt propre et par l'humanité naturelle à tous les Français qui ont toujours été regardés comme les meilleurs maîtres entre toutes les nations qui possédèrent des esclaves, avaient un égal soin et de leur corps et de leur âme. Dans la maison du gouverneur, son aumônier lui-même les faisait prier Dieu. Dans les familles, c'était le commandeur, ou un engagé, ou leur maîtresse.

« Les maîtres faisaient leurs efforts pour les amener au mariage, ce à quoi ils réussissaient rarement. Les enfants qui naissaient du commerce illégitime d'un blanc et d'une négresse n'avaient pas la même condition qu'actuellement. Les gouverneurs, pour arrêter ce mal, déclaraient libres les enfants nés ainsi, condamnaient le père, s'il était connu, à les nourrir jusqu'à l'âge de douze ans, et celui-ci pouvait être condamné à une amende envers le maître de la négresse. On appela *mulâtres* ceux qui devaient leur naissance à un Européen et à une Africaine, pour exprimer qu'ils venaient

de races différentes. En 1638 la colonie étant mieux pourvue de femmes européennes, ces naissances devinrent plus rares. Nous verrons plus tard, que ce mal s'étendit au point qu'il fallut revenir à la règle commune que l'enfant suit le sort de sa mère.

« Du Parquet rendit une ordonnance qui enjoignait à tous les maîtres de cases de donner à chaque nègre, outre de la cassave et des pois, deux livres de viande salée, par semaine, pendant l'arrière-saison, et trois livres lorsqu'il arrivait des navires ; l'usage de ne distribuer aucune nourriture aux nègres en leur accordant le samedi et le dimanche pour cultiver leurs terres, vient des Hollandais réfugiés à la Martinique, après leur expulsion du Brésil. »

LES SAUVAGES DES ILES.

Le Révérend Père du Tertre donne d'assez curieux détails sur les Caraïbes ou sauvages qui habitaient les Antilles ; je lui emprunte les passages suivants :

« Comme dans les siècles passés plusieurs ont cru que l'air de la zone torride n'était, s'il faut ainsi dire, composé que de feu, de flammes et d'ardeurs ; que la terre qui est dessous n'estoit qu'un désert affreux, si stérile et si bruslé qu'il ne servoit qu'à ensevelir ceux

qui le vouloient habiter, que toutes les eaux y estoient chaudes, croupies et envenimées : en un mot, que c'estoit plutost un séjour d'horreur et de supplices, qu'une demeure agréable et charmante. De mesme à ce seul mot de Sauvage, la plupart du monde se figure dans leur esprit une sorte d'hommes barbares, cruels, inhumains, sans raison, contrefaits, grands commè des géants, velus comme des ours : enfin plutost des monstres que des hommes raisonnables, quoy qu'en vérité nos Sauvages ne soient sauvages que de nom, ainsi que les plantes et les fruits que la nature produit sans aucune culture dans les forests et dans les déserts, lesquelles quoique nous les appelions sauvages, possèdent pourtant les vrayes vertus et les propriétés dans leur force et leur entière vigueur.

« Mais quelque grands désirs qu'ils ayent d'estre honorez, ils n'ont pas de point d'honneur que l'intérest d'un petit cousteau, d'un grain de cristal, d'un verre de vin ou de *brusle-ventre* (c'est ainsi qu'ils appellent l'eau-de-vie) ne leur fasse fouler aux pieds.

« Ils sont d'un naturel bénin, doux, affable, et compatissant, bien souvent mesme jusqu'aux larmes, aux maux de nos François, n'estant cruels qu'à leurs ennemis jurez.

« Nuls Sauvages sont remplis de tant de rêveries touchant leur origine que ce n'est pas une petite difficulté de tirer mesme une vray-semblance de la diversité de leurs rapports.

« Toutefois, parmi tant de différentes opinions, ils ont tous cette croyance qu'ils sont descendus des Galibis, peuples qui demeurent dans la terre ferme, et qui sont leurs proches voisins ; mais ils ne peuvent dire ny le temps ny le sujet qui les a portés à quitter leur terre natale, pour s'épandre dans des isles assez reculées ; ils assurent seulement que leur premier père nommé *Kalinago*, ennuyé de vivre parmi sa nation, désireux de conquêter de nouvelles terres, fit embarquer toute sa famille, et après avoir vogué assez longtemps, qu'il s'establit à la Dominique (qui est une isle où les Sauvages sont en assez grand nombre) mais que les enfants perdant le respect qu'ils doivent à leur père, luy donnèrent du poison à boire dont il mourut ; de telle sorte qu'il changea seulement de figure et devint un poisson épouvantable, qu'ils appellent *Atraïoman*, et qui vit encore aujourd'hui dans la rivière. Cette métamorphose n'est approuvée que des plus simples, les austres l'estimant une pure rêverie.

« Mais comme l'on ne saurait rien tirer de cette fable, qui nous puisse pleinement satisfaire sur cette matière, il faut que le lecteur se contente de ce que nous en a donné le Révérend Père Raymond dans son dictionnaire ; car je ne crois pas qu'il y ait présentement personne dans l'Europe qui en ayt de plus certaine connoissance que luy, ayant passé une bonne partie de sa vie avec ces insulaires, desquels il a appris tout ce que l'on en peut sçavoir. Voici ses propres paroles :

« J'ay enfin appris des capitaines de l'isle de la Do-
« minique que les mots de *Galibis* et de *Caraïbes*, c'es-
« toient les noms que les Européens leur avoient don-
« nez, et que leur véritable nom estoit *Callinago*, qu'ils
« ne se distinguoient que par ces mots *Oubaobanum*,
« *Boloiébonum*, c'est-à-dire des Isles, où de terre ferme,
« que les insulaires estoient les *Galibis* de terre ferme :
« qui s'estoient detachez du continent pour conquister
« les Isles, que le capitaine qui les avoit conduits estoit
« petit de corps, mais grand en courage, qu'il man-
« geoit peu et buvoit encore moins, qu'il avoit exter-
« miné tous les naturels du païs, à la réserve des fem-
« mes, qui ont toujours gardé quelque chose de leur
« langue; que pour conserver la mémoire de ces con-
« questes, il avoit fait porter les testes des ennemis que
« les François ont trouvées dans les rochers qui sont
« sur le bord de la mer, afin que les pères les fissent
« voir à leurs enfans, et successivement à tous les au-
« tres qui descendroient de leur postérité. Ils m'ont
« dit qu'ils avoient eu des Roys, que le mot *Hoïyou*
« estoit celuy de ceux qui les portoient sur leurs épau-
« les : et que les *Caraïbes* qui avoient leur carbet au
« pied de la souffrière de la Dominique, au delà d'Ar-
« nichon, estoient descendus de ces Rois. »

« L'on peut adjouster deux ou trois choses qui font
voir clairement que ces peuples sont descendus des
Galibis : dont la première est la tradition commune de
tous les sauvages qui le croient ainsi et qui asseurent

que les Galibis, leurs ancêtres, vinrent dans les siècles passez combattre les *Ygneris* qui estoient les naturels du pays.

« La seconde chose qui le confirme, et de laquelle nous parlerons d'ailleurs, c'est la diversité du langage des hommes et des femmes qui dure encore aujourd'huy ; car ils disent que cette diversité a pris son origine dans le temps de cette conquête, d'autant que les Galibis ayant tué tous les masles de ces Isles, et n'ayant réservé que les femmes et les filles auxquelles ils donnèrent de jeunes hommes de leur nation pour maris, les uns et les autres conservèrent leur langage originaire. A quoy si vous adjoustez la conformité de religion, de mœurs et de langage, il n'y a pas lieu de douter qu'ils ne tirent leur origine des Galibis de terre ferme.

« Au commencement que l'isle de la Guadeloupe fust habitée, c'estoit un bruit commun, parmy les sauvages et les vieux habitants françois, qu'outre les sauvages qui estoient les maistres des isles, il y avoit encore dans les montagnes quelques *Ygneris* qui estoient restés des premiers habitants, que les Galibis avoient massacrez, lesquels en descendoient quelquefois furtivement, et leur faisoient beaucoup de tort ; mais nos chasseurs, qui en ce temps traversèrent l'isle de toutes parts, n'en ont jamais eu aucune connoissance.

« Il faut mettre au nombre de leurs superstitions l'abstinence qu'ils font de sel, de la chair de porc, de

tortuë, de lamentins, de graisse, d'œufs, et de quantité d'animaux qui auroient passé pour immondes en la loy de Moïse... et cela avec leur coutume d'espouser leurs cousines germaines, et que les cousins, fils de deux frères, s'appellent frères, qu'ils n'ont point de surnom et qu'ils disent communément un tel, fils d'un tel, comme les Juifs, a fait croire qu'ils estoient descendus des Juifs; mais ils ne rendent aucune raison qui fasse connoître qu'ils pratiquent toutes ces coutumes, par aucuns motifs de religion; de sorte qu'il n'y a pas lieu d'en tirer aucune conséquence.

« Ils croient l'immortalité de l'ame, mais ils tiennent que chaque personne en a trois : une au cœur, une à la tête, et l'autre au bras. Celle du cœur, qui se manifeste par ses battemens, va, disent-ils, droit au Ciel après la mort, pour y estre bien-heureuse; celle du bras et de la teste qui se manifestent par le battement du pouls et par le mouvement des artères, deviennent *Maboyas*, c'est-à-dire esprits malins, auxquels ils imputent tout ce qui leur arrive de sinistre et de funeste.

« Comme depuis la nature corrompue par le péché de nos premiers pères, les lois ont esté absolument nécessaires pour éclairer la raison et la faire marcher sans erreur dans les étroits sentiers de la vérité, il ne faut pas s'estonner si la naissance, la vie et les mœurs des sauvages, qui sont privez de ces belles lumieres, ne soient remplies que de superstitions, d'erreurs et de sottises, qui, en donnant matière de risée,

tirent en mesme temps les larmes des yeux de ceux qui ont des véritables sentiments chrestiens.

« Celle de leurs sottises qui me choque davantage, est une superstition que les hommes pratiquent à la naissance des enfans. Les femmes enfantent avec peu de douleur, et si les travaux sont rudes en quelques unes, elles le savent soulager par la racine d'un simple qui a une admirable vertu pour cet effet. Et tant s'en faut qu'elles fassent toutes les façons des femmes de l'Europe; l'enfant n'est pas plutost au monde, qu'après l'avoir lavé et mis dans son petit lit de coton, elles travaillent dans la case comme si rien ne s'étoit passé à leur endroit, mais comme si le mal de la femme avoit passé jusqu'au mari, il commence à se plaindre. »

FIN.

23572



TABLE DES MATIÈRES

<u>Le roi des Tropiques.</u>		1
<u>Mort de Du Parquet.</u>		240
<u>Les trois souveraines.</u>		246
<u>Pièces historiques.</u>		268
<u>La famille Du Parquet.</u>		275
<u>Les sauvages des îles.</u>		288

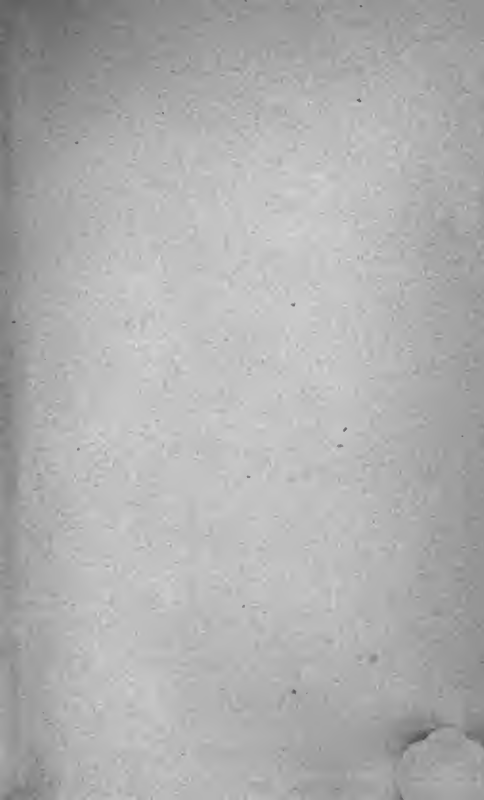
FIN DE LA TABLE.

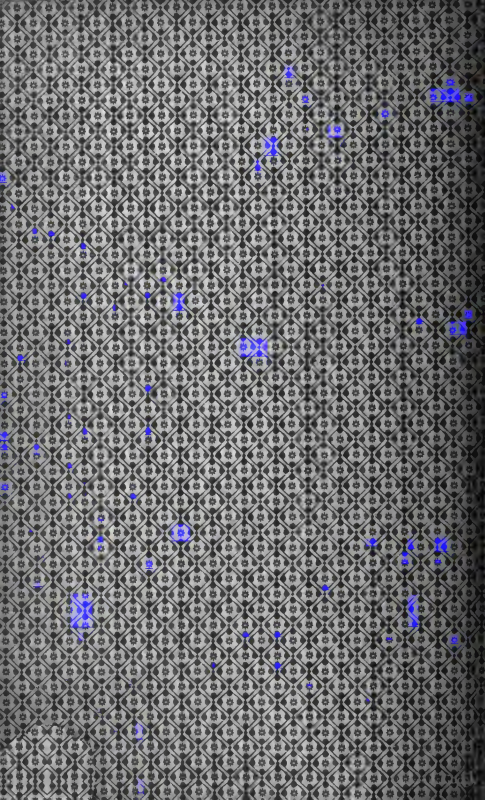
CORREIL, typ. et stér. de CRÉTÉ.

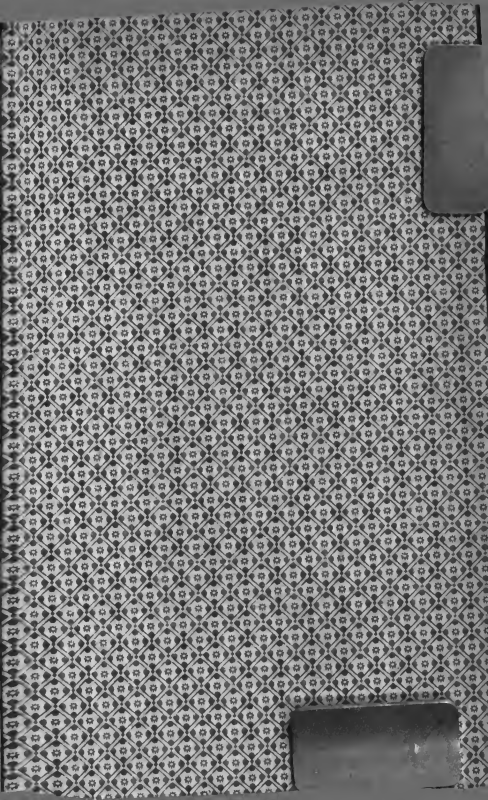












BIBL